



# CONTES MORAUX.

*Par M<sup>de</sup>. LE PRINCE DE BEAUMONT.*

---

TOME PREMIER.

---

*SUIVANT LA COPIE DE LYON.*



*A MAESTRICHT,*

*Chez JEAN-EDME DUFOUR, Imprimeur  
& Libraire.*

---

M. DCC. LXXIV.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

*z Poniatowski Lamoignon*



K-219/76



57-67

BIBLIOTEKA UNIWERSYTECKA  
im. Jerzego Giedroycia w Białymstoku



FUW0115138

v



## PRÉFACE.

*Encore des Ouvrages de Madame de Beaumont, des Histoires morales, des Lettres! Cette femme ne finira-t-elle jamais? Pourquoi son Libraire a-t-il la foiblesse de l'imprimer? nous la savons par cœur, il devrait l'en avertir. Plus de quarante volumes toujours sur le même ton; de la dévotion, de la morale; oh, cela est excédent. Encore si son style compensoit l'ennuyeux des leçons qu'elle débite, on pourroit les lui passer: mais ce style est maudit; Fréron nous en avoit avertis il y a plus de six ans. Eh! pourquoi me lisez-vous? qui vous en prie? Ai-je obtenu un arrêt qui force les gens de votre espèce à m'acheter? Laissez-moi si je vous ennue, ce n'est pas pour vous que j'écris: croyez-vous faire le public? & n'est-il pas permis d'avoir un goût différent du vôtre? Je n'avois pas besoin des remarques de Fréron & des vôtres pour apprécier mon style; je sais qu'il est négligé & très-négligé. Je n'ai jamais eu la vanité de me faire un nom par des phrases tirées au cordeau, par des saillies brillantes, par un style châtié; je*

Tome I.

a



veux donner des choses & non des mots: si je n'avois à répondre qu'à vous, je ne me donnerois pas la peine de faire une Préface; mais il est des critiques judicieux dont je respecte les remarques, & c'est à eux que je vais parler.

Les Romans, disent-ils, sont dangereux aux jeunes personnes. Une intrigue amoureuse en fait le fond, le mariage en est le but; & il seroit à souhaiter que les personnes du sexe ne connussent d'autre chemin pour arriver au Sacrement, que la soumission au choix que leurs parents font pour elles. Je conviens qu'il seroit à souhaiter que cela fût ainsi; malheureusement ce souhait ne remédieroit à rien, & il en est tout autrement. Quand on veut être utile aux hommes, il faut partir de ce qu'ils sont, & non de ce qu'ils doivent être. Un Médecin auroit beau dire que les remèdes sont nuisibles, que la santé est préférable à la guérison, que les préservatifs contre les maladies sont presque aussi insupportables que la maladie en elle-même, on en conviendrait avec lui; ce qui ne l'empêcheroit pas de saigner & purger dans une épidémie: ses malades seroient les victimes de son système, s'il s'obstinoit à les traiter comme jouissants de la santé.

Il faut appliquer ce raisonnement à l'épidémie de l'ame dans notre siècle. Nos bisaïeules étoient plus ignorantes dans le vice après vingt ans de mariage, que nos jeunes filles qu'on marie à seize. J'en répéteroïis bien ici les raisons, mais je les ai déjà tant rebattues ailleurs, que je n'en ferois ici qu'une répétition inutile. Voulez-vous, meres de familles, me faire renoncer à des filions qui vous paroissent dangereuses? soyez à vos filles ce que l'ombre est au corps, privez-vous de toutes les sociétés pour vous enfermer avec elles. Sur mille compagnies que vous recevez dans une année, je gagerois bien qu'il s'en trouvera à peine dix, où vos filles n'entendent des histoires (dites à demi-mot, si vous voulez) propres à exciter leur curiosité. Gardez-vous de les mettre dans des couvents où les Religieuses ne regarderont pas comme un devoir qu'elles ne peuvent violer sans crime, celui de ne les pas perdre de vue un moment, le jour, la nuit, dans le temps de la prière, des repas, & sur-tout des récréations, dans un couvent où de grandes pensionnaires sont admises. Gardez-vous de les confier à des gouvernantes que vous ne connoîtrez pas de longue main; de les abandonner à celles même que vous connoi-



trez le mieux ; soyez tout yeux , tout oreilles : veillez jour & nuit à la garde de votre trésor , & qu'une défiance salutaire vous fasse éloigner de vos filles , je ne dirai pas le mal , mais l'apparence même des choses qui conduisent au mal : alors je brûlerai mes romans ; je , .... non , vous les leur lirez vous-même , dans la crainte qu'une maladie , un accident , une mort prématurée ne vous éloigne , ne vous enlève , avant de les avoir armées , précautionnées contre les dangers du vice. Plus elles l'ignorent , plus elles seroient exposées à être séduites , si vous les perdiez de vue un moment.

Le propre d'une ame innocente , est une confiance fondée sur les sentiments de son propre cœur. Il n'entre point dans l'esprit d'une personne incapable de tromper , qu'on veuille la tromper elle-même ; premier danger pour une jeune personne : en voici un second , qu'il ne faut pas dissimuler par la crainte de blesser l'amour-propre.

Nous portons en nous-mêmes un levain de corruption qui ne cherche qu'à se développer , un cœur qui veut aimer. De la passion pour les nourrices , l'enfant passe à celle qu'il conçoit pour une mere , une gouvernante , une de ses sœurs. On nour-

rit cette passion par des caresses , qui ne contribuent pas peu à amollir un cœur qui ne l'est déjà que trop par sa nature. Il n'est point d'âge où l'on ne sente le besoin de l'amitié ; cette vertu qui fait le charme de la vie , devient un piège par la suite. Un peu de lait suffit aux enfants ; à mesure que le corps s'étend , le besoin d'une nourriture plus abondante se fait sentir : ces besoins du corps ne sont rien en comparaison de ceux du cœur. A mesure qu'il se développe , pour ainsi dire , il sent une soif d'aimer qui n'a point d'objet fixe , mais qui en cherche un ( & remarquez que je ne parle que des heureux caractères.)

Ce cœur cherche à remplir le vuide qu'il sent , il s'accroche , il se prend à tout ; & s'il n'est pas éclairé , il n'a garde de se tenir sur la défensive contre un ennemi dont il ignore l'existence. Dans cette situation périlleuse , une fille de quinze ou seize ans est destinée au mariage ou au cloître. Entre-t-elle dans un couvent , elle se passionne pour une religieuse , va soupirer sous ses fenêtres , ( je ne dis rien que j'en aye vu ) & se fait religieuse pour ne point se séparer de son amie. La marie-t-on , elle se passionne pour son mari indépendamment de ses qualités ; c'est un objet qu'il



*lui est permis d'aimer ; son cœur a besoin de cet aliment, il s'y abandonne sans mesure. A-t-elle un bon billet dans cette loterie ? trouve-t-elle un époux qui mérite ses sentiments, qui y réponde ? la voilà sauvée du danger, à peu de chose près ; mais je m'en rapporte aux femmes sur la rareté des époux de cette espece. Le plus grand nombre exige beaucoup, rend peu ; & souvent, au dégoût que doivent naturellement produire des défauts qu'ils ne se donnent plus la peine de masquer, joint le mauvais exemple. Une jeune femme alors lutte long-temps pour conserver un amour qu'elle croyoit devoir faire sa félicité. Il s'éteint malgré tous ses efforts, & ce cœur vuide cherche à se remplir par l'amitié du moins : le sentiment lui est devenu nécessaire, & le sentiment n'a rien qui effraye. Des amies pernicieuses conseillent ce remède ; il se présente un consolateur qui joue l'homme vertueux, il borne ses vœux à consoler & à plaindre. Comment un cœur qui n'a jamais connu la défiance, commenceroit-il à la sentir pour un ami, pour un homme qui plaît ? Si toutes celles qui ont donné dans ce piège étoient consultées, elles signeroient de bon cœur l'approbation de cet ouvrage.*

*Mais, quoi ! dira-t-on, voulez-vous salir l'imagination d'une fille innocente par le récit des crimes qu'elle doit ignorer toute sa vie ? A Dieu ne plaise ; c'est pour obvier à ce danger qu'à la place d'une foule d'ouvrages propres à produire ce pernicieux effet, je souhaiterois pouvoir multiplier les volumes qui peuvent remplir les moments qu'elles donneroient à ces lectures pernicieuses. Je veux, s'il est possible, qu'elles trouvent des leçons dont elles ne se défient pas dans leurs amusements. L'amour n'est point un vice, mais il y conduit ; c'est ce qu'il faut leur prouver. Il faut qu'elles soient convaincues que la réputation est le plus grand de tous les biens ; qu'on la perd par la légèreté, l'inconséquence, le manque de confiance à une mere sage qui les préserveroit des dangers. Il faut qu'elles sachent que les hommes sont convenus de mépriser une femme qui aime, lorsque le devoir ne l'oblige point à aimer ; que ces mêmes hommes se jouent des mots honneur, probité, promesses, vis-à-vis des personnes du sexe ; qu'il n'y a point d'exception à cette regle ; que celui qui a le plus d'honneur, ne peut, quand il le voudroit, estimer une femme qui a oublié pour lui les loix de la bienséance,*



& qu'il craindra toujours qu'après l'avoir aimée contre son devoir, elle n'ait la même foiblesse pour un autre. Il faut qu'elles apprennent à distinguer l'amour réel, de celui qui n'en a que l'ombre; & ils ont des caractères si marqués, qu'il est impossible de s'y méprendre. Le premier aime à se produire, il ne craint point les yeux des parents, & se fait honneur de publier sa recherche. Le second cherche les ténèbres, exige le secret, le mystère. Le premier est si jaloux de la réputation de la personne aimée, qu'il s'exposeroit à tout plutôt que d'essayer même à la ternir. Bilets, rendez-vous, libertés regardées même comme innocentes, lui paroissent des crimes; à plus forte raison, un enlèvement, un mariage secret. Celles à qui l'on propose une de ces choses, doit être sûre qu'on ne l'aime point; mais que celui qui s'oublie jusques-là, s'aime uniquement lui-même.

Une mere sage, me dira-t-on, aura soin de prémunir sa fille contre ces dangers. Oui, mais cela aura l'air d'une leçon, & on se prévient ordinairement contre les leçons: il est facile à celle qui les reçoit, de soupçonner dans celle qui illes donne, des motifs intéressés, au-lieu qu'on

n'est point en garde contre les préceptes indirects que donnent les faits.

Autre avantage que je prétends procurer par des fictions, ou plutôt par des réalités mises à leur usage, aux jeunes personnes bien élevées. C'est de les bien convaincre qu'une passion, quelque innocente qu'elle soit dans son origine, conduit souvent au crime, & presque toujours aux plus grands malheurs. Que la fuite est le seul moyen de les éviter. Que l'amour Platonique n'existe que dans les romans. Je passerai condamnation sur ceux de mes ouvrages qui ne rempliront pas un de ces objets. J'éviterai, non de rapporter des actions mauvaises, mais de les détailler, & c'est en cela que mes ouvrages différeront de ceux du même genre qui pourroient être utiles sans ce défaut.

Le bon & l'honnête M. Richardson, Auteur de Pamela, Clarice, &c. a donné dans cet écueil; & tout en voulant donner l'amour de la vertu, a porté dans plus d'un cœur la connoissance du vice; lumière toujours funeste. J'entrerois bien dans un plus grand détail, & je prouverois ce que je dis par des exemples, mais ce seroit tomber dans le défaut que je reprends; & quoi qu'il soit rare aux jeunes personnes de lire



les préfaces, il s'en pourroit trouver qui sortiroient de la regle, & elles m'imposent silence.

J'ai dit que je n'offrois que des exemples réels, cela demande une explication. Je peins, d'après nature, peu d'événements qui ne soient arrivés; je ne prends que la liberté de les assortir à mon sujet; ainsi toutes mes copies ont des originaux que j'ai connus pour la plupart, & c'est à cela qu'on doit attribuer l'énergie de quelques situations qui m'ont affectée très-sensiblement moi-même, au moment où je les ai vues, & que je rends comme je les ai senties. C'est la pure nature, elle touche toujours.

On m'accusera de connoître peu les usages du monde, lorsque je suppose que les convives de Madame d'Erlac, se recrierent sur ce que sa niece mangeoit du bœuf & buvoit de l'eau; oh, je ne suppose rien. Il est du bon ton aujourd'hui, de préférer le bœuf & l'eau aux perdrix & au vin de Champagne; mais Elise a paru dans le monde il y a vingt ans, & c'étoit alors le bon ton de jouer la délicatesse & de boire le Champagne: la scene est réelle, & je n'ai pu la dénaturer pour l'accommoder à l'usage présent; s'il falloit s'astreindre à ne rendre que les mœurs

du jour, il faudroit à tous moments refondre tout ce qu'on écrit; & dans dix ans, ce que j'aurois substitué à cet endroit, paroîtroit peut-être un usage de l'autre monde.







# CONTES MORAUX.



## LE JUGE DE SA PROPRE FAUTE.



LIMPE épousa, à seize ans, un vieillard qui avoit été son tuteur, & qui, l'aimant comme sa fille, imagina ce mariage pour pouvoir lui donner tout son bien qui étoit considérable. Une perspective aussi brillante n'influa point sur le consentement qu'Olimpe donna à cette union. Cette fille étoit une de ces personnes rares dans lesquelles on n'apperçoit qu'un cœur de quelque côté qu'on les tourne; & comme elle l'avoit excellent, elle s'offroit toujours sous un as-

*Tome I.*

A

peut propre à faire naître le respect, l'estime & l'amitié ; rien de ce qu'on faisoit pour elle n'étoit perdu, oublié, déprisé ; elle donnoit du prix à la plus légère complaisance, & ne connoissoit d'autre peine dans la vie, que celle de ne pouvoir assez payer l'attachement qu'on avoit pour elle, & les attentions qui en sont la suite ordinaire. Elle étoit belle, elle avoit de l'esprit, & à peine s'appercevoit-on de ces deux qualités, qui trop souvent sont le seul mérite de celles qu'on croit les plus parfaites : sa bonté couvroit tout, éclipsoit tout. Ce caractère si beau & si rare occasionnoit pourtant en elle un défaut : le noir soupçon, la défiance craintive avoient peine à s'introduire dans son ame ; il étoit aisé de la tromper, mais il ne falloit pas espérer de le faire deux fois. Elle pouvoit pardonner de bon cœur à ceux qui avoient abusé de sa confiance, leur faire du bien, pourvu que ce fût de loin ; car toute société entre eux & elle étoit finie pour jamais. On peut supporter les défauts de l'esprit, disoit-elle, espérer de les diminuer dans ses amis, mais ceux du cœur sont incurables ; & s'exposer deux fois à la trahison,

est une foiblesse masquée en bonté.

Avec un si heureux caractère, on conçoit qu'Olimpe aimoit son tuteur comme son pere ; & l'idée d'un mariage qui la mettoit en état de lui rendre les soins qu'il avoit eus de son enfance, la transporta de joie. Elle vécut deux ans avec lui, & ses grands biens ne la consolerent pas de sa perte. Olimpe avoit une sœur, veuve depuis trois ans, mal accommodée des biens de la fortune, & qui mourut dans le temps où la jeune veuve l'avoit appelée auprès d'elle, du consentement de son époux, pour lui faire partager son aisance. Elle laissa deux filles, dont Olimpe se fit la mere. L'aînée de ses deux filles avoit neuf ans, & pouvoit ne la point distraire dans les soins qu'elle rendoit à son époux : elle la garda donc auprès d'elle, & mit Julie, la cadette, dans un couvent. Zirphile, l'aînée, avoit beaucoup d'esprit, & encore plus d'art : elle sentoit déjà que sa fortune dépendant des bontés de sa tante, il étoit essentiel pour elle de s'en faire aimer. Elle étudia donc ses goûts, son caractère, ses foibles même, & s'y conforma si parfaitement, qu'elle devint son idole. Elle ne voyoit



en elle que des perfections, & l'élévation de cet enfant devint tellement son unique desir, que, pour lui ménager tout son bien, elle annonça, au commencement de son veuvage, qu'elle renonçoit à de secondes noces. Elle passa dix années sans qu'aucun nuage troublât la félicité qu'elle goûtoit dans la société de Zirphile; & cette fille, qui ne vouloit point de rivale dans le cœur de sa tante, parce qu'elle craignoit de partager sa fortune avec sa sœur, fit si bien, que cette sœur fut laissée au couvent. Cette cadette étoit faite comme on peint l'amour, timide, réservée, sérieuse; on étoit tenté de croire que la nature avoit borné ses dons, à son égard, aux avantages extérieurs. Sa tante, qui ne la voyoit que dans des moments rapides, jugeoit peu avantageusement de son esprit; Zirphile confirmoit ce jugement, & insinuoit à Olimpe que cet enfant n'étoit propre qu'à la vie religieuse. Heureusement pour Julie, elle trouva une protectrice plus éclairée qui sut apprécier son mérite, & réveiller, dans le cœur de sa tante, les sentiments qu'une sœur dénaturée s'efforçoit d'y anéantir. Ce fut dans une femme de

chambre, favorite d'Olimpe, que Julie trouva cette ressource. Cette Dame n'avoit point dédaigné de faire son amie de cette fille, & elle méritoit cette distinction. Marthon avoit du bon sens, un cœur droit, & un grand attachement à sa maîtresse. Olimpe, qui étoit persuadée qu'un diamant est toujours diamant, soit qu'il ait été monté en or, ou qu'on l'ait enchaîné dans le cuivre, estimoit les qualités de cette fidelle domestique, & savoit en tirer parti. Elle lui demandoit ses conseils, ne dédaignoit pas de les suivre, & lui avoit commandé de lui parler à cœur ouvert, sur les choses même qu'on aime le moins à entendre, c'est-à-dire, sur ses défauts. Marthon ne lui en connoissoit point d'autre que son amitié pour Zirphile, & n'osoit toucher ce point délicat: elle avoit pénétré le mauvais caractère de cette niece, qui, quelque dissimulée qu'elle fût, n'avoit pas réussi à se déguiser dans mille bagatelles, qui, prises séparément, ne signifient rien, & qui rassemblées forment un total d'où on peut tirer des conséquences justes sur le cœur: & c'est par l'amas de ces minucies, qu'une personne éclairée peut



décider, à coup sûr, sur les méchants qui ne lui échappent gueres. Marthon, persuadée que le moment d'ouvrir les yeux à sa maîtresse n'étoit pas encore venu, se contentoit de veiller soigneusement Zirphile, & d'épier l'occasion de présenter à Olimpe un objet qui pût diminuer sa tendresse aveugle en la partageant. Julie étoit toute propre à faire cette diversion, il ne falloit que la mettre à portée d'être mieux connue de sa tante. Un séjour de six mois, que cette Dame fut obligée de faire à la campagne, lui en fit naître le moyen. Elle lui représenta que son bon cœur souffriroit d'être si long-temps sans voir cet enfant; c'étoit prendre Olimpe par son foible; Zirphile ne put parer le coup; Julie fut tirée du couvent, & partit avec sa tante.

On se lie aisément à la campagne; Olimpe aimoit la société, & comptoit trouver cet agrément dans sa terre: divers accidents en avoient écarté deux ou trois familles qu'elle eût pu voir, & elle ne trouva de voisins qu'un Gentilhomme nommé Dorante, qui, de son caractère, n'étoit pas fort communicatif, non par misanthropie, mais par la

difficulté de s'affortir. Il avoit trente ans; & peu accommodé des biens de la fortune, il vivoit comme les anciens Romains, du revenu d'une petite terre qu'il avoit dans ces quartiers. Pendant qu'un Fermier faisoit l'ouvrage le plus pénible, il se délassoit de l'étude, par le soin d'un jardin assez vaste, qui fournisoit à sa nourriture. Sans besoins, sans desirs, Dorante préféroit son sort à celui des heureux du siècle, qu'il regardoit en pitié. Une bibliothèque choisie faisoit sa société ordinaire, car il ne savoit ni s'enivrer, ni perdre son temps à la chasse, & n'étoit point de mise par conséquent chez les Gentilhommes d'alentour; en un mot, sans afficher le nom de Philosophe, il étoit véritablement. Sa demeure étoit trop voisine de celle d'Olimpe, pour se dispenser de lui rendre visite. Si la politesse l'engagea à la première, l'estime qu'il prit pour cette Dame l'y ramena souvent, & il se fit entre elle & lui une liaison très-étroite. Olimpe n'avoit jamais aimé, & se croyoit sûre d'un cœur que son amitié pour Zirphile remplissoit tout entier. Elle se livra donc sans défiance au goût qu'elle sentoit pour Dorante; c'étoit, se-



Ion elle, une simple bienveillance, sentiment trop louable pour n'y pas applaudir, quand des qualités estimables le font naître. Que la fortune est aveugle, dit-elle un jour à Marthon ! elle prodigue ses dons à des gens incapables d'en jouir avec modération, & d'en faire le seul usage qui puisse les rendre précieux aux cœurs bienfaisants, pendant qu'elle laisse le vrai mérite dans l'obscurité & dans l'impuissance. Ne remarques-tu pas l'attachement de tous nos payfans pour Dorante ? c'est que sa médiocre fortune met seule des bornes à ses bienfaits à leur égard. Il est leur médecin, leur consolateur, leur pere ; il concilie les caractères les plus opposés entre eux, prévient leur querelles ou les apaise, les instruit de leurs devoirs, & trouve, dans une sévère économie, par rapport à lui-même, de quoi soulager les plus misérables. Je remarquerois bien autre chose, dit Marthon, si Madame vouloit me le permettre, mais... elle s'arrêta, & Olimpe se plaignit plusieurs fois de la réserve qu'elle commençoit à avoir pour elle, avant de la déterminer à lui parler librement. Puisque vous me l'ordonnez, Madame,

lui dit-elle à la fin, j'ai encore remarqué que M. Dorante a triomphé de votre indifférence : vous l'aimez, & c'est par pure malice que j'ai différé si longtemps à vous en avertir ; j'attendois que cet amour eût pris assez de consistance pour résister aux efforts que vous ne manquerez pas de faire pour le détruire. J'estime le célibat, Madame, quand il a la religion pour principe : le vôtre n'a point ce motif ; le seul desir de faire trouver un établissement brillant à Mademoiselle Zirphile, vous l'a inspiré ; & franchement, je ne fais si la cause méritoit de produire un tel effet.

Marthon, répondit Olimpe, je suis franche, tu le fais, & je trouverai qu'il y a quelque chose de vrai dans ta remarque. Assurément je m'aperçois que Dorante m'a inspiré des sentiments plus vifs que je ne le croyois : ce sera de l'amour, si tu le veux ; mais tu connois peu mon attachement pour ma niece, si tu crois que je sois capable de la sacrifier à cette inclination, quel que forte qu'elle soit, ou qu'elle puisse devenir. Quoi ! je l'aurois nourrie dans la pensée d'être mon héritière, & je pourrois... Non, mon enfant, je ne me rendrai pas



coupable d'une telle trahison. Je ne lui devois rien avant de lui avoir rien promis, j'en conviens; mais ma parole m'a fait contracter une dette que je dois payer avec exactitude.

Puisque vous m'avez permis de vous parler librement, dit Marthon, j'oserai vous dire qu'une promesse indirecte n'oblige point: c'est une faute de l'avoir faite; c'en seroit une plus grande de la tenir. A la bonne heure que vous établissiez avantageusement Mesdemoiselles vos nieces; vous êtes assez riche pour le faire sans vous incommoder, & il vous restera encore assez de bien pour faire la fortune d'un honnête homme que vous aimez, qui vous aimeroit s'il l'osoit, & qui est d'un caractère à vous rendre la plus heureuse de toutes les femmes.

Tu parles de mes nieces, lui dit Olimpe, qui vouloit interrompre une conversation qu'elle craignoit, je ne crois pas que la petite Julie pense à un établissement; &, à son humeur réservée, à la mélancolie même, à laquelle elle s'abandonne, sur-tout depuis quelque temps, je pense qu'elle regrette son couvent. Elle est fort bien de sa figure, mais

je la crois très-bornée du côté de l'esprit. Elle devroit être libre avec moi, cependant elle ne me parle que par monosyllabes: comme elle n'a aucune raison d'en user ainsi, ce silence est sans doute l'effet de la disette de ses idées.

J'ose vous dire que vous ne lui rendez pas justice, répondit Marthon; Julie n'est rien moins que stupide, je vous en assure; son esprit répond à sa figure; & pour ce qui est de son cœur, je dirai tout en un mot, il est fait sur le modèle du vôtre. Je suis charmée, dit Olimpe, de la bonne opinion que tu as de cette petite; cependant Zirphile, qui la connoît mieux que toi, en pense autrement, & elle a trop d'esprit elle-même. . . . . Olimpe ne put achever; Dorante venoit, selon sa coutume, passer la soirée avec elle & avec ses nieces. Un charme secret l'attiroit dans cette maison beaucoup plus souvent qu'il ne se l'étoit proposé d'abord. Ses fleurs & ses arbres, si soigneusement cultivés de sa main, avant l'arrivée d'Olimpe, commençoient à être négligés; sa bibliothèque étoit moins fréquentée; en un mot, il se trouvoit chaque jour plus différent de lui-même, sans se douter de la cause de son changement. Trois mois se



passerent sans que Marthon pût renouer une conversation que sa maîtresse cherchoit à éviter ; elle se contentoit de la laisser aux prises avec elle-même, & voyoit avec plaisir que ses sentiments pour le Philosophe sembloient s'augmenter par les efforts qu'elle faisoit pour les détruire, ou du moins pour les réduire à la simple bienveillance. A la fin, Olimpe comprit l'inutilité de ses combats ; elle sentit que son amitié pour sa niece, n'étoit point un remède contre l'amour, & que son cœur étoit assez vaste pour contenir ces deux sentiments, sans que l'un nuisît à l'autre ; elle céda donc, c'est-à-dire, qu'elle se permit d'aimer Dorante, mais en secret.

Le temps de son retour à la Ville approchoit, elle résolut de lui dire un éternel adieu ; & peut-être eût-elle eu la force d'exécuter cette résolution, aux dépens de tout son bonheur, si des événements malheureux, dont le détail seroit trop long, n'eussent privé Dorante du médiocre patrimoine de ses peres, & ne l'eussent réduit à une indigence absolue, bien capable d'altérer sa philosophie. Heureusement elle étoit fondée sur le christianisme, & celle-là brave les acci-

dents. La tranquillité de son ame, dans des circonstances si critiques, porta l'estime qu'Olimpe avoit pour lui à son dernier période : une tendre compassion s'y joignit, &, entraînée par les circonstances, elle céda enfin. L'approbation que Zirphile donna au mariage de sa tante, lorsqu'elle eut appris, de la bouche de cette Dame, le dessein qu'elle avoit pris de le conclure, manqua le faire échouer. Cette fille avoit montré d'abord une grande répugnance pour le Philosophe, & avoit fait tous ses efforts pour l'éloigner de la maison. Olimpe regarda donc comme un acte héroïque la satisfaction que sa niece parut avoir, lorsqu'elle lui confia son amour & ses projets ; & si cet amour n'eût pas été une de ces maladies incurables, elle eût cédé à la reconnoissance qu'elle eût d'un tel sacrifice. Cet effort sur elle-même, qui se présenta à son esprit, ne put aller jusqu'à son cœur ; & sentant qu'il étoit au dessus de ses forces, elle se rendit en gémissant. Quelque lecteur de mauvaise humeur en conclura sans doute qu'Olimpe avoit une ame foible, incapable de se surmonter elle-même, & il conclura mal. L'hymen projeté



étoit fondé sur l'estime : la générosité l'avoit déterminé ; il ne bleffoit aucun devoir. De pareils sentimens ne sont pas faciles à surmonter, & la vertu ne prêtant aucune force à l'ame dans les occasions où elle n'est point intéressée, la laisse au mouvement naturel qui engage tous les hommes à chercher le bonheur, sur-tout par des moyens licites. On aura bientôt des preuves de la fermeté de mon héroïne, car elle méritera ce titre par la victoire qu'elle remporta sur elle-même, lorsque la raison l'exigea.

Olimpe déterminée se fit un plaisir délicat d'apprendre elle-même, à Dorante, ce qu'elle vouloit faire pour lui : la situation de ce Philosophe & la sienne, la mettoient dans le cas de faire les avances ; il n'eût pu, sans témérité, élever ses vues jusqu'à cette Dame ; & ses grands biens, qui eussent été, pour une ame commune, un motif de chercher, dans la bienveillance qu'elle lui témoignoit, une ressource à son indigence absolue, eussent suffi pour lui faire rejeter, comme une bassesse, toute idée de chercher à lui plaire. Il reçut les propositions d'Olimpe avec une respectueuse gratitude. Il ne voyoit rien

de si estimable que le caractère de cette Dame ; en faire la compagne de sa vie, lui parut la souveraine félicité : mais quelque vifs que fussent les sentimens que lui inspiroient son respect & sa reconnoissance, Olimpe ne put les prendre pour de l'amour : elle sentit que le cœur de Dorante jouissoit d'une satisfaction tranquille, & bien éloignée des mouvemens impétueux qui s'élevoient dans son cœur. Cette connoissance augmenta ses tourmens, & jamais peut-être il n'y eut de situation plus pénible que celle de cette Dame.

En vérité, Madame, lui dit Marthon, si je ne vous connoissois pas, je serois tentée de vous prendre pour une pupile, qu'un tuteur avare traîne à l'autel pour l'unir à un homme qu'elle abhorre : plus le moment de votre hymen s'approche, & plus votre tristesse augmente. Ah ! Marthon, lui dit Olimpe en soupirant ! tu vois en moi la plus malheureuse de toutes les femmes. Effectivement vous êtes fort à plaindre, lui répondit cette fille ; être jeune, riche, aimable, vertueuse, spirituelle ; épouser un homme estimable dont vous faites la fortune, il faut avouer que voilà de



grands malheurs : je ne fais comment vous avez la force de les supporter. Peux-tu bien avoir le courage de badiner sur ma situation, reprit Olimpe ? & cette niece que je sacrifie à ma passion, pendant qu'elle a le courage de s'immoler, elle que j'avois élevée dans la brillante perspective de toute ma fortune : Eh encore , à qui est-ce que je la sacrifie ? à un homme qui ne partage point ma tendresse : je ne saurois m'y méprendre, Marthon, Dorante n'a point d'amour : il ne m'épouse que parce qu'il croit mon bonheur attaché à mon union avec lui. Il a grand tort, repliqua Marthon , a-t-on jamais vu de pareils motifs ? Epouser une femme seulement pour la rendre heureuse ! je conviens avec vous que cela n'est pas supportable. Tenez, Madame, je vais perdre le respect que j'ai pour vous ; mais je n'y puis tenir, vous m'impatientez avec vos idées. Croyez-vous que l'amour puisse s'exprimer chez un Philosophe de trente ans, comme il le feroit dans un jeune étourdi ? D'ailleurs, on pourroit attribuer les transports de Dorante à des motifs indignes de lui ; il est tout aussi original que vous, ma chere ma-

treffe, & je gagerois bien que si vous perdiez actuellement les trois quarts de votre fortune, il feroit plus à son aise, & vous marqueroit plus librement sa satisfaction : pardonnez-moi mes sottises ; & puisque je suis en train d'en dire, j'en dirai encore une. Pour ce qui est de Mlle. Zirphile, je pense que vous en ferez toujours assez pour elle ; & pour lâcher le gros mot, plus qu'elle ne mérite. Je crois la connoître un peu mieux que vous, Madame.

En vérité, dit Olimpe un peu émue, j'ai besoin de me rappeler en t'écoutant le motif qui t'engage à me parler ainsi ; tu te rends d'autant plus coupable à l'égard de ma niece, qu'elle rend justice à ton attachement pour moi. Il est vrai qu'elle ne goûtoit pas ton caractère dans le commencement, mais cette chere enfant a l'admirable qualité de revenir sur ses pas, & d'avouer ingénument qu'elle s'étoit trompée, aussi-tôt que je l'en fais appercevoir ; depuis qu'elle t'a mieux connue, elle ne tarit point sur tes louanges.

Eh bien soit, Madame, dit Marthon, Mlle. Zirphile est la huitieme merveille du monde, & je ne suis qu'une bête :



vous lui donnerez la moitié de votre bien, l'autre à M. Dorante, & la petite Julie deviendra ce qu'elle pourra. Dorante entra dans le jardin comme elle finissoit ces paroles; il étoit tard : Olimpe lui demanda obligeamment pourquoi il n'étoit pas venu plutôt : il y a plus d'une heure que je serois auprès de vous, lui dit-il, si je n'avois été retenu tout ce temps par Mlle. Julie. Vous m'étonnez, lui dit Olimpe : eh qu'avez-vous donc à dire à cet enfant ? car je suis bien sûre qu'elle n'auroit pu fournir à la conversation une demi-minute, elle à qui je n'ai jamais entendu prononcer une phrase entière. Marthon m'assure pourtant qu'elle a de l'esprit.

Eh! Mlle. Marthon ne vous trompe pas, reprit Dorante avec vivacité : j'avois cru découvrir dans ses yeux qu'elle n'étoit pas ce qu'elle paroïssoit ; je viens de m'en convaincre. Il est surprenant qu'une fille de son âge ait une raison si prématurée, tant de justesse dans l'esprit, des lumières si supérieures. Elle m'a tendu un piège auquel je n'ai pu échapper, & je me trouve engagé à vous présenter une singulière requête de sa part. — Vous excitez ma curio-

sité, Dorante, hâtez-vous de la satisfaire. — D'abord Mlle. Julie m'a abordé d'un air un peu contraint, mais elle s'est bientôt remise, & m'a demandé d'un ton ferme, si je pouvois lui engager ma parole d'honneur de me charger d'une affaire d'où dépendoit tout le bonheur de sa vie. Il s'agit d'un établissement pour moi, a-t-elle ajouté, vous pouvez tout sur l'esprit de ma tante ; jurez-moi de m'aider à obtenir son consentement ; & si vous n'approuvez pas mes projets, de ne pas dire un seul mot qui puisse éloigner ma tante de céder à mes desirs. Assurément, lui ai-je dit, vous pouvez compter sur moi, je m'engage de la façon la plus solennelle, à représenter à Madame votre tante tout ce dont vous me ferez l'honneur de me charger ; car je juge trop bien de votre caractère, pour craindre que vous ayez formé un engagement dont vous eussiez à rougir. Je pense même que, sans interprète, vous eussiez pu vous adresser directement à cette chère tante, qui vous aime avec une tendresse infinie. Alors cette aimable enfant m'a déclaré qu'elle soupiroit après la retraite, & qu'elle brû-



loit du desir d'être religieuse. J'ai voulu la détourner de son dessein, en lui exposant les avantages qu'elle pouvoit espérer de vos bontés & de ses charmes; elle a combattu mes raisons d'une manière si solide & si forte, que je crois qu'il sera difficile de lui faire changer de résolution.

Et moi, dit Marthon, je suis sûre qu'elle n'a pas plus de vocation pour la vie religieuse, que je n'en ai: de vous dire quels peuvent être les raisons qui la font parler contre sa pensée, c'est ce que je ne puis; je l'ai tournée & retournée de toutes les façons, sans pouvoir la deviner, car elle a trop d'esprit pour être la dupe des artifices... Mais il faut me taire.

C'est ce que vous pouvez faire de mieux, lui dit Olimpe un peu émue: la continuation des soupçons de cette fille contre sa favorite commençoit à l'ennuyer, & elle étoit quelquefois tentée de l'éloigner; mais, quand elle jettoit les yeux sur son désintéressement, sa droiture & son affection pour elle, elle ne pouvoit se résoudre à s'en priver, à la mortifier même; sa propre sensibilité lui faisoit craindre de bles-

ser les personnes dont l'intention étoit droite, & ses ménagements sur cet article s'étendoient jusqu'à ses moindres domestiques. Elle se repentit donc de l'air sec avec lequel elle lui avoit parlé, & lui dit, d'un ton plus doux, d'appeller Julie. Aussi-tôt qu'Olimpe l'aperçut, elle chercha à l'encourager par ses regards; & lui dit: J'apprends, ma chere enfant, que vous sollicitez la permission de me quitter; j'aurois dû m'y attendre, par la froideur que vous me marquez depuis que vous êtes avec moi; on ne craint point tant les personnes qu'on aime; & si je ne craignois de vous affliger, je vous dirois que votre indifférence pour moi répond mal à la tendresse que j'ai pour vous.

N'attribuez ma retenue qu'à ma timidité, Madame, lui dit Julie en lui baissant la main, elle est excessive; elle cede cependant à la crainte de paroître ingrate. Vous m'avez tenu lieu de mere, & j'atteste le Ciel que mes sentiments pour vous sont tels, que ceux auxquels je dois le jour en eussent été satisfait. Comment donc, lui dit Olimpe, tu t'exprimes avec un ton de vérité qui me persuade: tu étois bien mé-



chante de me cacher & ton esprit & ton cœur. Ah çà, ma chere Julie, il ne faut plus penser à me quitter : je ne le souffrirai point, je t'assure ; & après ce que je viens d'entendre, je sens qu'il manqueroit quelque chose à mon bonheur, si j'étois privée du plaisir de jouir de tes sentiments.

Julie se jettant une seconde fois sur la main d'Olimpe, lui dit : Jugez, Madame, de la force de ma vocation, puisqu'elle me donne celle de résister aux touchantes marques de bonté que vous venez de me donner : non, rien ne pourra l'ébranler, puisqu'elle subsiste encore. Hélas ! le comble de la félicité eût été pour moi le bonheur de vous voir, de vous servir, d'apprendre, par votre exemple, à former mon ame aux grandes vertus dont vous m'offrez le modele. Le Ciel s'oppose à ce bonheur, il m'ordonne de vous quitter, & d'aller pleurer, loin de vous, la nécessité où je suis de vous paroître ingrate. Plus tu parles, lui dit Olimpe, & plus tu confonds toutes mes idées. Il y a dans tout ceci un mystere que je crains d'approfondir, & dont il m'importe d'être instruite. Ah, Marthon...

Mais, non, je connois trop l'excellent cœur de Zirphile ; elle peut, comme moi, avoir été trompée sur l'esprit de cette aimable enfant. Dorante, il me paroît que Julie a quelque confiance en vous ; vous avez déjà été le confident de cette petite dissimulée ; je la laisse avec vous : pénétrez, s'il se peut, ses motifs, & sur-tout faites-lui renoncer à ces idées de retraite qui ne me paroissent point du tout venir du Ciel.

En finissant ces paroles, Olimpe prit le bras de Marthon, & s'éloigna. Julie & Dorante demeurés seuls, garderent quelque temps le silence : Dorante le rompit enfin, & dit à Julie : Je souhaite que Madame votre tante ne se soit pas trompée dans l'opinion qu'elle a de votre confiance en moi ; elle n'auroit point de bornes, Mlle., si vous la mesuriez sur mes sentiments pour vous : ah ! si l'estime la plus parfaite, l'amitié la plus tendre ; (permettez-moi ce terme, l'engagement que je vais prendre avec celle qui vous tient lieu de mere, l'autorise,) si, dis-je, l'amitié la plus tendre pouvoit... Je m'égare, Mlle., comptez sur l'établissement le plus brillant, ma fortune ne me fera chere que



pour vous l'assurer : laissez-moi le bonheur d'admirer vos vertus, de vous traiter comme une fille chérie. Auriez-vous conçu des craintes qui me feroient outrageantes ; craignez-vous la haine de votre sœur ? Arrêtez, Monsieur, lui dit Julie, ne me soupçonnez point de craindre la médiocrité ; n'accusez point une sœur que je dois aimer, quels que soient ses sentiments pour moi ; n'attribuez qu'à ma malheureuse étoile, la nécessité de renoncer aux précieux avantages que vous m'offrez, & que j'achèterois au prix de mon sang, si je le pouvois. Ah ! qu'il m'eût été doux de vivre sous les yeux de ma respectable tante ; d'accepter le titre de fille que vous m'offrez ! Que dis-je, je n'y renonce point, je vous regarde comme mon pere, & c'est en cette qualité que je vous conjure d'engager ma tante à me permettre de me retirer : je ne pourrois rester ici sans m'exposer à violer les devoirs les plus sacrés ; sans devenir une fille ingrate & méprisable. La vertu m'ordonne de fuir : le besoin que j'ai d'obtenir par vous un lieu de sûreté, m'arrache cet aveu ; n'attendez pas que je vous en dise davantage, devinez-

vinez-moi si vous le pouvez, & retenez-moi si vous l'osez.

Julie se retira en finissant ces paroles, & laissa Dorante immobile. Qu'ai-je entendu, ô Ciel, s'écria-t-il ! dois-je en croire le sens de ces paroles ? Mais quels sentiments s'élèvent au fond de mon cœur, ou plutôt s'y développent ? D'où naît le vif sentiment qui m'intéresse en faveur de Julie ? Ah, malheureux que je suis ! ce que la beauté, les vertus, les bienfaits d'Olimpe n'ont pu faire, la surprise de mes sens vient de le produire. Prêt à m'unir à la tante, je suis forcé de m'avouer que je brûle d'amour pour la niece. Ah, Julie ! vous ferez Religieuse, je ne vois que ce moyen de sauver ma foible vertu, & peut-être la vôtre . . . . Mais, pourquoi cette charmante fille seroit-elle la victime de ma foiblesse ? Fuyons plutôt, & qu'une retraite inaccessible ensevelisse mon amour, mes remords & mes regrets. Abandonner la tendre Olimpe, cette généreuse bienfaitrice, cette estimable amie ! puis-je me déguiser à moi-même que ma fuite lui donneroit la mort ? Non, je serai la seule victime d'une passion qui ne peut être innocente, puis-



qu'elle me rend ingrat. J'épouserai Olimpe ; je parviendrai à l'aimer ; mon cœur n'est point fait pour lutter contre le devoir ; & , dès que l'amour pour cette femme estimable en deviendra un , je saurai m'y réduire.

Dorante étant venu retrouver Olimpe , lui dit que rien n'avoit pu ébranler la résolution de Julie , ni la faire parler sur ses motifs. Puis , s'affermissant dans la résolution qu'il venoit de prendre , il lui dit : Madame , vous m'avez laissé le maître de fixer le plus beau jour de ma vie ; une fausse délicatesse m'a empêché jusqu'à présent de l'avancer. Je n'ai à vous offrir que mon cœur , & vous me rendez maître d'une grande fortune ; la crainte de vous paroître intéressé m'a retenu , il est temps qu'elle cede , & disparoisse à la vue de vos bontés.

Tout autre qu'Olimpe auroit pris un compliment si mal tourné & l'air gauche qu'avoit Dorante en le prononçant , comme les effets du trouble que produit l'amour respectueux : elle ne put y être trompée. Qu'il me seroit doux , lui dit-elle , d'attribuer à l'amour le désordre dans lequel vous êtes ! mais hé-

las ! mon cher Dorante , la délicatesse porte son flambeau devant moi , & m'éclaire sur vos sentiments. Vous n'avez pour moi que de l'estime , de la pitié , de la reconnoissance. Vous sentez combien vous m'êtes cher ; vous craignez de faire mon malheur en me laissant pénétrer la tranquillité de votre ame ; vous vous efforcez de me cacher votre indifférence ; en un mot , la seule générosité vous anime. Mais , croyez-vous que je puisse être heureuse d'un bonheur que vous ne partageriez pas ? Qui fait même si votre cœur n'étoit point prévenu avant de m'avoir vue ? Parlez-moi librement , Dorante : je suis votre amante , & jamais , peut-être , n'aima-t-on davantage ; cependant , je suis encore plus votre amie , & capable des plus grands efforts pour assurer votre félicité. Ai-je une rivale ? ne craignez point de me la nommer : je vois sur votre visage les traces de vos pleurs , l'amour seul peut les avoir fait couler au moment où vous vous efforciez sans doute de l'arracher de votre cœur ; procurez-moi l'avantage délicat d'en tarir la source. Ne craignez point de déchirer mon ame par cet aveu , vous ne la con-



noïffez pas, si vous pouvez l'appréhender : ah ! combien de ressources pour le bonheur me resteroit-il, en renonçant à vous pour l'amour de vous-même ! J'aurois le délicieux plaisir de vous voir au comble de vos vœux ; j'acquerois sur votre cœur généreux des droits que rien ne pourroit me ravir. Les sentiments tendres que je vous ai souhaités pour moi, auroient pu, dans la suite des temps, éprouver des vicissitudes ; l'amitié que vous ne pourriez me refuser n'en connoît point. Un autre vous-même me partageroit les sentiments qu'elle auroit pour vous. Ah, Dorante ! on ne peut être misérable avec une telle perspective.

Dorante subjugué par la beauté du procédé d'Olimpe, tombe à ses pieds, lui jure qu'elle est la seule femme avec laquelle il veuille & puisse s'unir ; & trompé par la vivacité du transport qu'il éprouve, croit avoir oublié la niece, & jure à la tante qu'il l'adore. Olimpe est trompée comme lui, & voit évanouir ses craintes. Levez-vous, Dorante, lui dit-elle, vous m'aimez, vous venez de m'en persuader ; je condamne des soupçons qui n'avoient pour prin-

cipe que l'excès de ma tendresse. Je vous quitte pour presser notre union ; dès demain mon Notaire viendra dresser un contrat dont vous réglerez les conditions.

A peine Olimpe eût-elle disparu, que Dorante resta immobile, & plongé dans des pensées si diverses, que les flots de la mer ont une consistance plus solide. Un valet qu'il gardoit depuis quinze ans, & qui lui étoit extrêmement attaché, vint par hasard dans le lieu où il étoit, & le vit si changé, qu'il en jeta un cri. Dorante le prit par le bras, & lui dit avec transport : Ah, Dubois, Olimpe est une femme incomparable ! Quelle grandeur d'ame, quelle noblesse, quelle générosité ! Elle vient de fixer le jour de notre mariage : je suis le plus malheureux de tous les hommes : il ne me reste plus qu'à mourir. La frayeur du pauvre Dubois augmenta, en entendant de si étranges paroles : il recula d'étonnement ; & levant les yeux & les mains au Ciel, il dit en pleurant : Peste soit de l'amour, & qui voudra s'y fier désormais, puisque la tête de mon pauvre maître, qui étoit d'un si bon acabit, en est tournée. Dorante,



trop occupé de ses pensées, pour faire attention à ce que disoit son valet, se promenoit à grands pas; & parlant à lui-même, il disoit: Pourquoi l'ai-je connue? pourquoi n'ai-je pas fui au premier moment? ne devois-je pas prévoir.... mais, non, je croyois mon cœur inaccessible à ces mouvements tumultueux dont je suis la victime: cet amour est une trahison, une foiblesse dont je veux me punir. Dubois, le chapeau à la main, s'avança vers son maître, & lui dit: Pour l'amour de Dieu, Monsieur, reprenez vos sens. Ne m'avez-vous pas dit qu'Olimpe est la reine des femmes? Hélas! répondit Dorante, elle mériteroit de l'être, & je ne connois rien de si estimable qu'elle. Fort bien, dit Dubois, ne m'avez-vous pas dit aussi qu'elle ne lantipornoit plus, & que vous l'épouserez un de ces jours? Il est vrai que je t'ai dit cela, & je te le répète; mais que signifie l'interrogatoire que tu me fais subir? Ne vous fâchez pas, je vous prie, Monsieur, ajouta Dubois, & permettez-moi encore une question. Y a-t-il donc sujet de se désespérer, de se tordre les mains, & de se pendre, parce qu'on est sur le

point d'épouser une femme aimable, & dont on est passionnément amoureux? Eh! qui t'a dit que j'étois amoureux d'Olimpe, pauvre butor? En voilà bien d'un autre, dit Dubois; & pour qui donc, s'il vous plaît, tous ces transports? Ah, misérable que je suis, dit Dorante, plutôt au Ciel que je pusse l'aimer! mais hélas, c'est Julie que j'adore! Oh, pour celui-là, je ne m'y attendois pas, dit le valet! voilà de ces choses qu'on ne devine point. Aimer la niece, épouser la tante, cela ne va point; il m'est avis pourtant, sauf votre respect, Monsieur, qu'il y a remède à tout, hors à la mort. Cette Madame Olimpe est la meilleure pâte de femme qu'il y ait au monde, à ce que dit Marthon. Que ne lui dites-vous? Madame, je voudrois vous aimer; mais, sur ma conscience, cela n'est pas possible, parce que j'aime votre niece: si la mode d'avoir deux femmes n'étoit pas passée, je vous épouserois toutes les deux, avec la permission du Curé, s'entend; car il faut qu'il s'en mêle, quand on est quelque peu parents. Malheureusement les Prêtres sont devenus trop difficiles; ils ne veulent plus marier un homme qu'à une



femme à la fois; ainsi vous voyez bien qu'il faut... Oh, je ne saurois arranger tout cela moi; mais vous qui parlez comme un livre, vous pourrez fort bien lui faire entendre qu'elle doit continuer à être veuve, & que vous aimez mieux être son neveu que son mari. Quelque affligé que fût Dorante, il ne put s'empêcher de sourire de la naïveté de son valet. Laisse-moi, mon enfant, lui dit-il, & sur-tout, garde-toi d'ouvrir la bouche de ce que tu viens d'entendre.

Nous n'avons, jusqu'à ce moment, presque rien dit de Zirphile, & plus d'un lecteur sera tenté de la regarder comme un personnage inutile dans cette histoire: elle se préparoit pourtant à y jouer le principal rôle. Cette fille, vraie copie d'Achitopel, n'aimoit rien, comme je crois l'avoir dit, parce qu'elle s'aimoit trop elle-même. La fortune de sa tante étoit le but de toutes ses démarches; Marthon l'avoit entrevu. Cette fidelle domestique étoit trop habile pour croire qu'elle pût applaudir de bon cœur à un mariage qui ruinoit ses desseins; & sans pouvoir découvrir quels moyens elle vouloit employer pour le rompre, elle croyoit fermement qu'il y

avoit quelque complot en l'air, & cherchoit à le découvrir. Effectivement, Zirphile avoit été désespérée de l'amour de sa tante; comme elle la connoissoit à fond, elle sentit d'abord qu'une contradiction marquée n'auroit servi qu'à lui rendre Dorante encore plus cher, s'il étoit possible. Elle prit donc une autre route, parut charmée d'un mariage qu'elle comptoit rompre à quelque prix que ce fût, & ne s'occupoit jour & nuit qu'à épier l'occasion de le faire, sans qu'elle parût y avoir aucune part. Sa malignité augmenta ses lumières, & lui fit découvrir l'amour de Dorante & de sa sœur, avant qu'ils s'en apperçussent eux-mêmes. Elle attendoit que ce penchant se fût fortifié; mais ayant appris de sa tante que tout se préparoit à une conclusion beaucoup plus prompte qu'elle ne le croyoit, elle sentit bien qu'il n'y avoit pas un moment à perdre.

Elle monta donc à la chambre de sa sœur, qu'elle trouva assise vis-à-vis de son clavecin, rêvant tristement; & si occupée de ses pensées, qu'elle ne la vit pas entrer. Vous trouvez-vous incommodée, demanda-t-elle à Julie, avec



un air d'intérêt qui en eût imposé à une fille plus crédule ? Non, ma sœur, lui répondit Julie, vous connoissez mon goût pour la solitude, puisque c'est vous qui me l'avez inspiré : je rêvois au moyen d'accélérer le temps de ma retraite ; je pensois même à vous prier d'employer le crédit que vous avez sur l'esprit de ma tante, pour m'obtenir la permission de retourner dans mon couvent. Ah, Julie, lui dit Zirphile, en branlant la tête, ce n'étoit pas-là, j'en suis sûre, le sujet de votre méditation ! je fais plus de vos secrets que vous ne le supposez ; & si vous aviez un peu plus de confiance en moi, peut-être pourrois-je vous servir d'une manière plus conforme à vos desirs. Quel besoin avez-vous de ma confiance, puisque vous croyez savoir tous mes secrets, lui répondit froidement Julie ? Mais ne vous trompez-vous point ? les plus habiles s'abusent quelquefois ; & dans cette occasion, votre pénétration vous sert mal.

Vous êtes une dissimulée, repliqua Zirphile ; & pour vous punir, je devrois vous abandonner à vous-même : cependant je n'en ferai rien ; & j'ai trop de tendresse pour vous, pour permettre

tranquillement que vous consommiez votre perte. Vous aimez, ma chère : je dirai plus, vous êtes aimée : ma pénétration me sert-elle si mal, à votre avis ? au moins votre imagination vous sert à merveille, dit Julie ; & sans m'échauffer à vous prouver qu'elle vous abuse, je vous prie de me dire ce que vous prétendez faire de ces belles découvertes ? — Vous rendre heureuse malgré vous : vous faire épouser Dorante, — Il n'y a rien de mieux imaginé, en supposant que nous ayions du goût l'un pour l'autre : il n'y a en cela qu'une petite bagatelle qui me chiffonne ; c'est que ce seroit faire une trahison insigne à la meilleure de toutes les femmes, à qui nous devons tout, & que nous rendrions infiniment malheureuse. Or, quand il seroit vrai que j'aimerois Dorante (ce dont je ne conviens point pourtant,) je me croirois la dernière & la plus méprisable de toutes les créatures, si j'étois capable d'établir mon bonheur sur la ruine de celui d'une personne si chérie : je dédaignerois même une satisfaction qui détruiroit la félicité de mon plus cruel ennemi, si j'en avois un.



Vous irez loin, dans le monde, avec ces idées de probité Gauloise, dit Zirphile; la lecture de vos romans héroïques vous a gâtée; & vous prétendez à l'honneur d'imiter les héroïnes qu'on y trouve à chaque page: apprenez, ma chère, que nous devons nous préférer aux autres; cela est dans la nature, & n'offense point la probité: cela n'empêche point, qu'après avoir assuré notre bien-être, nous ne fassions nos efforts pour procurer celui des autres: je mépriserois quelqu'un qui voudroit être heureux tout seul. Par exemple, vous m'avez fait un reproche indirect de vous avoir portée à vous faire religieuse: d'abord, vous n'étiez qu'un enfant que je connoissois peu, & que par conséquent je ne pouvois aimer beaucoup. Depuis que je vous connois mieux, je veux bien vous avouer que mon propre intérêt ne m'a pas permis de changer de conduite. Vous m'êtes chère, sans doute, & il ne tiendra qu'à vous de recevoir des preuves essentielles de mon attachement; mais je vous tromperois si je vous disois que je vous aime plus que moi-même: c'est bien assez que vous marchiez immédiatement après moi. La

fortune de ma tante suffit pour nous établir toutes deux d'une certaine façon: son mariage, en nous ôtant la meilleure partie de son bien, nous réduisoit à bien peu de chose, & peut-être à rien, car elle est encore en âge d'avoir des enfants. N'étoit-il pas naturel, après avoir espéré le tout, de chercher à m'en assurer une part plus considérable, en cultivant une sorte de penchant que je vous croyois pour la vie religieuse? Il m'en coûtoit, sans doute, pour me résoudre à vous presser de prendre ce parti, car le vœu de mon cœur étoit de nous voir bien établies toutes deux; aussi ai-je saisi, avec transport, le moyen qui s'offre à ma tendresse pour vous rendre heureuse, sans nuire à mon propre bonheur. Je suis presque sûre d'y réussir, à moins qu'une réserve injurieuse à ma tendresse pour vous, ou une délicatesse mal fondée, n'arrêtent les effets de ma bonne volonté à votre égard.

En vérité, ma sœur, dit Julie, vous avez un esprit & des lumières auxquels je suis forcé de faire hommage; j'admire la sagesse de vos réflexions & de votre conduite; mais, en vérité, c'est tout ce que je puis faire: ma petite ame



n'a pas la force de secouer, comme la vôtre, de ridicules préjugés : l'ingratitude me paroît plus affreuse que la médiocrité, la pauvreté même. C'est une foiblesse sans doute, dont vous espérez de me corriger en me donnant vos leçons.

Vous êtes très-piquante, ma petite sœur, dit Zirphile, vos misérables préjugés vous entraînent. Hé bien, livrez-vous à votre générosité, j'y consens ; mais je vous avertis qu'il faut opter entre le couvent ou Dorante. Vous n'êtes point née pour le premier ; je pourrois vous ménager le second, & vous le donner pour époux, du consentement même de ma tante. Je vous laisse réfléchir sur cette alternative ; & je vous avertis que si vous continuez à faire l'enfant, ma bonté méprisée pourroit bien se lasser, & vous abandonner à vous-même.

En quel lieu avez-vous placé votre amitié & vos bienfaits, chère & respectable Olimpe, s'écria Julie, aussitôt qu'elle se vit seule ! Ah ! puisse-je mourir mille fois, plutôt que de tremper dans un complot si noir ! Quoi ! je pourrois me résoudre à vous enlever le seul bien que vous ne voulez pas par-

tager avec nous ? .... Mais Zirphile m'affure que je pourrois être à Dorante, de votre aveu : si .... fuyez de moi, espoir criminel, Olimpe l'adore. Pardon, chère protectrice, du souhait involontaire que mon cœur a formé ; ma raison le défavoue. Ah, Zirphile ! vous me paroissez aussi à plaindre que coupable : je viens d'être au moment d'éprouver qu'une passion violente nous aveugle & nous étourdit sur nos devoirs les plus sacrés. Que fais-je, si en restant plus long-temps dans le péril, je n'y succomberois pas comme ma malheureuse sœur ? Quittons ces lieux où une flatteuse & criminelle illusion a manqué de me surprendre : fuyons ; c'est le seul moyen de vaincre un ennemi avec lequel mon foible cœur se trouve d'intelligence. En finissant ces mots, elle descendit dans le jardin, où elle espéroit de trouver sa tante, résolue de ne point quitter ses pieds, sans avoir obtenu d'elle la permission de se retirer dans son couvent dès le lendemain.

Dorante, qui en avoit vu sortir Olimpe, & qui savoit qu'elle étoit occupée ailleurs, rentra dans le salon de verdure, où il lui avoit parlé, pour



y rêver tout à son aise. Julie s'y rendit en même temps par une autre allée; & s'ils furent surpris de s'y rencontrer, ils ne le furent pas moins d'y trouver Zirphile : elle les avoit vus prendre ce chemin, & avoit coupé, par une allée de traverse, pour les devancer. Julie vouloit retourner sur ses pas, sa sœur la retint par le bras, & dit à Dorante : Venez, Monsieur, venez empêcher ma sœur de courir à sa perte. Ce début sembloit n'annoncer que le dessein d'empêcher Julie de se faire religieuse : Dorante s'avança en silence, & Zirphile l'ayant saisi de la main qui lui restoit libre, dit en riant : Il faut avouer que les amants ont des fantaisies bien bisarres. Vous aimez Julie, Monsieur, & vous sollicitiez pour elle la rare faveur de s'ensevelir toute vivante. Julie vous aime, & elle s'obstine à refuser mon secours, pour amener les choses au point de vous recevoir de la main de ma tante elle-même.

Les Philosophes sont de pauvres politiques, & savent peu déguiser leurs pensées. Dorante, frappé de ces dernières paroles, ne put réprimer le sen-

timent douloureux qui s'empara de son ame. Ah! Julie, lui dit-il en la regardant avec tendresse, vous m'avez donc trompé, lorsque vous m'avez laissé entrevoir que je vous étois cher! A peine ces mots lui eurent-ils échappés, qu'il en sentit toute l'imprudence, & chercha à donner un autre sens à ces paroles. Dans l'impossibilité où il étoit de le faire, il bégayoit, & ne pouvoit articuler que des mots sans suite. Julie, plus ferme, le tira de cet embarras. Je ne vous ai point trompé, lui dit-elle, en vous exprimant la forte passion que j'ai de quitter ces lieux, où ma foible vertu étoit exposée : je pourrois nier la conséquence que vous avez tirée de mes expressions; mais j'aime mieux avouer ma foiblesse, que de recourir à des artifices faits pour les ames lâches. Oui, Monsieur, vos vertus ont fait sur moi une impression plus forte que je ne l'aurois désiré : vous venez de laisser pénétrer à ma sœur une pareille foiblesse; qu'elle sache que c'est le premier aveu que vous m'en avez fait, & qu'elle apprenne, s'il se peut, par notre exemple, qu'une ame vertueuse peut être surprise sans être sub-



juguée. Je cours aux pieds de ma tante m'accuser comme d'un crime, d'un sentiment qui n'a jamais eu de moi un seul instant d'approbation : j'en obtiendrai la permission de me retirer, & ma fuite assurera ma victoire. Vous épouferez ma tante ; ses charmes & ses vertus effaceront bientôt la légère impression que j'ai faite fur vos fens. Voilà, Monsieur, le seul parti qui foit digne de vous & de moi.

Julie vouloit fe retirer, Zirphile la retint encore. Où vous entraîne une fauffe générofité, lui dit-elle ? Ah ! fi les intérêts d'Olmpe ne mettoient des bornes à mon reffentiment, je me vengerois de l'injuftice que vous perfévèrez à me faire, en me foupçonnant de vues baffes, intéreffées, & d'ingratitude envers elle. Avez-vous réfléchi fur la noirceur de la perfidie que vous confeillez à Monsieur ? Quoi ! le cœur plein d'une paffion pour une autre, il iroit jurer à Olimpe un attachement éternel ! Je veux qu'en l'époufant, Monsieur, vous foyez déterminé à faire tous vos efforts pour l'aimer. Ignorez-vous que l'amour ne fe commande point : ma tante a trop de délicateffe pour ne

pas pénétrer bientôt qu'elle ne devoit qu'au devoir les froids témoignages de votre attachement ; je la connois, elle en mourroit de douleur. J'ai applaudi aux fentiments que vous lui avez inspirés, tant que je vous ai cru en état de lui en rendre de pareils ; actuellement je dois faire tous mes efforts pour l'empêcher de former des nœuds qui ne peuvent plus que lui être funeftes, & je ne fouffrirai point qu'elle recueille des fruits fi amers de fes bontés pour vous.

A quelle extrêmité fuis-je réduit, s'écria Dorante ! Ah, Julie ! pourquoi m'avez-vous dévoilé mon propre cœur ? pourquoi m'avez-vous laiffé entrevoir la tendrefle du vôtre ? Quel remède à de tels maux ?

Il en eft un fort fimple, dit Zirphile : je vous ai prouvé que l'honneur ne vous permet pas de tromper ma tante, & que vous le feriez en l'époufant : elle vous aime uniquement ; elle compte fur un pareil retour de votre part ; vous ne pouvez le lui donner : il ne faut donc plus penfer à ce mariage. Comment lui faire l'aveu de ma paffion, me direz-vous ? Le puis-je faire fans déchirer



rer son cœur ? Je conviens que le coup lui fera sensible, & j'en frémis d'avance : cependant, lorsqu'elle verra que le mal est sans remède, je la connois assez pour vous assurer qu'elle prendra son parti. Je lui ferai valoir les motifs qui vous auront déterminé ; que la seule crainte de la rendre malheureuse, vous aura forcé à élever entre elle & vous un mur de séparation qui ne se puisse franchir ; en un mot, je prendrai sur moi tout l'odieux de cette rupture, en lui disant franchement que c'est moi qui vous y ai déterminé : elle commencera par se croire irréconciliable avec nous tous, & finira par approuver notre conduite. Voici comment il faut s'y prendre. J'ai, à une demi-lieue d'ici, une amie dont je suis sûre ; à l'entrée de la nuit, vous y conduirez ma sœur, que ma femme de chambre accompagnera. Vous sentez que je ne puis me prêter à une telle démarche, qu'en prenant les précautions nécessaires pour mettre la réputation de ma sœur en sûreté : il faut qu'un engagement réciproque vous assure l'un de l'autre avant le départ ; & qu'en arrivant chez mon amie, vous scelliez, par le mariage, les serments que vous aurez

faits avant de quitter ces lieux : la nécessité de cette démarche la justifiera.

Que le cœur humain est aisé à séduire, quand on fait flatter ses passions ! Tout l'odieux d'un tel procédé disparut aux yeux de Dorante, son ame s'ouvrit à l'espoir ; & se jettant aux pieds de Julie : Ah, Mademoiselle, lui dit-il ! feroit-il possible que je devinssse votre époux de l'aveu d'Olimpe ? Je touchois au moment de mourir de douleur, je crains actuellement de ne pouvoir soutenir l'excès de ma joie. La satisfaction qui brilloit dans les yeux de Dorante, acheva d'ébranler la raison de Julie. Dois-je vous en croire, dit-elle à Zirphile, lorsque vous me flattez de consoler ma tante ? Ce n'est pas que je craigne de perdre la fortune qu'elle me destinoit ; plût à Dieu que je pusse acheter la guérison de son cœur par le sacrifice d'une couronne, je ne balancerois par un instant, je ne crains que d'affliger son ame, de.....

Ne craignez rien, dit Zirphile en l'interrompant, bannissez des scrupules mal fondés ; suivez-moi dans mon appartement, où vous passerez la promesse de vous unir incessamment ; elle peut seule



justifier le secours que je vous donne dans une circonstance si délicate.

Le lecteur éclairé devine sans peine que le dessein de Zirphile, en proposant cet enlèvement, n'étoit pas de le faire réussir. Un tel éclat auroit forcé Olimpe à consentir, en effet, au mariage de Dorante & de sa niece; il y a même quelque apparence que tout se fût adouci par la suite, & que cette Dame, instruite des moyens qu'on avoit employés pour séduire son amant, eût tourné toute son indignation contre celle qui avoit conduit cet affaire. Cette méchante fille ne vouloit que tirer de ces amants un écrit qui pût les convaincre de la fuite qu'ils avoient méditée, & les rendre par-là irréconciliables avec sa tante. Munie de cette piece importante, elle fut la trouver; & après toutes les grimaces propres à la convaincre de la violence qu'elle se faisoit pour se rendre délatrice de sa sœur, elle lui remit entre les mains l'écrit fatal. Quel coup pour l'ame tendre, délicate & sincère d'Olimpe! Elle étoit moins touchée de l'infidélité de Dorante, que de sa perfidie. La veille, il lui avoit marqué le plus vif empres-

sement : le même jour, elle lui avoit offert de lui sacrifier son amour même, si ce sacrifice pouvoit contribuer à son bonheur. Que ces circonstances ajoutoient à sa trahison déjà si impardonnable! L'indigne Zirphile, sous prétexte d'excuser sa sœur, exagéroit le crime de Dorante, & concluoit à ce qu'il fût chassé sur le champ de la maison, sans qu'on descendît jusqu'à une explication qu'il ne méritoit pas. Puis, par des réflexions qui paroissoient lui échapper, elle s'efforçoit de persuader à sa tante que Julie étoit aussi criminelle que lui, & la pressoit de lui permettre de la faire partir sur le champ pour un couvent, où on lui ôteroit tous les moyens d'entretenir aucun commerce avec son amant. Olimpe, abymée dans ses propres pensées, n'étoit pas en état de réfléchir sur ce que lui disoit Zirphile; & trompant l'espoir de cette fille, elle lui dit qu'elle vouloit être seule quelques moments, & le dit du ton d'une personne qui vouloit être obéie.

Zirphile, forcée de la quitter, se tint dans son anti-chambre, pour empêcher Dorante d'en approcher; elle redoutoit une explication qui auroit pu dé-



voiler sa conduite, & étoit déterminée à se servir de l'enlèvement, supposé qu'elle découvrit dans sa tante le dessein de confondre son infidèle : c'étoit pour lui en ôter le temps, qu'elle n'avoit prévu que de quelques heures l'arrivée du Notaire, appelé pour dresser le contrat de mariage ; & elle s'étoit flattée que, dans les premiers mouvements de son dépit, sa tante consentiroit à éloigner les deux coupables. Elle ne resta pas long-temps dans cette anti-chambre ; son trouble, & la crainte de voir échouer ses projets, ne lui permettoient pas de s'arrêter à aucune résolution : enfin elle se fixa à faire enlever sa sœur, & à éloigner Dorante, jusqu'au moment où elle pût revoir sa tante, & gagner sur elle de dissimuler assez long-temps pour se convaincre, par ses yeux, de la réalité de la trahison qu'elle lui avoit découverte. Elle se hâta donc d'écrire à son amie, & chargea Dorante de monter à cheval pour lui porter sa lettre. Le Philosophe, qui ne l'étoit gueres, s'en chargea ; puis, changeant de résolution, il la remit à son valet, & lui commanda de la porter à son adresse. Un moment après

après, il le rappella pour lui défendre de partir sans un nouvel ordre ; puis il le chargea d'engager Mlle. Julie de se trouver à cinq heures du soir dans le salon du jardin où il souhaitoit de l'entretenir, & s'enfonça en attendant dans un bosquet fort épais, pour y rêver tout à son aise.

Olimpe, comme le font en pareil cas les âmes sensibles, avoit voulu rester seule, pour se livrer à toute l'étendue de sa peine, & ne pas perdre une seule des circonstances de la perfidie dont elle étoit la victime : en un moment, elle se trouva si abattue, si changée, que Marthon, qui entra dans son appartement, resta immobile d'étonnement & de frayeur. Olimpe ne put se refuser à la douceur d'ouvrir son cœur à cette fille, qui ne se rendit qu'à la vue de l'écrit que sa maîtresse avoit entre les mains. Mais quand elle eut appris de quelle main elle tenoit cet écrit, elle ne douta point qu'il n'y eût un dessous de carte qu'elle se flatta d'approfondir. Modérez votre douleur, dit-elle à sa maîtresse, en lui baissant les mains : sans doute, on vous trahit ; il est question de connoître les traîtres, & j'en ai un



moyen que je crois sûr. Quoi! tu pourrais douter, lui dit Olimpe... je croirai tout ce que vous voudrez, dans deux heures, lui dit Marthon: il n'en est que deux; apparemment ce rapt ne se fera pas en plein jour, ainsi nous avons du temps de reste pour le prévenir: je ne vous demande qu'une grâce; je sortirai de votre appartement par l'escalier dérobé, on ignorera que j'y suis entrée: ne dites point à Mlle. Zirphile que vous m'avez vue, ou plutôt ne la voyez point jusqu'à mon retour; je vous apprendrai à coup sûr à qui vous devez votre haine, car il n'est pas naturel que ce billet, écrit ce matin, ait tombé miraculeusement entre les mains de votre niece. Vous a-t-elle dit comment elle s'en est saisie? Tu portes trop loin ta prévention, lui dit Olimpe; j'avouerai pourtant que ta réflexion me frappe; hâte-toi de m'éclaircir, je te promets de rester seule en t'attendant. Marthon sortit, & chercha le valet de Dorante, dont elle étoit passionnément aimée. Ce garçon avoit la confiance de son maître; quoique simple, il avoit du bon sens, & il étoit difficile, si Dorante avoit une intrigue avec Julie, qu'elle lui eût échap-

pé. Elle l'aperçut qui rôdoit autour du bosquet où étoit son maître, auquel il venoit de rendre la réponse de Mlle. Julie, qui s'étoit engagée à se trouver dans le salon à l'heure qu'il lui avoit marquée. Il vint au-devant d'elle aussitôt qu'il l'aperçut; mais Marthon, le regardant d'un air dédaigneux, lui tourna le dos sans lui dire un seul mot. Dubois, désespéré d'une telle réception, s'en plaignit d'une manière si naïve, qu'en toute autre occasion, elle n'eût pu s'empêcher d'en rire, mais elle fut d'abord au fait. Tu as manqué de confiance pour moi, lui dit-elle; je fais, depuis long-temps, l'intrigue de Dorante & de Julie, tu ne l'ignores pas, j'attendois à tous moments que tu m'en fisses confidence, & cependant tu n'as pas daigné m'en dire un mot. Je respire, dit Dubois, puisque vous n'avez que cela à me reprocher, car je puis vous prouver que je suis innocent comme l'enfant qui vient de naître. Comment pourrois-je vous avoir dit une chose, avant qu'elle fût arrivée? Mon maître ne savoit pas hier au matin qu'il aimoit Mlle. Julie: il a fait cette belle découverte je ne sais comment; & j'en ai



été bien fâché, je vous jure; car j'avois dans l'esprit que cela porteroit guignon à mon amour. Pour ce qui est de l'enlèvement, je ne le fais que de ce matin, parce qu'il n'y a pas pensé plutôt: vous savez bien, en conscience, que je n'ai pas eu occasion de vous parler depuis. Mais vous, Mlle. Marthon, comment avez-vous pu deviner ces choses? Avez-vous quelque lutin qui vous dise les pensées des gens? Je ne fais pas mentir, répondit Marthon, & je te dirai tout uniment, que ma maîtresse l'a appris de Mlle. Zirphile.

Cela seroit-il possible, dit Dubois? En ce cas, cette Zirphile est une vraie masqué. Je n'étois pas-là quand ils ont manigancé tout cela; on m'avoit dit de faire sentinelle, pour empêcher Madame de venir, mais je n'étois pas si loin que je n'aye compris que c'est elle qui a tourmenté mon maître pour le faire consentir à enlever Julie, parce qu'il seroit un mal-honnête homme d'épouser sa tante, pendant qu'il aime la niece. Pourquoi tant de mystère, puisqu'elle vouloit découvrir le pot aux roses? Elle devoit prendre toute la faute sur elle, à ce qu'elle disoit, elle leur fournis-

soit une maison où ils devoient se marier ce soir, à telles enseignes que j'ai une lettre que mon maître devoit porter à la maîtresse de cette maison; il m'avoit commandé de la porter à sa place, puis il s'est ravisé; & au-lieu de cette commission, il m'a chargé de prier Mlle. Julie de se trouver dans le salon, à cinq heures, & elle me l'a promis; en attendant, il se promene dans ce bosquet comme une ame en peine, parlant tout seul, tordant ses mains, courant, s'arrêtant; en un mot, c'est une vraie pitié.

Je suis contente de ta franchise, lui dit Marthon; si tu peux gagner sur toi de ne pas ouvrir la bouche de tout ce qui s'est passé entre nous, je te promets de t'épouser. Il faut encore que tu me remettes cette lettre; & comme ton maître pourroit te la redemander, va m'attendre dans ma chambre, où je te joindrai dans un quart d'heure, pour te la rendre.

Marthon, munie de cette importante piece, courut à l'appartement d'Olimpe, & la lui remit entre les mains. Comme le dessus étoit de la main de Zirphile, sa tante l'ouvrit avec précipitation, & y lut ce qui suit.



Enfin, ma chere amie, je touche au moment d'un triomphe complet; & si la gloire du succès doit se mesurer à la difficulté de l'entreprise, je mérite une couronne pour avoir conduit celle-ci à la fin désirée. Jamais je ne vis une probité si tenace, que celle de la petite Julie; cette imbécille m'a fait désespérer plus d'une fois du succès, & il a fallu séduire notre Philosophe, pour venir à bout de cet enfant. Actuellement Dorante croiroit trahir ma tante en l'épousant; & pour se mettre hors du péril de céder à l'attendrissement que lui cause l'état de son amante délaissée, je lui ai proposé le bel expédient d'enlever ma sœur, & de lui faire, en attendant, une promesse de mariage, dont je serois dépositaire. Il a donné dans le panneau, & j'ai remis cette promesse entre les mains d'Olimpe; je m'attendois que cette lecture produiroit le dénouement de la piece, & feroit éloigner sur le champ, le Philosophe & la petite pécure; point du tout, ma foible tante n'a pas eu le courage de faire un éclat; elle s'est enfermée pour pleurer tout à son aise. Cela change quelque chose à mes résolutions; il faut tant

de choses pour exciter la colere de cette femme, que je suis forcée de recourir à toi. Il faudra donc que tu envoies ta chaise au bout du parc, avec un seul domestique; il suffira qu'il y arrive à sept heures du soir; le contrat ne doit être signé qu'entre huit & neuf, & je veillerai au moment où nos amants paroîtront pour les faire suivre par Olimpe. J'ai été tentée de me donner le régal de faire signer le contrat à Dorante avant l'enlèvement, la perfidie eût été plus complete; mais, toute réflexion faite, je ne fais si je dois courir ce risque: la probité de cet homme n'est qu'endormie, un rien peut la réveiller, & cette signature eût peut-être produit le remords. Il est actuellement dans le jardin, aux priées avec lui-même, je ne veux pas l'y laisser; & pour le distraire, je le charge de te porter cette lettre; retiens-le jusqu'à six heures, sous prétexte des arrangements qu'il faut prendre pour lui faire épouser sur le champ sa Dulcinée: vante-lui ses charmes; élève jusqu'au ciel la probité qui le force à renoncer à un mariage qui seroit sa fortune; cette probité est sa marotte, tu pourrois lui en parler trois heures,



sans qu'il s'aperçût de la longueur de l'entretien. Ne le disions-nous pas bien l'autre jour ? ce que l'on appelle ainsi, n'est qu'un vain nom : les honnêtes gens font plus de façon que nous pour la sacrifier, voilà tout ; ils y viennent enfin, & n'ont, au-dessus des autres, que le désagrément des combats qu'ils ont essuyés pour surmonter leur préjugé. Nous avons donc fait sagement de le détruire tout d'un coup, cela nous produit l'avantage d'aller droit à notre but. Nous rions bien ensemble de tout ceci, quand j'aurai mis ma tante hors d'état de me nuire ; jusques-là, je n'ose te voir : il a pris fantaisie à Olimpe de m'en faire une sorte de défense ; tu lui déplais ; tu as un certain regard malin qui la choque ; effectivement tu ne te déguises pas aussi-bien que moi ; c'est que tu n'as pas une riche tante à duper : au reste, quelque bon tour que j'aye fait prendre à cette affaire, j'ai quelquefois des frayeurs que j'ai peine à surmonter : ma folle de tante est si passionnée pour cet homme, qu'une excuse de sa part seroit capable de lui faire tout oublier ; aussi vais-je mettre tous mes soins pour empêcher qu'il ne la revoye en

particulier ; j'ai pris mon poste dans un lieu où je découvre tout ce qui entre dans l'appartement d'Olimpe ; s'il tournoit de ce côté, à son retour de chez toi, je l'y accompagnerois.

Cette lettre n'étoit point signée ; mais Olimpe connoissoit trop l'écriture de Zirphile pour s'y méprendre. L'excès de sa douleur, à la vue d'une si noire perfidie, est au-dessus de l'expression, & Marthon se reprochoit l'état où elle l'avoit réduite, dans la crainte qu'elle n'y succombât. Cependant, comme son excessive bonté n'avoit pas sa source dans la foiblesse de son ame, ainsi que Zirphile se l'imaginoit, elle revint bientôt de cet accablement, d'autant plus que l'amitié qu'elle avoit pour sa perfide niece expira tout d'un coup, & fit place à la compassion qu'elle eut de ceux qu'elle avoit séduits. Elle vouloit faire appeler Dorante pour apprendre de sa bouche toutes les circonstances de cette séduction ; Marthon lui suscita un moyen plus sûr de s'en instruire ; il lui étoit facile de se cacher dans le fallon où Dorante devoit se trouver avec Julie ; leur conversation pouvoit lui donner des lumières d'autant moins sus-



pectes, qu'ils se contraindroient moins.

Olimpe se prêta à cette innocente ruse, sans pénétrer le dessein de Marthon. Cette fille, instruite de l'agitation qu'éprouvoit Dorante, se persuadoit qu'à l'approche du moment fatal, ses remords lui arracheroient quelques expressions propres à attendrir Olimpe sur son sort & celui de Julie; que s'ils avoient déjà fait tant de progrès dans le crime qu'ils pussent s'y livrer avec sécurité, elle les jugeoit indignes des bontés de sa maîtresse, & étoit résolue de les abandonner à leur mauvais sort, sans importuner Olimpe en leur faveur. Elle la plaça commodément pour ne pas perdre une seule de leurs paroles; & même en levant le coin d'un rideau, elle pouvoit juger, par leurs mouvements, de la situation de leur ame. Comme il importoit au dessein d'Olimpe que Zirphile la crût toujours dans sa chambre, elle en ferma les portes, & prit un détour pour se rendre dans le salon sans être aperçue.

A peine y eut-elle été un quart d'heure, que Dorante & Julie s'y rendirent presque en même-temps. Ils s'assirent sans oser se regarder, & gardèrent le silence

pendant quelques minutes; Julie le rompit enfin, & demanda à Dorante dans quelles dispositions il se trouvoit? Hélas! Mademoiselle, lui dit-il, je rougis de vous l'avouer: si près du moment le plus heureux de ma vie, puisqu'il m'unira à vous pour jamais, je devrois ne sentir que le ravissement d'un bonheur auquel je n'osois aspirer; & au-lieu de ce sentiment délicieux, mon ame est déchiré par la vue des peines que je vais causer à votre respectable tante. Quel prix pour tant de bontés! quel fort pour tant de beauté & de vertu! Pardon, Mademoiselle, il est des moments où je suis tenté d'aller me jeter à ses pieds pour lui offrir le sacrifice de ma vie, en réparation du crime que je suis sur le point de commettre. A ces mots, Julie se levant avec vivacité, s'écria: Je ne desiré plus rien, ô mon Dieu! puisque Dorante est encore digne de mon estime: oui, Monsieur, c'est le seul sentiment que je veux conserver pour vous; l'eussiez-vous mérité, si, bravant les remords que l'honneur élève dans votre ame, vous eussiez vu approcher, avec joie, le moment de consommer notre crime? N'en doutez



point, Dorante, celui que nous allions commettre est atroce, & ne mérite point d'excuse : des cœurs tels que les nôtres peuvent avoir été séduits quelques instants, mais feroient absolument gâtés s'ils alloient jusqu'à consommer une si horrible perfidie. Dans quel abyme allions-nous nous précipiter ! l'instant qui m'auroit unie à vous, auroit été suivi de près de celui où je vous aurois pris en horreur : nous aurions passé nos tristes jours à nous reprocher notre séduction mutuelle, à nous mépriser, à nous haïr, à souhaiter que la mort brisât de funestes & coupables liens, à gémir peut-être : ( Ah ! je ne puis y penser sans frémir ! ) à gémir peut-être de la mort de la plus aimable bienfaitrice. Ah ! plutôt périr mille fois ! Il faut épouser ma tante, Monsieur, vous avez pour elle l'estime la plus parfaite, l'amitié la plus tendre ; il n'est pas possible que vous la rendiez malheureuse avec de pareils sentiments. Quel sacrifice exigez-vous de moi, dit Dorante ? chacune de vos paroles est un trait qui vous grave dans mon ame d'une manière ineffaçable. Je ne balance pourtant pas à vous obéir ; le devoir, l'honneur,

la reconnoissance & vos ordres, tout m'impose la loi d'épouser Olimpe, & je m'y soumetts. Qu'elle ignore à jamais le coupable dessein que nous avions formé, ou plutôt que votre détestable sœur avoit formé pour nous. Je compenserai le vol du cœur que je ne puis lui donner, par une amitié si pleine d'égards, que l'amant le plus tendre ne pourroit l'emporter sur moi. Mais que deviendrez-vous, belle Julie ? N'espérez pas que je consente jamais à vous voir la victime du funeste amour que j'ai eu le malheur de vous inspirer : il faut que vous me promettiez, de la manière la plus forte, de renoncer au dessein de vous faire Religieuse. Je vous en donne ma parole, lui répondit Julie ; j'irai dans la retraite apprendre à plier mon cœur à des sentiments dont je n'aye point à rougir : Olimpe m'a servi de mere ; devenu son époux, j'espère ne conserver pour vous que l'attachement qu'une fille bien née doit à l'auteur de sa naissance. Oui, Dorante, vous serez mon pere, mon ami, mon bienfaiteur ; le Ciel, qui ne refuse jamais d'exaucer des vœux aussi légitimes que ceux que nous formons, nous aidera à nous vain-



cre ; jusqu'à ce moment, il y auroit de la témérité à nous exposer au péril de nous revoir tous les jours. Adieu ; l'unique marque que j'exige de votre tendresse, est que vous la transportiez toute entiere à Olimpe : je vous tiendrai compte de tout ce que vous ferez pour la rendre heureuse ; fasse le Ciel que vous le soyez autant qu'elle !

Il étoit temps que cette singuliere conversation finît : Olimpe ne pouvoit plus résister à son attendrissement , & Marthon la vit revenir dans son appartement toute en larmes. Sa maîtresse lui dit : J'ai besoin d'un quart d'heure pour me remettre ; laisse-moi seule , & lorsque je sonnerai , avertis Zirphile de venir dans mon appartement : je ne veux pas m'attendrir en te repétant la scene touchante dont j'ai été témoin , mais certainement tu seras contente du dénouement.

Olimpe ne fut pas long-temps à se remettre de son trouble , & Zirphile étant entrée chez elle , elle lui dit : Ma niece , il est temps d'essuyer mes pleurs pour me livrer à la douceur d'une vengeance légitime : jamais femme n'a été outragée d'une maniere plus sensible ;

je veux proportionner , s'il est possible , le châtiment à l'outrage ; que me conseillez-vous ?

Ah , ma tante , s'écria Zirphile ! oubliez-vous que la coupable est une sœur chérie ; quel coup pourriez - vous lui porter , qui ne blessât mon cœur avant d'arriver au sien ? Ne pourriez-vous pas oublier cet écart de sa raison ? ..... Hélas ! faut-il que la faute soit de nature que je ne puisse l'excuser sans devenir ingrate envers vous ? elle mérite d'être punie , j'en conviens ; cependant , comme je connois la bonté de votre cœur , j'espere que son châtiment sera momentané ; vous n'êtes pas faite pour haïr long-temps.

Vous vous trompez , Zirphile , dit Olimpe , je me mépriserois moi-même si j'étois capable d'une telle foiblesse : cependant , puisque vous pensez que je pourrois tomber dans cet excès , je vous commande , sous peine d'encourir mon indignation , de m'indiquer les moyens de me préserver d'une telle indignité.

Je ne puis résister à un commandement accompagné d'une menace si redoutable pour moi , qui ne pourrois vivre un



instant après vous avoir déplu, dit Zirphile. Vous me demandez comment vous soustraire au danger de mettre des ingrats hors d'état d'abuser une seconde fois de vos bontés; je n'en vois qu'un seul : choisissez, parmi vos amis, une personne assez sûre pour lui donner la propriété de votre bien, en sorte que vous ne soyez plus la maîtresse d'en disposer, bien entendu que vous vous en réserverez l'usufruit. — Ah, malheureuse Julie! à quoi m'as-tu réduite?

J'approuve cette pensée, dit Olimpe, & elle m'en fait naître une autre. Si la justice m'impose la loi de punir une niece perfide, elle m'oblige à récompenser l'attachement de celle qui a toujours répondu à mes bontés, en lui faisant cession de toute ma fortune : je prends le parti de dissimuler encore quelques heures, pour mieux assurer ma vengeance : je veux faire signer à Dorante un contrat qui ne fera assurément pas celui de son mariage avec moi; ma perfide niece le signera comme nous, sans se douter qu'elle mettra par-là le sceau à sa condamnation. Que dites-vous de mon projet, Zirphile? Je suis forcée de reconnoître qu'il est juste à l'égard

des coupables, ma tante; quant à ce qui me regarde, vous pouvez bien penser que vous ferez toujours la maîtresse de ce que vous m'abandonnez; mais, ma chère tante, j'ose vous conjurer d'éviter cet éclat, il pourroit vous causer une émotion trop vive. Chargez-moi du soin de congédier Dorante, & de faire partir ma sœur pour le couvent, sans vous forcer à revoir deux personnes qui ne peuvent que vous être odieuses.

Je ne veux pas me priver du plaisir de faire un acte de justice en confondant l'imposture, lui dit Olimpe; cette pensée a remis le calme dans mon cœur. Je vais faire monter Dorante & Julie dans mon appartement, vous verrez ce que vous n'auriez pas imaginé, ma niece; c'est que je fais dissimuler aussi bien qu'une autre, lorsque je le crois nécessaire. Alors, sans donner à Zirphile le temps de lui répondre, elle sonna, & dit à Marthon d'appeler Dorante & sa niece, & de faire monter le Notaire aussi-tôt qu'il seroit arrivé. Pendant qu'on alloit les avertir, Olimpe ajouta : La scène sera plus longue qu'ils ne s'y attendent, & se terminera de



façon à leur ôter toute envie de fuir. Je vais passer dans mon cabinet, pour jeter sur le papier l'acte que tu m'as conseillé ; tu les entretiendras quelques moments en attendant que je rentre ; car mon Notaire est intelligent, & deux mots suffiront pour lui faire comprendre mes intentions.

Zirphile, restée seule, se félicita d'un succès qui surpassoit son attente ; car elle ne s'étoit pas flattée d'amener tout d'un coup sa tante à lui abandonner sa fortune, par un acte dont elle ne pût revenir. Dorante, Julie & le Notaire arriverent presque en même-temps, & Zirphile ne put que dire à Dorante : Tout va le mieux du monde ; ne craignez point de signer, j'ai un moyen sûr de tourner à votre avantage, l'acte qui va se passer. Dorante ne lui répondit que par une révérence, & s'assit à l'une des extrémités de la chambre, Julie se mit à l'autre bout ; & Zirphile, qui savoit que sa tante pouvoit l'entendre de son cabinet, se promenoit à grands pas, sans oser ouvrir la bouche. Que signifie ce profond silence, dit Olimpe en sortant du cabinet où elle laissa le Notaire : c'est aujourd'hui le plus beau

jour de ma vie, & je ne vois que des visages glacés. Allons, que l'on prenne part à ma joie, & qu'on félicite Dorante ; appelez Marthon, je ne veux pas la priver d'un spectacle qui fait depuis long-temps l'objet de ses plus chers desirs. Dorante, se faisant un effort qui n'échappa point aux trois personnes qui le regardoient, se jeta aux pieds d'Olimpe ; & dans des termes assez mal arrangés, pour être regardés comme ceux d'un amant transporté, remercia Olimpe de ce qu'elle faisoit pour lui. Un sourire malin, que Zirphile ne put retenir, acheva de convaincre sa tante de la méchanceté de son cœur ; & l'idée de la confusion qu'elle alloit éprouver, mit Olimpe de si bonne humeur, qu'elle réussit à dissiper les nuages qui avoient paru sur le visage de Dorante & de Julie. Le Notaire étant entré avec le papier qu'il venoit d'écrire, proposa d'en faire lecture. Oh, cela n'est pas nécessaire, dit Olimpe ; Dorante & mes nieces s'en fieront bien à moi, à ce que j'espère.

Cette lecture seroit inutile à présent, puisqu'elle doit se faire devant les deux témoins que je viens d'envoyer prendre ; mais mon impatience de signer



est trop vive pour les attendre. En finissant ces paroles, elle prit la plume des mains du Notaire ; & après avoir signé, elle la présenta à Dorante, en lui disant : Que ce soit de bon cœur au moins. Il ne lui répondit qu'en lui baisant la main, & Zirphile ne se fit pas prier deux fois de mettre son nom à la suite du sien. Olimpe se tournant ensuite vers Julie, lui dit : Et toi, petite fille, ne veux-tu pas signer aussi ? De bon cœur, ma tante, lui dit-elle ; que le Ciel vous rende aussi heureuse par cet engagement, que vous le méritez, & rien n'égale votre bonheur. A peine eut-elle signé, que se jettant aux pieds de sa tante, elle lui dit : vos vœux & ceux de Monsieur Dorante viennent d'être comblés, Madame ; serai-je la seule à laquelle il restera des desirs que je ne puisse satisfaire ? Vous connoissez mon goût pour la retraite, permettez-moi de le suivre ; les fêtes que vont occasionner votre mariage, conviendroient peu à une personne qui n'aspire qu'au silence de la solitude. Zirphile déconcertée rougit prodigieusement ; & Olimpe, après l'avoir regardée comme pour lui demander, que signifie donc

cette prière, se retourna vers Julie, & lui dit : Ce que vous me demandez, ma niece, ne dépend plus ni de vous, ni de moi. En signant ce contrat, nous avons perdu le droit, moi de disposer de mon bien, vous, de votre personne ; c'est à Dorante à qui nous avons cédé l'un & l'autre ; voyez s'il sera d'humeur à laisser aller dans un cloître celle qui vient de s'engager à le recevoir pour époux. Pour vous, Zirphile, continua Olimpe, en jettant sur cette fille des regards où l'indignation se confondoit avec le mépris, je vous ordonne de sortir de ma maison, & vous permet d'aller vous consoler avec la digne amie à qui vous avez écrit cette lettre qui m'a dévoilé votre caractère ; juge, dans votre propre cause, vous avez vous-même prononcé votre arrêt. Je puis pardonner à ceux que vous aviez séduits, une faute que la violence d'une passion leur a fait commettre, & qu'ils ont détestée presque dans le même instant ; mais la malignité du cœur est une maladie que rien ne peut guérir ; & votre tante, quelque foible que vous la supposiez, ne fera point la sottise de s'exposer deux fois à votre trahison.



Vous dépendrez de cette sœur que vous vous êtes efforcée de perdre, & la bonté de son cœur vous assurera strictement le nécessaire que j'aurois eu peine à vous accorder.

La foudre, tombée aux pieds de Zirphile, l'auroit moins atterrée que ces terribles paroles; elle voulut jouer l'évanouissement, ce fut à pure perte; le temps de la pitié étoit passé pour elle, & Olimpe commanda à deux domestiques de la porter dans la cour, où l'air lui feroit reprendre ses sens. Elle leur en épargna la peine; & voyant que cet artifice ne lui avoit pas réussi, elle recouvra subitement ses forces, & sortit la fureur & la rage dans les yeux & dans le cœur. Dorante & Julie aux pieds d'Olimpe, faisoient un contraste bien frappant; la honte, le repentir de leur faute étoient peints sur leur visage d'une manière si vraie, que cette Dame en fut attendrie. Levez-vous, mes enfants, leur dit-elle; qu'un voile épais couvre à jamais l'écart de votre raison, & je vous défends de prononcer un seul mot qui puisse vous en rappeler l'idée: soyez heureux l'un par l'autre, votre félicité va devenir la mien-

ne, nous n'aurons que des jours sereins. Quoi, Madame, lui dit Dorante, pouvez-vous me croire capable d'abuser de l'excès de vos bontés jusqu'à en profiter, ou plutôt en abuser? j'ai perdu le cœur le plus estimable qu'il soit possible de concevoir, & je n'ai plus la témérité d'y prétendre; mais rien ne sera capable de me consoler de cette perte. Pardon, belle Julie; mais que pourriez-vous m'offrir qui pût égaler les prodiges de générosité dont nous sommes l'objet? Ah! Julie, dit Olimpe en riant, c'est à ce coup que je suis pour toi une rivale redoutable! Avouez, Monsieur, que, pour vous rendre content, il faudroit que vous pussiez nous épouser toutes les deux. Vous voyez par la liberté avec laquelle je badine d'un événement qui m'auroit paru si terrible, il y a vingt-quatre heures, qu'il s'est fait une entière révolution dans mes sentiments: ne m'enviez pas le plaisir & la gloire d'être aussi généreuse que vous: il y auroit de la barbarie à désunir deux cœurs faits l'un pour l'autre; à peine ai-je connu vos sentiments, que les miens ont changé de nature: la tendresse d'une mère a pris la place



de l'inquiète sensibilité d'une amante. Julie, accablée des bontés de sa tante, sembloit devoir oublier tout l'univers. Cependant l'excellence de son cœur ne lui permettoit pas de s'y livrer; elle pouffoit des soupirs bien sinceres sur la cruelle situation de sa sœur. Elle osa donc mêler, aux témoignages de sa gratitude, quelques sollicitations en faveur de cette malheureuse. Ma chere, lui répondit Olimpe, je respecte le sentiment qui vous dicte les prieres que vous me faites en faveur de votre cruelle ennemie; Dieu me préserve de la haïr, & de vous empêcher de lui faire du bien: tout ce que j'exige, c'est qu'elle en jouisse loin de nous. Il faut, sans garder de ressentiment contre les méchants, les éloigner de toute société où l'on veut conserver le bonheur & la paix.

Le mariage de Dorante & de Julie se fit peu de jours après; Zirphile n'eut pas la douleur de voir cette union; le désespoir termina sa vie le lendemain du jour où elle avoit été démasquée, & ses dernières paroles furent des imprecations contre sa tante & les deux amants, quoique Julie lui eût écrit qu'elle n'auroit

n'auroit pas de plus sensible plaisir que de partager sa fortune avec elle, & l'eût flattée de l'espoir de recouvrer les bonnes grâces de sa tante, si une longue persévérance dans le bien l'en rendoit digne. Marthon s'étoit trop intéressée au bonheur de ces trois personnes pour ne le pas partager; mais quoique Olimpe, en la mariant avec Dubois, lui eût assuré une fortune raisonnable, elle ne voulut jamais la quitter, & finit ses jours avec des maîtres qui la regarderent toujours comme une amie à laquelle ils devoient toute leur félicité.





## A V E R T I S S E M E N T.

*J'Écrivois cette Histoire au moment où sa conclusion m'avoit affectée si sensiblement, que je fus forcée d'y employer toute la nuit qui la suivit. Ce fut précisément le jour où l'on apprit à Londres la bataille que le Maréchal d'Esfrée avoit gagnée sur les Anglois, & qui, soit dit en passant, les jetta dans la plus grande consternation. Je prie le Lecteur de se rappeler cette date, que j'ai oubliée, cela est important pour moi, qui n'aimerois pas à passer pour plagiaire.*

*Plusieurs années après, il me tomba entre les mains une Comédie, intitulée le Fils naturel, où je trouvai une scène que j'aurois cru avoir été faite d'après celle où Dorante & Julie reconnurent leur faute. Assurément elle étoit originale; mon Manuscrit n'étoit point sorti de mes mains; & Monsieur Diderot est assez riche de son fonds, sans rien emprunter des autres. Sans avoir des idées aussi abondantes, j'ose assurer le Public que je n'ai point puisé chez lui; & que cette Histoire, dont le fond est très-vrai, m'a seule offert le canevas que j'ai rempli. Celle qui va suivre n'est pas moins vraie, & prouve la nécessité de se conduire toujours par cette maxime:*

*Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit.*



## H I S T O I R E

## D E C É L E S T E.

**E**N 1760, un riche négociant esuya coup sur coup des banqueroutes si considérables, qu'il fut forcé à la fin d'en faire une. Il eût pu, comme le font le plus grand nombre de ses pareils, se procurer une ressource, en mettant à couvert quelques effets de prix, ou du moins chercher à frustrer ses créanciers, en séparant les intérêts de son épouse des siens; mais cet honnête homme avoit une femme digne de lui, & quoiqu'elle lui eût apporté une grosse dot, elle crut qu'il étoit plus juste de la sacrifier, que de ruiner plusieurs familles honnêtes qui leur avoient confié leurs fonds. Le négociant ne survécut que quelques mois à sa banqueroute; & ceux auxquels il devoit, furent si touchés de la bonne foi de son épouse, qu'ils s'accorderent à lever douze mille livres sur le total des biens qui leur étoient abandonnés, dont ils gratifièrent la veuve du Marchand. Cette Dame avoit une



filles unique, qu'on avoit nommée Céleste, & jamais nom ne s'accorda mieux à la figure de celle qui le portoit. Elle avoit dix-huit ans; & nourrie dans l'espérance d'une grande fortune, elle sentit vivement le malheur qui la réduisoit à un état si différent du sien; cependant, comme elle avoit du bon sens, elle comprit que tous ses regrets ne pouvant servir à raccommo-der ses affaires, c'étoit une sottise de s'y abandonner: elle s'attacha donc à consoler sa vertueuse mere, qui ne sentoit ses pertes que par rapport à elle, & lui conseilla de s'expatrier, lui promettant de tenter la fortune dans un petit commerce, pourvu que ce fût loin des yeux de ses compatriotes. C'étoit un reste de vanité bien pardonnable à une fille de cet âge, & son indulgente mere se prêta à tout ce qu'elle voulut.

Arrivées à... la beauté de Céleste fut d'abord le sujet de l'admiration de toute la Ville, & excita les desirs des jeunes gens du premier rang. Bientôt on sembla oublier ses charmes, & il ne fut plus question que de sa sagesse, & de son amour pour la retraite. Elle avoit levé une boutique de mode, & elle n'y

paroissoit jamais; retirée dans une chambre inaccessible aux hommes, elle s'employoit à un travail assidu, & sa mere débitoit ses ouvrages: des Dames connues pouvoient seules pénétrer dans sa retraite, pour lui commander les ouvrages dont elles avoient besoin; & après avoir admiré son adresse, elles étoient forcées de convenir que son esprit, sa politesse, & sur-tout l'éducation qu'elle avoit reçue, annonçoient une personne qui, sans doute, avoit été déplacée par quelque malheur, & qui étoit née dans un état plus relevé.

Parmi les Dames qui se plaisoient le plus à visiter Céleste, deux Marquises, intimes amies, y revinrent très-souvent. Ces deux Dames étoient veuves, & avoient chacune un fils qu'on regardoit, avec justice, comme deux cavaliers accomplis: j'appellerai ces deux Dames, Saint-Valery & Marescoti; on comprendra bientôt pourquoi je tais leurs véritables noms. Insensiblement elles s'attachèrent à Céleste, & la mirent au rang de ces humbles amies, jusqu'à qui on descend sans leur permettre de s'élever: car la Noblesse du Pays qu'elles habitoient, avec mille bonnes



qualités, en avoit une qui les déparoit souvent; c'étoit une hauteur excessive, & un grand entêtement des prérogatives que donne une naissance illustre. Les fils de ces Dames entendant chaque jour leurs meres répéter les éloges de Céleste, brûloient d'envie de la connoître; & après s'être informés des Eglises qu'elle fréquentoit, dès le grand matin, ils s'y rendirent. Comme elle étoit toujours fort enveloppée, ils ne purent que l'entrevoir, & avouerent à leurs meres, qu'ils étoient charmés de ce qu'ils avoient vu; mais ils en parlerent d'un ton si dégagé, qu'on n'eut pas lieu de craindre que cette fille eût fait sur eux aucune impression; & le temps de leur service à la Cour étant arrivé peu après, ils partirent ensemble, & furent six mois sans reparoître dans le lieu de leur naissance, quoiqu'ils n'en fussent éloignés que de vingt-deux lieues. Pendant leur absence, la mere de Céleste mourut, les deux Marquises lui promirent de la remplacer auprès de sa charmante fille. Quelques mois s'étant écoulés, Madame de Saint-Valery, qui recevoit souvent Céleste chez elle, s'aperçut qu'elle changeoit

insensiblement; ses belles couleurs se ternirent, son embonpoint disparut, & il étoit aisé de voir, ou qu'elle couvoit une maladie dangereuse, ou qu'elle avoit quelque chagrin qu'elle dévorait. Madame de Saint-Valery venoit de se brouiller avec la Marquise de Marefcoti, pour une querelle de jeu, & elle crut d'abord que Céleste prenoit trop à cœur la division qu'elle voyoit entre ses deux protectrices. Céleste l'assura qu'elle y étoit fort sensible, mais que sa mélancolie avoit une autre cause. J'aime, Madame, lui dit-elle, & je suis aimée. L'objet de mon attachement le mérite, & je n'ai point à rougir des vues qu'il a sur moi; mais son rang & ses richesses, mettent entre nous une barriere insurmontable; & l'effort que je fais chaque jour pour l'arracher de mon cœur, produit le changement que vous remarquez en moi. J'ai grande opinion du goût de ton amant, lui dit la Marquise, & je brûle d'envie de savoir son nom. Je lui dois un secret inviolable, répondit Céleste; ce seroit bien mal répondre à l'honneur qu'il m'a fait, que de divulguer la foiblesse: ainsi, j'ose espérer que Madame voudra bien



m'épargner la douleur d'être forcée à lui désobéir.

La Marquise n'insista pas ; mais plus curieuse que ne le sont les personnes de son sexe, qui le sont pourtant beaucoup, elle mit tant d'espions en campagne, qu'elle découvrit que le jeune Marescotti avoit fait plusieurs voyages secrets, & qu'il avoit trouvé le moyen d'avoir quelques entretiens avec Céleste, qui, depuis la mort de sa mere, ne pouvoit plus vivre aussi retirée qu'elle l'étoit auparavant, quoiqu'elle continuât à mériter, par sa bonne conduite, la réputation de sagesse qu'elle s'étoit acquise. La Marquise sentit une secrète satisfaction de l'écart de ce jeune homme, si propre à mortifier la fierté de sa mere, qui effectivement en avoit beaucoup. Elle s'occupoit avec plaisir du dépit qu'auroit cette Dame, devenue son ennemie, lorsqu'elle apprendroit les desseins de son fils. Sur ces entrefaites, une de ces pestes publiques qui se plaisent à semer la discorde parmi ceux qui ont le malheur de les connoître, rapporta à Madame de Saint-Valery, quelques discours piquants que Madame de Marescotti avoit tenus d'elle. Ces rap-

ports allumerent dans son ame un violent desir de se venger, & elle résolut d'employer le moyen qu'elle avoit sous la main, pour ainsi dire. Elle envoya chercher Céleste, sous prétexte d'une nouvelle parure dont elle vouloit faire l'emplette ; & après quelques discours indifférents, elle lui dit : A propos ; j'ai beaucoup réfléchi sur la confiance que tu m'as faite, & je trouve que tu as tort de rejeter une fortune que tu mérites. Serois-tu la première à qui la beauté & la vertu ont procuré un établissement brillant ? Ceux qui te blâmeroient d'avoir profité de l'occasion, ne l'auroient pas laissé échapper, s'ils eussent été à ta place.

Je m'embarasserois peu de l'opinion des autres, répondit Céleste, si je n'avois à ménager ma propre estime ; mais, Madame, je ne pourrois écouter les propositions qu'on me fait, sans me rendre coupable d'ingratitude ; je dois beaucoup à la famille de celui qui me fait l'honneur de m'offrir sa main ; je lui dois encore davantage à lui-même ; pourrois-je le brouiller avec ce qu'il a de plus cher, & l'exposer à la censure de ses pareils ; pourrois-je m'exposer



aux justes reproches qu'il seroit en droit de me faire un jour, d'avoir abusé du penchant que je lui aurois inspiré, pour le dégrader; pourrois-je enfin m'exposer à perdre votre estime, vous que j'ai entendue mille fois blâmer les méfiances, & soutenir qu'une personne qui s'élève aux dépens de toute une famille, mériteroit un châtiment public pour servir d'exemple à celles qui auroient la tentation de les imiter?

Ecoute, lui dit la Marquise, il n'y a pas de règle qui ne souffre des exceptions; & assurément, tu es dans le cas de la mériter. Que te manque-t-il, ma chère enfant, pour faire le bonheur d'un honnête homme? une fille de qualité s'honoreroit de ton éducation. Tu dois de la reconnoissance à la famille du jeune homme qui te recherche; mais ce seroit la pousser trop loin, que de lui sacrifier ta fortune; le droit naturel permet de profiter de ses avantages, quand on n'a pas employé l'artifice pour se les procurer. Voudrois-tu réduire ton amant au désespoir? car je m'imagine qu'il n'est gueres possible de se détacher d'une fille comme toi, quand on l'a connue & aimée. As-tu donc refusé sans retour?

Affurément, Madame, lui répondit Céleste; il a reçu de moi les refus les plus positifs, sans que j'aye pu parvenir à lui faire changer de résolution.

En vérité, dit la Marquise, c'est pousser trop loin la délicatesse; je t'ordonne, par-tout le pouvoir que l'amitié doit me donner sur ton esprit, de ne point t'obstiner dans tes refus.

De pareilles conversations furent souvent répétées; Madame de Saint-Valery s'affocia deux Dames qui avoient de la bienveillance pour Céleste, & qui n'aimoient pas la Marquise de Marescotti. Le lendemain d'un jour où elles l'avoient excédée à force d'encouragements à profiter de la bonne volonté de son amant, Céleste fit prier ces Dames de se trouver chez Madame de Saint-Valery sur les cinq heures; elle s'y rendit un quart d'heure après avec un visage si gai, qu'elles se doutèrent d'abord quelle avoit quelque heureux événement à leur apprendre. Madame, dit Céleste, en saluant la Marquise, vous voyez devant vous la plus heureuse de toutes les femmes; j'ai suivi vos conseils & ceux de ces Dames, & je suis, depuis ce matin, l'épouse de celui qui, depuis une année,



m'a convaincue de la solidité de ses sentimens. J'ose espérer que vous justifierez dans le public un parti que je n'ai pris qu'après m'être assurée de l'approbation de personnes aussi respectables que vous l'êtes. Je ne me sens pas de joie, dit la Marquise; viens que je t'embrasse, & nomme-nous l'heureux mortel... A l'instant Saint-Valery, qui étoit à la porte de l'appartement, entre, prend Celeste par la main; & se jettant avec elle aux pieds de sa mere, la conjure de lui pardonner la faute qu'il a faite, en s'engageant sans son aveu. La Marquise immobile jette un regard sur les deux Dames témoins de ce dénouement inattendu; & démêlant dans leurs regards le malin plaisir que leur causoit un mariage si éloigné de ses espérances, & le régal quelle se promettoient de sa colere & de son désespoir, elle prit son parti en femme d'esprit; & relevant ces deux époux: Venez m'embrasser mon fils, lui dit-elle; vous ne pouviez choisir une femme qui fût plus de mon goût, & qui fût plus d'honneur au vôtre: je vous fais un gré infini d'avoir conclu ce mariage sans m'en faire part; ce que je devois à votre famille m'eût forcée

de m'y opposer, & peut-être le goût qu'on me connoissoit pour Celeste eût-il fait regarder mon opposition comme simulée; mais ces Dames me seront témoins que je n'ai point eu de part à l'engagement que vous avez pris, quoique j'y souscrive de bon cœur.

A ces mots, le visage de ces Dames s'allongea d'une demi-aune; elles se promettoient d'aller de maison en maison conter cette histoire, & l'embellir du désespoir de la Marquise: il fallut renoncer à cet espoir; car Madame de Saint-Valery ayant fait assembler toute sa maison, présenta à ses gens leur nouvelle maîtresse, & commanda à son maître-d'hôtel d'inviter à souper une demi-douzaine de ces amies à la mode de la Cour, quelle connoissoit les plus propres à associer aux deux Dames devant lesquelles cette scene s'étoit passée; ce qui leur donna la mortification de ne pouvoir plus être les seules à débiter l'histoire de ce mariage, & à tourner la Marquise en ridicule. Elle parut dans ce souper de l'air le plus dégagé; & apprit de son fils, que le jeune Marescotti avoit été le négociateur de cette affaire, non pour servir le ressentiment



de sa mere, mais par estime pour les deux amants; elle l'envoya remercier dès le lendemain, & soutint le personnage de mere satisfaite, de maniere à en imposer à toute la terre. Bientôt les procédés de Celeste changerent cette comédie en réalité, & un oncle de cette fille, qui avoit fait une fortune immense dans les Indes, ayant appris l'établissement de Celeste, compensa par un million de dot ce qui lui manquoit du côté de la naissance. Tout le monde applaudit à cette fortune, parce que Celeste, par ses bonnes qualités, avoit gagné l'estime de ceux qui d'abord avoient désapprouvé son mariage.



## LE VRAI

POINT D'HONNEUR,  
HISTOIRE MORALE.

---

---

*LETTRE de Madame NORTHON, à Madame la Comtesse de Solmes.*

QUE je suis charmée, Madame, des louanges que vous donnez à ma chere Elise ! d'autres l'ont louée avant vous; mais, j'ose le dire, elles n'étoient pas dignes de l'évaluer à son prix. Séduites par une figure faite pour plaire, par des talents qui n'ont de prix que selon l'usage qu'on en fait, on lui a répété cent fois qu'elle étoit charmante, adorable, & toutes les autres fadeurs dont on enivre les filles de son âge. Si j'avois moins connu la trempe de l'esprit de cet enfant, j'aurois banni ces adulatrices : heureusement je ne craignois point que cet encens frivole lui montât à la tête. A seize ans, la sienne a la maturité qu'on espere pour



l'automne de la vie, & qu'on n'y trouve pas toujours. Elise, dès l'enfance, a dédaigné tout ce qui n'est que frivole ; & son motif, en cultivant les sciences qui ne font que cela, les a ennoblies. Elle se regarde comme membre de la société, & se croit comptable à ceux avec lesquels elle doit vivre, non-seulement des vertus qui pourront les édifier, mais encore des agréments qui rendent le commerce agréable ; & comme ce n'est pas de ces motifs dont on l'a louée, elle a entendu, avec la plus parfaite indifférence, tout ce qu'on lui a débité sur cet article. Je vous assure, Madame, que vos applaudissements ont été les premiers dont elle ait été touchée, & que vous lui avez fait goûter les prémices d'un plaisir pur, d'un plaisir que je mets au premier rang de ceux qui nous restent dans cette vallée de misère ; c'est celui de se trouver du goût des personnes d'un mérite supérieur, de se flatter de leur estime & de leur amitié. Il est vrai qu'elle a payé cher aujourd'hui la douce sensation que vous lui avez fait éprouver ; elle a passé trop vite, & a laissé après elle de vifs regrets. Elise soupire après votre retour ;

une année lui paroît un siècle ; & elle souhaite que quelque événement imprévu abrège cette absence, pourvu que cet événement n'ait rien de fâcheux pour vous ; car elle a trop de délicatesse pour préférer son avantage à ce qui pourroit troubler le plus légèrement votre bonheur. Elle veut s'expliquer elle-même, & dit que j'oublie l'essentiel.

*ELISE continue.*

N'ai-je pas raison, Madame ? on vous parle de mon esprit, de mes pensées, & pas un mot de mon cœur, & des sentiments qu'il prend la liberté d'avoir pour vous. Il me suffiroit d'être vaine pour avoir senti, avec la plus grande vivacité, le plaisir d'être approuvée par la personne que j'estime le plus ; mais je sens bien que ce plaisir ne s'est point arrêté à mon esprit, il a passé jusqu'à mon cœur. Je ne suis pas assez habile pour vous expliquer ce que j'entends par-là ; mais je le sens d'une manière bien forte, quoique je ne trouve point de paroles pour l'exprimer. Ce qui me console, Madame, c'est que ma bonne amie m'a toujours dit que les âmes s'entendent. Ayez donc la bonté d'écouter tout ce que vous dit



la mienne. C'est de l'admiration, du respect, de l'attachement, & puis quelque chose au-dessus de tout cela, dont je ne puis deviner le nom.

---

*R É P O N S E de la Comtesse de  
S O L M E S, à Elise.*

**O**UI, charmante enfant, mon ame vous a entendue. Eh ! comment auroit-elle ignoré un langage qu'elle m'a parlé au moment où j'ai eu le plaisir de vous voir ? Elle m'a dit que vous deviendriez ma première amie, malgré la disproportion de nos âges : votre raison précoce vous approche du mien. Cette raison déjà supérieure vous fera comprendre le motif de la violence que je me suis faite en m'éloignant de vous. Nos devoirs doivent toujours l'emporter sur nos plaisirs ; & c'est pour en remplir un, que je sacrifie la satisfaction que je me promettois, en prolongeant mon séjour auprès de vous. Il s'agit d'accommoder un procès qui dure depuis bien des années : les personnes qui plaident sont mes parents très-proches ; & je mets tellement au rang

des premières bonnes œuvres, celle de conserver ou de rétablir la paix & l'union parmi les hommes, que j'aurois tout quitté, s'il eût été question de rendre ce service à des inconnus. Ce sentiment, j'en suis sûre, vous paroîtra bien naturel, & il seroit traité d'héroïque par le plus grand nombre des hommes. On s'efforce de persuader aux autres qu'on est né bienfaisant, & cependant on les trompe après s'être trompé soi-même : car, est-il question de se priver du moindre plaisir, de sacrifier l'avantage le plus frivole, on jette le masque de la bienfaisance, & on laisse voir à découvert l'homme dur. Ne vous en étonnez pas, ma chère amie, on ne vient au monde, bienfaisant, que fauf l'intérêt de l'amour-propre. Il est pourtant des hommes qui le sont généralement : concluez que c'est une qualité qu'ils ont acquise ; & comment ? par des actes de cette vertu pratique, dans des circonstances où il ne leur ont rien coûté, ou du moins peu de chose. On s'affectionne aux hommes par le bien qu'on leur fait, & en proportion du bien qu'on leur fait ; & j'ose avancer que l'amour qu'on a pour eux est alors un effet de notre amour-propre bien entendu.



Le plaisir de faire des heureux est si doux, si séduisant, que le cœur qui l'a une fois goûté ne peut plus s'en sevrer : c'est pour lui la plus sublime des satisfactions ; faut-il s'étonner qu'on lui immole des plaisirs qui lui sont infiniment inférieurs ? cela est dans l'ordre. Livrez-vous sans réserve à cette satisfaction, & partagez celle que je goûterai, si mes soins sont suivis d'un heureux succès : il adoucira l'ennui que me cause l'absence d'une personne avec laquelle je voudrais passer ma vie.

---

*Madame la Comtesse de SOLMES, à  
Madame Northon.*

**V**OUS m'avez fait espérer, ma chère amie, de satisfaire l'ardent desir que j'ai de connoître parfaitement votre aimable pupille. Le vif intérêt qu'elle m'a inspiré, ne me permet pas d'exercer, en cette occasion, la vertu dont vous m'avez si fort recommandé la pratique en me quittant. Vous sentez bien que je parle de la modération ; elle n'est point possible à mon caractère, lorsque mes desirs sont aussi vifs qu'innocents. Vous

vous êtes excusée de contenter ma curiosité à cet égard, sur le peu de temps que nous avions à passer ensemble, & dont nous devons jouir. Ce motif, si flatteur pour moi, ne m'a pas paru le seul. Je vais vous parler avec franchise, & je me garderai d'aller jusqu'à l'indiscrétion. Avez-vous des raisons de devoir, qui vous forcent au silence sur le sort d'Elise ? Un seul mot, & je ne vous en parlerai jamais : jusques-là, souffrez mes importunités. Je ne compte pas rester ici long-temps : mes plaideurs, excédés d'ennui & de dépense, soupirent après un accommodement ; & je ne veux pas laisser, au démon de la chicane, le temps de rallumer un feu qui pourroit n'être que couvert.

---

*LETTRE de Madame NORTHON, à  
Madame la Comtesse de Solmes.*

**J**AUROIS mauvaise grace à prêcher la modération dans le cas présent, ma chère Comtesse, puisque j'ai pour le moins autant d'envie de vous instruire



de ce qui regarde ma pupille, que vous en pouvez avoir vous-même. Il faut garder tout notre courage pour pratiquer cette vertu, quand les objets de nos desirs sont mauvais par eux-mêmes, ou peuvent nous conduire à quelque danger. L'excuse que je vous ai donnée, pour retarder le récit que je vous envoie, étoit réel; il me falloit un temps considérable pour arranger ce récit, & cela auroit absorbé tout celui que vous pouviez me donner. Je commence par vous avertir que notre petite amie ignoroit la source de son sang, lorsque nous nous sommes séparées. Vous comprendrez les raisons de ce mystère, en lisant cet écrit. Ce n'est que depuis peu de temps qu'on m'a rendu la parole qu'on avoit exigée de moi sur ce secret; & dès cet instant, je crus devoir la connoissance de ce que nous sommes, au vif intérêt que vous preniez à ma chère petite. J'abrege cette lettre que vous ne finiriez pas si elle étoit plus longue, tant vous ferez pressée de lire ce qu'elle vous annonce. Est-ce une médisance, ou une calomnie?

## HISTOIRE DU BARON DE M...

## ET D'ELISE SA FILLE.

Le Baron de Mey, auquel ma chère Elise doit le jour, sort d'une des meilleures maisons d'Allemagne, & qui ne le cede point en ancienneté, à celle de plusieurs Souverains. Sa famille avoit de grands biens; mais, par un usage que j'appellerois volontiers barbare, une petite portion de cet héritage devoit former la légitime des cadets, pendant que l'aîné jouiroit d'une fortune immense. Pour suppléer à la médiocrité de sa fortune, on le fit entrer très-jeune dans un de ces ordres militaires, qui doivent leurs grands revenus à la piété des fideles, & dont les biens, par un abus déplorable, sont regardés comme le patrimoine de ceux qui n'en ont point. Un de ses oncles ayant été nommé à l'Ambassade de France, y conduisit son neveu avec une de ses sœurs, & cette Demoiselle y trouva bientôt un riche établissement. Le jeune Baron, dont les idées commençoient alors à se développer, comprit qu'il n'étoit point appelé à l'état auquel on l'avoit destiné dès sa



naissance. Il avoit de la Religion, & sentit la difficulté du salut, dans un état saint, embrassé par des vues profanes. Il déclara donc respectueusement à son oncle qu'il vouloit quitter la croix. La perspective d'un état brillant, la crainte de traîner un grand nom dans l'indigence, & de s'attirer la disgrâce de son oncle & de sa famille, ne furent pas capables d'ébranler sa résolution : il la soutint malgré l'abandon de son oncle, qui crut le ramener à ses vues, en lui retirant ses bienfaits. Le Baron abandonné eflaya de trouver une ressource dans le service; l'Ambassadeur d'Espagne, dont il avoit cultivé l'amitié, lui proposa de quitter la France, & lui donna tous ses amis à Madrid. Bientôt le jeune homme obtint un emploi; & la guerre étant survenue, il donna de telles preuves de son courage, de sa capacité & de sa bonne conduite, qu'il acquit l'estime & la bienveillance des Généraux sous lesquels il servit, & obtint une Compagnie. Il parcourait avec rapidité la carrière de la fortune, lorsqu'une passion, qu'il avoit ignorée jusqu'alors, ralentit ses pas. Pour vous faire comprendre par quel hasard je vais me trou-

ver

ver mêlée dans l'histoire du Baron, je suis obligée de reprendre les choses qui s'étoient passées avant ce temps, & qui regardent ma propre famille.

Mon pere étoit un Gentilhomme indigent, qui n'eût jamais pensé à sortir de sa médiocrité, s'il n'eût point été pere de deux enfants qu'il aimoit avec tendresse. Son fils aîné, qui avoit quelques années plus que moi, méritoit assurément les soins que prit mon pere pour lui faire un fort agréable; &, quoique l'éloge d'un frere paroisse déplacé dans la bouche d'une sœur, je ne puis m'empêcher de rendre justice à ce frere chéri, en vous disant, qu'on ne pouvoit lui rien souhaiter du côté de la figure, des talents & des vertus. Les vues de Dieu sont différentes de celles des hommes. On avoit fait espérer à mon pere un état avantageux en Espagne; & là, comme en France, l'aveugle Déesse refusa constamment de l'admettre parmi ses favoris. Mon pere se crut dédommagé de cette injustice, par le trésor qu'il acquit en Espagne, & qu'il mettoit au premier rang des biens de la vie; ce fut un ami réel. Nous étions logés à côté d'un Avocat au Conseil,

Tome I.

E



dont la probité étoit proposée comme un modele. Il n'avoit qu'une fille à peu près de mon âge ; & c'est par l'amitié que nous conçûmes l'une pour l'autre, que commença la liaison de nos parents, qui bientôt devinrent intimes. Je ne vous dirai point qu'on ne pouvoit rien trouver de plus parfait que cet enfant : vous connoissez Elise, elle est sa vivante image. Dom Alonzo, son pere, souhaita que cette jeune personne fût élevée avec moi, & certainement ma mere méritoit la confiance qu'il eut en elle. Il eut la consolation, en mourant, de la laisser au sein d'une famille dans laquelle elle avoit été adoptée ; & crut ne pouvoir mieux assurer le bonheur de cette fille chérie, qu'en la fixant au milieu de nous. Il légua, par son testament, à mon pere, & l'autorité qu'il avoit sur elle, & les grands biens qu'il laissa, à condition de les rendre à sa fille en lui faisant épouser mon frere, lorsqu'elle auroit dix-huit ans. Ce mariage étoit une fortune pour nous, puisque Léonor avoit cent mille livres de dot ; mais mon pere se promit dès-lors de n'être que le conservateur de sa fortune, & de la laisser libre dans son choix : vous verrez, par

ce qui va suivre, qu'il ne présumoit pas de ses forces, lorsqu'il se crut capable d'exécuter ce qu'il se promettoit

Léonor avoit douze ans, lorsqu'elle perdit son pere, & rien ne put modérer son affliction, que l'idée de ne se séparer jamais de nous ; elle m'aimoit avec tendresse, & ne mettoit aucune différence entre mon frere & moi. Northon se persuadoit de son côté qu'il avoit deux sœurs : mêmes soins, même amitié ; & il avouoit qu'il auroit eu peine à distinguer laquelle de nous lui étoit la plus chere. Nous vécûmes de cette façon pendant cinq ans ; nos jeunes gens voyoient avancer sans crainte le moment de leur union, mais aussi ils l'attendoient sans impatience & sans inquiétude. Léonor n'envisoit dans ce mariage que la certitude de ne quitter jamais ses seconds parents, & elle me disoit quelquefois qu'elle dédaigneroit un Prince, un trône même, s'il falloit pour y monter se séparer de nous : elle apprit bientôt combien l'amitié est impuissante contre l'amour.

Le Baron de Mey, fit connoissance avec mon pere au Prado : nous étions élevées à la Françoisé, & notre maison



étoit ouverte à un petit nombre d'amis vertueux. Le Baron fut trouvé digne d'en augmenter le nombre, & véritablement il méritoit d'être distingué de ceux de son âge. Il étoit aimable, vertueux ; & si on en excepte quelques singularités dans le caractère, qui avoient leur source dans des idées puisées dans les Romans, il étoit digne de Léonor. La voir, l'adorer, fut l'ouvrage d'un moment. L'impression fut réciproque ; mais comme le Baron avoit plus d'expérience que Léonor, il fut mieux cacher qu'elle, le mal dont il étoit atteint.

Je ne puis me rappeler sans rire la manière dont nous découvrîmes la passion de Léonor ; & pour la bien entendre, je dois vous dire un mot de la manière dont on élevoit alors les filles en Espagne ; car on a, dit-on, ouvert les yeux sur cet important article.

Les Espagnoles naissent spirituelles, & il n'y a rien de bon qu'on ne dût attendre de leurs dispositions naturelles, si l'éducation secondoit la nature ; mais malheureusement on semble prendre à tâche de les gâter, en les confiant aux gouvernantes les plus ineptes. Dans la première enfance, elles s'étudient à rem-

plir l'esprit de leurs élèves, de contes puériles, de superstitions ridicules, & propres seulement à déshonorer la Religion. A mesure qu'elles avancent en âge, elles allient la galanterie à une dévotion mal-entendue, en sorte qu'il faudroit un miracle pour sauver la raison d'une jeune personne. Léonor avoit été remise entre les mains de ma mère dans un âge trop tendre, pour qu'on eût pu lui gâter le cœur, mais son esprit n'avoit point été préservé des contes bleus dont on l'avoit bercée ; & quoiqu'elle se fût efforcée de se guérir de ses ridicules préjugés, il en restoit encore une teinture au fond de son ame, qui donna lieu à la scène risible que je vais vous raconter.

Le soir du jour où nous avions reçu la visite du Baron, Léonor éprouva l'ennui pour la première fois de sa vie ; elle soupa peu ; & ma mère alarmée de ses moindres indispositions, lui demanda avec vivacité, si elle se trouvoit incommodée. En vérité, répondit-elle, je dirois que oui, si je ne craignois pas qu'on se moquât de moi, car je ne me sens mal en aucun endroit, & cependant je suis dans un méfais universel. Comme nous entrions dans l'automne, & qu'elle



avoit coutume d'avoir quelques accès de fièvre en cette saison, ma mere crut que son état annonçoit ces accès, & lui conseilla quelque petits remedes de précaution; elle s'en défendit, & voulut attendre quelque temps, ce qu'on lui accorda sans peine, dans l'espérance qu'une bonne nuit la rétablirait dans son état naturel. Elle dormit peu, & parut très-abattue en se levant, ce qui nous jeta dans une inquiétude proportionnée à notre attachement pour elle. Immédiatement au sortir du dîner, on nous annonça le Baron. Aussi-tôt la pâleur de Léonor disparut, & ses yeux reprirent leur vivacité ordinaire: sa bonne humeur se soutint toute la journée; mais à peine le Baron fut-il parti, qu'elle retomba dans sa langueur. Ma mere qui avoit beaucoup de pénétration, n'étoit plus à en deviner la cause: elle avoit soigneusement examiné sa pupille, & avoit lu dans ses yeux les nouveaux sentimens de son cœur. Comme elle s'étoit flattée de la douce idée de l'avoir pour fille, elle fut sensiblement affligée de l'obstacle qui se présentait à l'accomplissement de ses desirs; & quoiqu'elle se sentît incapable de forcer le choix

de Léonor en faveur de mon frere, elle crut qu'il lui étoit permis d'essayer de détruire l'inclination naissante que lui inspiroit le Baron, en l'éloignant. Elle se proposoit donc de prier mon pere de chercher un prétexte pour fermer sa maison à ce jeune Seigneur; l'ingénuité de sa pupille déconcerta ce projet.

Léonor s'étant recueillie quelques instans, lui demanda permission de lui exposer une pensée qui la tourmentoit extrêmement; & avec une gravité capable de déconcerter celle de Caton, dit à ma mere.

Je ne vous accuse point de m'avoir trompée, ma chere & tendre mere, en m'assurant que les Espagnols sont sujets à mille préjugés, dont votre nation est exempte; mais votre incrédulité sur certains articles, me paroît un préjugé plus dangereux que tous les nôtres. Vous traitez de puérilité, ce qu'on m'a dit des forciers, des enchantemens & des maléfices; puis-je vous en croire, au moment où je suis la victime d'un magicien, qui vient de troubler tout le repos de ma vie? J'étois hier matin la plus heureuse fille du monde, aujourd'hui je



fuis la plus misérable. Soyez bien persuadée que le jeune Baron m'a jetté un sort. Depuis que je l'ai vu, je n'ai pu penser qu'à lui. Je n'ai dormi que quelques moments, & c'étoit de lui que j'étois occupée en rêvant. Quand il nous quitta hier au soir, je me trouvais si triste, si rêveuse, si je ne fais comment, que je crus être malade; il est vrai qu'au moment où il est entré, je me suis sentie guérie tout d'un coup, & que l'après-dîné ne m'a pas duré plus d'un quart d'heure; mais à peine est-il sorti, que mon mal a recommencé. Oh, que cela est terrible! mon cher pere, ajouta-t-elle, en se jettant aux genoux du mien; vous m'aimez; obtenez de cet étranger qu'il leve le sort qu'il a jetté sur moi; mais ne le dénoncez pas au saint Office; il me semble que je mourrois de douleur, s'il lui arrivoit aucun mal. Je devrois pourtant le haïr, puisqu'il m'en a fait un si grand; hélas! mon cœur ne le veut pas.

Aussi simple que mon amie, je fus véritablement effrayée de la situation qu'elle éprouvoit: jugez combien je fus choquée d'un éclat de rire que fit mon frere. Il fut si violent, qu'il lui ôta la

liberté de s'exprimer pendant quelques minutes. Qui nous eût peints dans ce moment, eût fait un singulier tableau. L'indignation s'étoit gravée sur le visage de Léonor, & s'y confondoit avec la douleur. Je regardois mon frere avec une surprise mêlée de colere. Ma mere, quelque affligée qu'elle fût de la perte de ses espérances, n'avoit pu s'empêcher de sourire, & c'étoit ce qui me surprenoit davantage: mais mon pere éprouvoit un tel combat, que les divers sentiments de son ame passant sur son visage, je le vis dans une agitation qui m'effraya d'autant plus qu'il étoit l'homme du monde le plus modéré. Il comprenoit, par la tranquillité de son fils, qu'il n'aimoit point Léonor: il présu- moit qu'un autre amour avoit fermé son cœur aux charmes de cette aimable fille; quel étoit l'objet de cette passion? Mon frere interrompit le premier un silence assez extraordinaire, dans un cas où chacun de nous avoit un abondance d'idées qu'il devoit chercher à éclaircir; & se jettant aux pieds de mon pere, il lui dit: Léonor n'est pas la seule sur laquelle on ait jetté un sort, & je crains bien qu'une jeune Françoisse ne m'ait maléficié



d'une maniere aussi dangereuse qu'elle l'a été par le Baron ; mais je ne suis pas aussi effrayé que cette chere soeur, parce que je fais que notre tendre pere a une puissance absolue sur les enchanteurs. Une seule parole de votre bouche, ajouta-t-il, en s'adressant à mon pere, peut anéantir tout ce que cette magie pourroit nous présager de fâcheux : j'espere que vous ne refuserez de la dire : je perds beaucoup en renonçant à la charmante Léonor ; mais vous devez être persuadé par ce qui arrive, que cette union projetée par les hommes, n'a point été ratifiée dans le Ciel.

Levez-vous, mes enfans, leur dit mon pere, en les serrant dans ses bras. Le bonheur de Léonor est entre mes mains, elle fera donc heureuse. Oui, ma chere fille, car rien au monde ne peut vous ôter cette qualité, je saurai lever le sort qui vous allarme, en vous faisant épouser le Baron, s'il partage vos sentimens. Pour vous, mon fils, dit-il à mon frere, si vous n'avez point à rougir de votre choix, je ne chercherai point à déchirer votre cœur ; il en coûteroit trop à ma tendresse.

Je me rappelle cette aventure avec

complaisance, & n'ai pu me résoudre à l'abréger. Tout l'espoir de notre fortune étoit fondé sur le mariage de mon frere avec Léonor ; combien de peres auroient brusqué le mariage projeté, sans se prêter aux répugnances de deux enfans qui le respectoient trop pour lui désobéir, s'il eût pris le ton de l'autorité. Le respectable auteur de nos jours n'eut pas même la pensée de se prévaloir de la docilité de mon frere & de sa pupille. Ayant appris de son fils le nom de la jeune personne qu'il aimoit, il ne put blâmer son choix ; il ne lui manquoit que des richesses. Bella (c'étoit son nom) vivoit avec aisance, & avoit même plus de bien que nous : mais en la donnant à son fils, il bornoit sa fortune ; il pouvoit, par sa figure & ses talens, trouver un parti plus relevé : ces vues d'ambition & d'intérêt n'avoient point d'empire dans une famille telle que la nôtre, & notre vertueux pere ne différa la félicité de ce qu'il aimoit le plus, qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour s'assurer des sentimens du Baron par rapport à Léonor.

Le Baron comprit, aux premiers mots que lui dit mon pere, qu'il avoit dé-



couvert ses sentiments, ou du moins qu'il les soupçonnoit, & lui dit avec une noble franchise : Je ne vous dissimulerai point, Monsieur, l'amour que m'a inspiré votre aimable pupille : je fais qu'elle est destinée à Monsieur votre fils; & je me regarderois comme le dernier des hommes, si j'essayois de faire partager mes sentiments à une femme que je ne pourrois rendre la mienne qu'au prix d'une perfidie. Je ne vous dirai point que je cesserai d'aimer Léonor, c'est un effort dont je ne me sens point capable; mais je puis ne la revoir jamais, & j'en ai pris la résolution hier après l'avoir quittée. Ce sacrifice m'a coûté, sans que tout ce qu'il a d'affreux m'ait fait balancer un moment. Il est vrai que j'en espère un fruit bien flatteur pour moi; c'est la conservation de votre estime. Jugez de quel prix elle est à mes yeux, par ce qu'il m'en coûte pour la conserver.

Mon pere, à ces paroles, embrassa le Baron, & lui dit : Jugez vous-même de l'admiration que me donne une façon de penser si peu commune, par la démarche que je fais aujourd'hui. Je me croyois sûr de la noblesse de vos sen-

timents avant même d'en avoir eu cette preuve : j'ai vu sans désespoir tous mes projets renversés par l'inclination que vous avez inspirée à Léonor, je venois vous offrir sa main; & la certitude du bonheur qui ne peut manquer d'accompagner l'union de deux personnes si vertueuses, peut seule me consoler du malheur de la perdre.

Je n'essayerai point de vous peindre les transports du Baron : il aimoit à l'Espagnole; c'est tout dire, en un mot. Dès le même jour, mon pere le présenta à Léonor, comme un homme qu'il lui destinoit pour époux; & ayant fait parler aux parents de Bella, ces deux mariages se firent dans le même jour, avec d'autant plus de satisfaction, que les deux époux demandèrent comme une grace de ne se point séparer de nous. Nous passâmes une année avec une satisfaction qui ne peut être comprise que par les cœurs dignes de connoître les douceurs de l'amitié; moments heureux ! vous ne servîtes qu'à répandre plus d'amertume sur ceux qui suivirent immédiatement. Ma belle-sœur & Léonor accouchèrent à deux jours l'une de l'autre : mon frere eut un fils,



le Baron une fille, & c'est celle qui a eu le bonheur de vous plaire. Le mariage de ces enfants fut arrêté aussi-tôt qu'ils virent le jour; l'expérience ne corrige point les hommes sur ces unions projetées: mon frere & le Baron oubliant ce qui leur étoit arrivé, s'enivrèrent de l'espoir de resserrer un jour les nœuds qui unissoient nos deux familles. Peut-être le Ciel leur ménagea-t-il cette consolation, dans l'affreux événement qu'ils étoient sur le point d'éprouver. Ma belle-sœur & Léonor succomberent sous une épidémie qui enleva cette année un grand nombre de femmes à la suite des couches les plus heureuses, & nous passâmes rapidement de la joie la plus vive à la plus amère douleur. Malgré tous les secours que la Religion présente en de pareils malheurs, les deux époux furent long-temps inconsolables. La vue des précieux gages de leur amour, fut seul capable d'arrêter les effets qu'on devoit craindre de leur douleur; mais pendant les trois ans qu'ils passèrent encore en Espagne, ils furent incapables de se prêter à aucune distraction. Leurs affaires s'en ressentirent; & par des malheurs qui seroient

trop longs à dérailler, le Baron perdit la plus grande partie des biens de son épouse. Ceux de mon frere étoient médiocres, comme je vous l'ai déjà dit; & les infirmités de nos parents exigeant une plus grande dépense, mon frere se prêta au desir du Baron, à qui ses protecteurs avoient fait naître le desir de tenter la fortune dans le nouveau monde. Dans d'autres circonstances, mon pere n'eût jamais consenti à leur éloignement, mais il se sentoît déprimer; & craignant que la douleur de le perdre, n'achevât de briser des cœurs déjà flétris par le chagrin, il excita lui-même ses deux enfants à partir, (car il avoit toujours donné ce tendre nom à l'époux de sa chère pupille) & leur cacha soigneusement l'extrémité où il étoit réduit. Le Baron eût bien voulu imiter mon frere; qui voulut absolument mener son fils avec lui. Mais l'extrême délicatesse d'Elise, ne lui permettoit pas de l'exposer aux fatigues d'un si long voyage. La veille du jour où il devoit s'embarquer, il vint dans ma chambre, & me tint un discours qui ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Ma chère sœur, le plus infortuné des



époux, le plus tendre de tous les pères, n'auroit pas le barbare courage de s'arracher à ce qu'il a de plus cher au monde, s'il n'étoit convaincu que sa fille ne sera point orpheline, tant que vous serez sur la terre; transportez à cette pauvre infortunée, tous les sentiments que vous avez eus pour la vertueuse femme, à qui sa naissance a donné la mort. Hélas! ô pressentiment qui m'accable, je prévois que dans peu, cette enfant n'aura que vous: malgré les violences que se font nos parents pour nous déguiser leur état, j'entrevois qu'une douleur amère, & peut-être trop contrainte, a versé dans leurs veines un poison lent qui les consume; les médecins combattent en vain un mal qui a sa source dans le cœur, il triomphera de tous leurs efforts. Que deviendroît mon Elise, si elle avoit le malheur de vous perdre? Vous serez pour elle l'univers entier; conservez-lui sa mère, sa protectrice, son amie: vous réunirez tous ces respectables titres à son égard; joignez-y encore ce que vous devez à l'amitié que nous nous sommes jurée, & j'ose le dire, à la confiance que je vous marque, en vous confiant ce pré-

cieux dépôt. l'atteste le Ciel, & vos yeux en font les témoins, que je n'ai point contribué, par ma mauvaise conduite, à la perte des biens de sa mère: j'ai fait de vains efforts pour conserver le peu qu'il en reste, je prévois qu'il est en grand danger par la mauvaise foi de ceux qui en font les dépositaires. Je fais que ma fille sera trop riche, si elle peut, par vos soins, acquérir la vertu qui paroît héréditaire dans votre maison; mais, en me soumettant aux ordres du Ciel par rapport au sort qu'il lui destine, je regarde comme un devoir de donner tous mes soins à sa fortune; & au motif du devoir & de la tendresse que j'ai pour elle, il s'en joint un, qui, seul, seroit capable de me forcer à tout tenter; c'est qu'elle est destinée au jeune Northon, à ce cher enfant qui réunit tous nos sentiments. Dieu vengeur du parjure, c'est en votre présence que je promets de ne disposer jamais de ma fille, tant que je conserverai le pouvoir de l'avoir pour fils.

Je fondeis en larmes pendant ce discours, & je ne pus répondre au Baron, que par des promesses interrompues par mes sanglots: il ajouta: Peut-



être Dieu bénira-t-il les efforts que je vais faire pour assurer à mon Elise un état proportionné à sa naissance; peut-être aussi la fortune me fera-t-elle contraire : élevez-la donc dans une modération qui lui apprenne à se passer des richesses, ou à en faire un bon usage. Qu'elle ignore le sang dont elle sort, jusqu'à ce qu'elle soit en situation d'en augmenter l'éclat par ses vertus. Hélas! cette prière que je vous fais, la nécessité vous en imposera la loi. Je partagerai avec vous les débris de ma fortune, & ce sera bien peu de chose. Je n'ajouterai pas que si elle me regarde d'un œil favorable, je n'aurai jamais rien que je ne veuille partager avec vous; ce seroit vous offenser, que de vous supposer le moindre doute sur mes sentiments à votre égard.

Je ne vous répéterai pas tout ce que le Baron ajouta à ce discours le reste de cette journée, le vœu que je fis de ne vivre que pour sa fille, les tendres adieux & la tristesse où nous plongeait l'absence de personnes si chères. Mon neveu sur-tout exposé dans un âge si tendre, me causoit une inquiétude égale à la tendresse que j'avois pour lui, &

qu'il méritoit déjà. Il n'étoit pas possible de rien imaginer de plus beau que cet enfant; & si ses heureuses inclinations n'étoient point dénaturées par des causes extérieures, on pouvoit en attendre de grandes vertus. Il n'a point trompé mon espoir, & mon frere, dans sa dernière lettre, m'assure qu'il n'a que des actions de grâces à rendre au Ciel sur cet article, le seul important. Les deux amis s'étoient flattés de vivre ensemble dans le nouveau monde; il a fallu renoncer à cette satisfaction : les ordres de la Cour les ont placés à une grande distance l'un de l'autre. Je n'ai point reçu de nouvelles de ce frere chéri depuis trois ans, ce qui me jette dans des allarmes d'autant mieux fondées, que le Baron ne m'en parle que d'une manière très-vague, & comme s'il fût survenu quelque refroidissement entre eux. Il m'annonce pourtant le retour de ce frere chéri, & celui de mon neveu : il me dit qu'il les suivra bientôt; mais pas un mot de l'union projetée. Si je connoissois moins la noblesse des sentiments du Baron, je craindrois que les richesses n'eussent produit dans son ame leur effet ordinaire. Dès les premières années



de son séjour en Amérique, il a gagné des sommes immenses; & mon frere, au contraire, a vu échouer les projets les mieux concertés; & , selon toutes les apparences, reviendra aussi pauvre qu'il est parti. Je rejette comme des crimes, les pensées qui me viennent à ce sujet : non, le Baron n'est point fait pour regarder comme un défaut le manque de la fortune. Cependant, d'où vient ce silence affecté sur un point qu'il fait ?.. Je m'y perds. Auroit-il découvert dans mon neveu quelque défaut essentiel ? car à travers la maniere obscure dont il me parle sur ce sujet, j'entrevois qu'il l'a vu depuis peu ?... Autre sujet de surprise.

Je vous ai parlé d'une sœur du Baron, qui a sacrifié la hauteur Allemande à de grands biens, en s'alliant à un homme assez obscur. Le Baron m'avoit recommandé très-expressément de n'avoir aucun commerce avec elle, & paroïssoit craindre qu'elle ne découvrit qu'elle avoit une niece si proche de Paris. Je reçois actuellement une lettre de cette Dame, qui se nomme d'Erlac: elle en renferme une du Baron, qui me prie de l'attendre chez cette sœur; & pas

un mot de mon frere. N'importe, je remplirai jusqu'à la fin le devoir que je me suis imposé. Je vous ai déjà fait remarquer qu'il m'avoit paru que le Baron n'estimoit pas beaucoup cette sœur. Pourquoi lui confier ma chere Elise ? J'obéirai; mais assurément je ne permettrai point que ma pupille respire l'air empoisonné du grand monde. Je fais qu'une fille de son rang n'est point faite pour passer sa vie dans la solitude; j'ai toujours eu dessein de la produire; je ne demande que le temps de l'accoutumer par degrés à un genre de vie si différent de celui qu'elle a mené jusqu'à présent: je dois la prémunir contre les écueils qui vont se rencontrer dans cette route dangereuse; & si on vouloit m'ôter la liberté de guider ses pas, ou je défobéirois au Baron, ou je... non, je n'abandonnerai pas mon enfant. Mon cœur, & peut-être mon amour-propre, sont blessés, je l'avoue: les soins que j'ai pris d'elle, méritoient plus de ménagement à mon égard; & son pere, qui m'a écrit depuis peu de temps, auroit dû, ce me semble, me prévenir sur ce voyage.

Vous voyez, Madame, que je vous



ouvre mon ame toute entiere : j'ai besoin de consolations, de conseils ; ne les différez pas, je vous en conjure. On ne me donne que trois jours pour arranger ici mes petites affaires ; la lettre de Madame d'Erlac est extrêmement flatteuse ; elle m'y donne le doux nom de sœur, & me dit qu'elle n'a pas moins d'impatience de me voir, que d'embrasser sa niece.

Vous aurez encore une lettre de moi avant que je puisse avoir votre réponse, qui pourroit s'égarer dans ce remuement ; ainsi, malgré mon impatience, attendez que je vous aye instruite de mon arrivée à Paris : je vous marquerai l'effet qu'aura produit chez Elise & chez moi le premier coup d'œil : ordinairement il est juste, & je ne me trompe gueres en m'y rapportant. Vous ne devez pas me disputer cet avantage, Madame, puisqu'il a décidé le tendre attachement que je conserverai pour vous toute ma vie.

---

*LETTRE de Madame NORTHON, à  
Madame la Comtesse de Solmes.*

**J**E vous dois le détail de ce qui s'est passé depuis quinze jours, & je ne veux pas différer à vous payer cette dette. Vous le savez, Elise m'a toujours cru sa mere ; & le nom d'amie, que je l'avois prié de me donner depuis deux années, ne lui avoit fait naître aucun soupçon, par les précautions que j'avois prises en lui demandant ce titre. J'augurois assez bien de son naturel, pour croire qu'elle n'apprendroit point sans douleur qu'elle ne tenoit à moi que par les liens de l'amitié : elle a surpassé mon attente ; & peu s'en est fallu que je ne lui aye souhaité une dureté de cœur, qui dans le fond seroit d'une grande commodité en bien de rencontres. Elle proteste, & elle dit vrai, que son amour pour moi, loin d'être diminué par ce qu'elle appelle les funestes connoissances que je lui ai données, s'est augmenté à un tel point, que tous ses sentiments n'y peuvent suffire. Elle veut



s'expliquer elle-même sur cet article.

*ELISE continue.*

Non, Madame, je ne me flatte point de pouvoir vous faire lire ce qui se passe dans mon cœur, l'entreprise seroit téméraire. Il s'est élargi, pour ainsi dire, & ne peut pourtant contenir l'abondance de ses nouveaux sentiments. Qu'une mere à la fleur de son âge, & pourvue d'agréments capables de la porter à un établissement très-avantageux, se fût ensevelie dans une retraite obscure, pour ne s'occuper que du soin d'une fille unique, on se recrieroit sur la perfection de la tendresse maternelle : on la citeroit comme un modele. Cependant, à la rigueur, elle n'eût fait que remplir le devoir le plus sacré. Mais qu'une personne chez qui la nature devoit être muette, se soit dévouée, assujettie, sacrifiée à l'éducation d'une étrangère, c'est l'avoir réduite à l'ingratitude, malgré le cœur le plus reconnoissant. La grandeur du bienfait me réduit au silence, & je ne pourrois pas m'acquitter, quand je donnerois la dernière goutte de mon sang pour celle à qui je dois plus que mon existence.

*Madame*

*Madame NORTHON continue.*

Si je ne lui arrachois pas la plume, elle empliroit ces quatre côtés sans dire autre chose : elle assure que cette répétition la soulage ; mais moi, j'ai trop de choses à vous mander, pour la laisser discourir sans fin. Je ne dirai plus qu'un mot d'elle : l'abondance de ses sentiments pour moi, ne diminue point ceux qu'elle doit à son pere ; elle pense avec ravissement que le moment où elle doit se trouver dans ses bras approche ; en un mot, ( elle ne verra pas la fin de cette lettre, ) elle est en tout dans le point de perfection qu'on peut souhaiter dans une fille de son âge, & je recueille avec surabondance le fruit de mes soins. Vous vous rappelez, Madame, qu'une partie de l'éducation que j'ai donnée à Elise, n'a point été du goût de certaines personnes, dont, d'ailleurs, je respecte les lumieres. Quel seroit mon embarras dans la circonstance où elle se trouve, si je l'avois nourrie dans une ignorance totale des grandes passions & de leurs effets ? On m'a souvent répété une sentence, que je crois juste, mais qu'on étend trop. *L'ignorance est une béatitude*

*Tome I.*

*F*



*qu'on ne perd qu'aux dépens de l'innocence* : cela est extrêmement vrai ; mais sur un seul point, & sur ce point, ma pupille est aussi peu instruite, qu'elle l'étoit au moment de sa naissance. N'est-il pas vrai qu'on avoit pris cette sentence trop à la lettre, par rapport à Léonor & à moi ? On ne peut se défendre contre un danger qu'on ignore ; & jusqu'à quel point n'eût-on pas pu abuser de notre simplicité, si nous avions perdu ma mere avant ce temps, où nous fûmes plus éclairées ? Elise sait donc qu'il y a des passions qui avilissent ; je lui ai fait remarquer dans l'histoire les terribles effets qu'elles ont produits. Elle est persuadée que le germe de toutes ces passions est dans son cœur, comme dans celui de tous les hommes ; que les seuls moyens d'empêcher que ce germe maudit ne soit fécondé, sont la prière, la défiance de soi-même, la confiance en Dieu, la fuite des occasions, une vigilance exacte sur ses sens, & une grande confiance en moi. Avec ces préservatifs, je crains moins pour elle les dangers du grand monde ; le plaisir pourra tenter son cœur, il ne séduira point son esprit, & c'est un

point beaucoup plus important qu'on ne le croit d'ordinaire.

J'ai encore une remarque à vous faire, dont vous aurez besoin pour ce qui va suivre. Elise est modeste, mais elle n'est point timide ; on confond ordinairement ces deux qualités. Si elle se tait, ce n'est pas qu'elle fût embarrassée de ce qu'elle auroit à dire, c'est parce qu'elle est persuadée qu'à son âge on doit plus écouter que parler ; c'est parce qu'on lui a fait comprendre que l'affectation du savoir, incommode dans toutes sortes de personnes, est sur-tout ridicule dans les femmes, & plus ridicule encore dans une jeune fille, à laquelle il n'est souvent permis que de répondre quand on lui parle, ou tout au plus d'interroger avec modestie. Elle a eu besoin de l'habitude de ces bonnes qualités, comme vous l'allez voir.

Nous avions averti Madame d'Erlac que nous partirions le jour qu'elle nous avoit marqué : elle vint au-devant de nous à six lieues de Paris, & nous prit dans son équipage : sa personne est comme sa lettre, extrêmement flatteuse. Elle étoit accompagnée de Mademoiselle sa fille, plus âgée de deux ans qu'Elise.



Vous dirai-je que cette jeune personne est belle ? Non , elle n'a point la régularité des traits qui forment la beauté. Vous dirai-je qu'elle est jolie ? Si je vous eusse écrit après le premier coup d'œil , je crois que j'aurois employé cette expression ; mais il en faudroit changer à toutes les heures , car son visage ne se ressemble point à lui-même d'un moment à l'autre. On peut pourtant assurer , sans crainte de se méprendre , que la hauteur est le défaut dominant de la Demoiselle ; ses traits en ont contracté quelque chose de dur ; & quand à cette disposition habituelle , elle joint une passion présente , oh ! elle n'est plus ni belle ni jolie. Que mon Elise gagne à être regardée vis-à-vis de sa cousine ! N'est-il pas vrai , Madame , que mon enfant pourroit se passer d'être belle , & que des traits moins réguliers & moins parfaits , n'empêcheroient pas qu'elle ne fût extrêmement aimable. Ce front serain , qui n'a jamais ressenti l'impression d'une seule ride ; ces yeux , dont l'extrême vivacité est tempérée par la douceur & la modestie : soyez indulgente pour une personne qui est plus que mère ; permettez-lui avec vous ces épan-

chements de cœur , qui seroient ridicules avec toute autre : il me semble que si la vertu vouloit prendre une forme humaine , elle emprunteroit la sienne : il me semble qu'elle dépare ce qu'on a coutume d'appeller beau.

Si l'on doit juger de la fortune de Madame d'Erlac par la figure qu'elle fait , elle doit être considérable ; son équipage est leste , son domestique nombreux , & sa table est servie avec délicatesse. Nous n'y avons point encore vu d'étrangers : elle nous a dit qu'elle avoit voulu nous laisser les premiers jours pour respirer un peu , & nous annonce pour demain ses convives ordinaires , qu'elle décore du nom de Philosophes. Vous connoissez mon respect pour la Philosophie ; jugez de l'impatience avec laquelle j'attends ce dîner.

J'ai bien peur de m'être trop tôt passionnée pour ce dîner. Vous connoissez la femme de chambre d'Elise ; elle est de celles qui se font aimer d'abord ; au bout de vingt-quatre heures , elle a gagné l'amitié des femmes de Madame d'Erlac , & en est venue au point d'être actuellement leur confidente. Comment avez-vous pu vivre dix années



avec votre Madame Northon, lui disoit ce matin la favorite de Madame d'Erlac? On dit que c'est *une espece* : elle a gâté l'esprit de la niece de Madame; cependant, comme elle est jeune, on espere de la redresser. Je serois curieuse de savoir comment on s'y prendra, lui a demandé Mariaune? Oh, rien de si aisé, a répliqué cette femme; nos Dames ont dressé un plan, dont le succès paroît infaillible. D'abord on percera la bigote de part en part; on lui fera connoître qu'on n'est point la dupe de son hypocrisie; qu'on n'ignore pas qu'elle a tourné à son profit les grosses sommes que le Marquis lui a remises pour l'éducation de sa fille, qu'elle a nourrie comme une vraie campagnarde; & on en fera tant, qu'on la forcera de se retirer avec une récompense honnête, & beaucoup au-dessus de ce que pouvoit attendre une créature de sa sorte; car elle ressemble à Melchisedech, on ne fait d'où elle fort : elle se dit pourtant Demoiselle; il faut l'en croire sur sa parole. Quant à la jeune Demoiselle, on lui fera toucher au doigt qu'on a trompé sa simplicité, pour l'assujettir à la vie la plus déplorable;

comme elle ne fait rien de rien, & qu'elle n'a pas un certain esprit, il sera aisé de la réduire, & la pauvre enfant en remerciera bientôt : car elle se trouvera débarrassée d'un Argus, qui l'assujettit à mille pratiques fort gênantes pour une fille de son âge. Qui a jamais vu une fille de qualité devancer de plusieurs heures le moment du réveil de tout le monde, pour employer ce temps à des bigoteries, à des méditations, des lectures? En vérité, elle m'a excédée ce matin, & Madame, aussi-bien que Mademoiselle, en ont levé les épaules.

Vous me surprenez, répondit ma femme de chambre; ces Dames ne sont-elles pas chrétiennes? eh, oui, si vous le voulez, lui a répondu cette femme. Elles suivent la Religion naturelle, qui leur ordonne d'aimer Dieu, de jouir des biens qu'il leur a donnés, & d'assister leurs semblables, & puis c'est tout : elles disent que la Religion est bonne pour le peuple & pour les fots auxquels il faut faire peur de l'enfer, pour les obliger à être honnêtes; au-lieu que les gens comme il faut, n'ont pas besoin de ces contes de bonne femme, pour être excités à faire ce qu'ils doivent.



Fuyons cette abominable maison, me dit Elise, après avoir écouté ce discours. En vérité, ma bonne amie, j'avois été tentée de vous accuser d'exagération, lorsque vous m'avez parlé des Déistes : je ne vois que trop combien vous les avez ménagés. Seroit-il possible que mon pere connût sa sœur, & qu'il ait exposé sa fille dans un air empoisonné comme celui que l'on respire ici ? Encore une fois, sortons-en, ma bonne ; si mon pere est tel que vous l'avez dépeint, il ne pourra qu'approuver notre fuite.

N'en doutez pas, ma chere, lui dis-je ; votre pere ignore la façon de penser de votre tante, & je n'en suis pas fâchée : je suis charmée même que vous entendiez par vous-même le pitoyable des raisonnements de ces gens-là ; rien de plus propre à vous affermir dans la Religion, & j'exige de votre amitié la patience de les entendre.

C'est trop présumer de mon obéissance, me dit Elise en m'embrassant ; mais si vous voulez me le permettre, je suis presque sûre de me débarrasser tout d'un coup de cette persécution. Je crois qu'il m'est permis de me montrer

d'abord à ces beaux discoureurs, & de leur ôter jusqu'à l'espoir d'ébranler mes principes : que si vous croyez qu'il ne me convient pas de leur montrer toute l'horreur qu'ils m'inspirent, permettez-moi de me confiner dans mon appartement. C'est la première fois de ma vie que je vous défobéirai, j'ose vous promettre que ce sera la dernière. Je souffrirois trop s'il falloit écouter en stupide, ce que ces monstres vomiront contre Dieu & contre vous ; mon silence & ma modération me paroîtroient des crimes.

Je balançai quelques moments à me rendre au desir d'Elise ; cependant, comme j'ignorois le temps que nous devions passer dans cette maison, & qu'il eût été désagréable d'être tous les jours exposée à entendre déraisonner, pour nous réduire à la condition des brutes, je la laissai maîtresse de se comporter comme elle le jugeroit à propos, en lui recommandant la modération. Vous jugerez vous-même, Madame, si elle en a passé les bornes.

Nous nous trouvâmes au dîné avec nombre d'inconnus, qui d'abord nous comblèrent de politesses. Elise mangea



un morceau d'excellent bouilli, avec cet appétit que vous lui connoissez : cette premiere incongruité fut relevée ; & on fut plus d'un quart-d'heure à lui faire une belle dissertation, pour prouver qu'une fille de qualité doit être délicate ; que des viandes grossieres fournilloient des fucs épais, propres à répandre d'ignobles influences sur l'ame la mieux taillée. A ces belles phrases, Elise ouvroit de grands yeux ; je ne dirai pas qu'on y lisoit ce stupide étonnement que produit l'ignorance ; non, le sien désignoit la surprise où elle étoit, de voir des gens qu'on traitoit de philosophes, se donner la torture, pour s'exprimer d'une maniere si entortillée, qu'elle en étoit obscure & inexacte. Elle fit changer la conversation, lorsqu'elle eut soif. Elise, comme vous le savez, ne boit que de l'eau, & les jeunes personnes qui sont initiées dans les bonnes tables, doivent boire le champagne. Comme on lui faisoit la guerre sur sa sobriété, & qu'on lui demandoit ce qu'elle feroit dans le grand monde où un mariage prochain alloit la fixer ? ce que faisoient les Romaines, répondit Elise ; il me semble qu'un mari étoit en

droit de répudier sa femme, lorsqu'elle étoit convaincue d'avoir bu du vin. Si des Payens avoient compris que les liqueurs fortes devoient étre interdites à leurs épouses, à plus forte raison des filles chrétiennes doivent-elles s'en priver. A ces mots, les convives éclatèrent ; & après des ris immodérés, un petit homme sec, empesé, caressant sa barbe avec sa main, répondit ironiquement : Voilà du grand, du sublime, Messieurs : les Romains, le christianisme ; oh ! il n'y a rien à répondre à cela : vous croyez étre venus ici pour dîner, vous étes dans l'erreur ; c'est un sermon que vous venez entendre ; rien de plus édifiant, & vous devez passer par-dessus ce qu'il aura d'ennuyant, en faveur de la belle bouche qui le prononcera. Vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'auparavant ce dîner, on avoit parlé avec si peu de ménagement à Elise, & de la Religion, & des soins que je m'étois donnés à lui en inculquer les principes, qu'elle en étoit indignée, & vouloit une bonne fois se débarrasser de cette persécution ; cela rend excusable la fermeté avec laquelle elle répondit.

Vous croyez badiner, Monsieur, dit



Elise à ce railleur ; en ce cas, vous vous abusez. Quand il est question du christianisme, les épithètes de grand, de sublime, sont à leur place. Permettez-moi une fois pour toutes, de vous faire part de ma façon de penser à ce sujet, après quoi je rentrerai dans le silence qui convient à mon sexe. Je suis jeune, je n'ai nulle connoissance pratique du grand monde ; cependant il ne m'est pas entièrement inconnu. Je fais qu'on y a des erreurs, des travers, qu'on y pousse la puérilité jusqu'à faire gémir les personnes sensées, ou plutôt à exciter leur pitié. Mais tant que ces erreurs, ces travers & ces puérilités ne sont qu'ennuyeuses, je fais qu'il faut s'y prêter, & j'ai pris mon parti à cet égard. Si j'ai l'honneur de passer quelque temps avec vous, vous aurez lieu de vous appercevoir que j'ai apporté une dose de patience fort honnête ; mettez-moi à l'épreuve, Messieurs, je ferai danser un pantin d'un air satisfait, si cela peut vous amuser. Je n'excepte rien de tout ce qui n'est que petit & extravagant, je ne mettrai point de bornes à ma complaisance. Mais n'attendez pas que je la pousse jusqu'au crime, & je regarde

comme tel, la plus légère irrévérence par rapport à la Religion, ou la moindre marque de mépris pour une personne à laquelle je dois plus que la vie. La Religion, la reconnoissance, sont les prunelles de mes yeux ; la plus petite chose les blesse. Je suis fâchée de déconcerter vos projets ; laissez-moi dans ma grossière simplicité. Pardon, ma tante, de m'être expliquée avec tant de fermeté en votre présence ; je ne puis croire pourtant que vous en ayez été blessée ; vous ne vouliez que m'éprouver, & j'aurois cru me manquer à moi-même, si j'avois biaiisé un seul moment dans l'exposition de mes sentiments. Ensuite Elise se tournant vers un Officier, lui dit : Vous avez l'honneur de servir le Roi, Monsieur ; vous ne pourriez souffrir qu'on en parlât sans respect en votre présence. J'ai celui de servir Dieu ; qu'on me permette le même zèle, & qu'on ne perde point le temps à essayer de détruire des principes qui me sont plus chers que mon existence.

Rappelez-vous, Madame, que ces hommes, sur le rapport de Madame d'Erlac, regardoient Elise comme un bel automate, qui n'avoit fait que vé-



géter depuis qu'elle étoit au monde ; jugez de leur surprise en l'écoutant. Je puis dire qu'elle fit un miracle ; elle rendit muets pour quelques moments, des gens qui peut-être n'avoient su le faire à propos une seule fois dans leur vie. On se regardoit : quelques gestes d'étonnement, des paroles à demi-pro-noncées ; voilà tout ce que ces habiles gens furent en état de répondre : en un mot , la revanche fut complete. Enfin, un de ces Messieurs s'écria, en regardant Madame d'Erlac : Quel agneau ! eussions-nous soupçonné cela ? Made-moiselle perce de part en part. Com-ment donc ! elle aura la complaisance de faire danser un pantin pour nous amuser ; avouons de bonne foi qu'il ne faut pas se fier à la mine : il ajouta à ce que je vous répète, quelque chose qu'as-surément je ne vous dirai pas, & qui força sa cousine à détourner la tête en rougissant ; car c'étoit un propos très-libre, & si légèrement enveloppé, qu'il falloit être Elise pour n'y rien com-prendre. Ce fut à ce moment que son triomphe fut parfait ; elle n'en rougit pas, car elle n'y comprit absolument rien, & cette preuve non équivoque de

la pureté de son cœur, força au respect plusieurs Cavaliers, & le Chevalier de L . . . se déclara le sien ; & pour faire finir la conversation, dit : Je me range du parti de la belle Elise, quoiqu'elle pût se passer de second. Je n'ai pas besoin de jurer pour vous faire croire que je suis un grand libertin, vous m'en croirez sur ma parole, & encore plus sur mes actions. Ma table est ordinairement remplie de jeunes gens de mon étoffe, & vous pensez bien que nos discours tiennent de nos mœurs : sur un seul article, nous sommes d'une circonf-pection dont cette charmante personne seroit contente : j'ai banni de chez moi les discours à la mode sur la Religion ; & lorsque quelques-uns de mes com-manfaux s'oublent sur cet article, je leur dis franchement : Messieurs, con-tenons-nous de ne pas vivre comme la Religion l'exige ; respectons-la du moins.

J'avois gardé le silence jusqu'alors ; je le rompis pour applaudir au discours du Chevalier, & je crus le devoir faire du ton d'une personne qui ne se trou-vant point déplacée dans une bonne com-pagnie, se croit en droit d'y dire son



avis : je vous avouerai même que je mis un ton beaucoup plus décisif qu'à mon ordinaire, dans tout ce que je dis : il est des gens qui ont besoin d'être un peu foulés, pour leur ôter la tentation & l'espoir d'écraser les autres. Ce ton qui frisoit l'impertinence, me réussit ; on me trouva du talent, des dispositions ; & si l'on n'avoit craint une nouvelle sortie de la part d'Elise, on auroit hasardé d'avouer que j'aurois eu une sorte de mérite, si la dévotion ne m'avoit pas gâtée.

J'appris le soir, par ma femme de chambre, qu'on avoit tenu un grand conseil sur la manière dont on devoit prendre ce qui s'étoit passé au dîner : nos Philosophes qui ne pouvoient plus refuser l'esprit à Elise, lui en accorderent un que l'éducation avoit rempli de travers, & conclurent qu'il falloit attendre un moment plus favorable, pour en faire une prosélite de l'impiété. Madame d'Erlac approuva ce parti, & dit que, pour le peu de temps que nous avions à demeurer ensemble, ce n'étoit pas la peine de faire des scènes. Ces dernières paroles sont une énigme pour moi ; sans doute le Baron a eu pour

sa sœur une confiance dont il ne m'a pas trouvée digne, & lui a fait part de ses projets. Comment accorder cette conduite avec les tendres expressions dont sa dernière lettre étoit remplie ? il me devoit tout, disoit-il ; il lui seroit impossible de s'acquitter jamais avec moi, & mille choses semblables. Notez qu'il n'y a que quinze jours d'intervalle, entre la lettre de sa sœur & la mienne.

Après avoir bien creusé ma tête pour trouver la clef d'une conduite si extraordinaire, j'en reviens à penser que, dans le court espace qui s'est passé entre ces deux lettres, le Baron a vu mon frère & son fils. Sans doute ce jeune homme a eu le malheur de lui déplaire, & il craint mes sollicitations pour l'accomplissement du mariage arrêté. Ah ! Monsieur le Baron, vous seriez le plus ingrat de tous les hommes, si vous aviez pu concevoir une telle crainte ! ne suis-je pas d'un sang accoutumé à tout sacrifier à votre bonheur ?

Vous voyez, Madame, que je vous ouvre mon âme toute entière. Le tableau de mes agitations, vous apprendra combien votre amitié vous avoit exagéré mes vertus : je sens d'une manière bien hu-



miliante, que je n'en ai eu que l'apparence jusqu'à ce jour, & rien ne m'en console, que la satisfaction de vous désabuser de la trop bonne opinion que vous aviez de moi, & qui vous engagera à prier pour moi.

La fermeté avec laquelle j'ai parlé chez Madame d'Erlac, tient un peu de la hauteur; il me semble qu'elle n'étoit qu'extérieure, & que mon cœur étoit tranquille: cependant, comme il n'y a rien de si aisé que de se faire illusion, lorsqu'il est question des intérêts de l'amour-propre, je vous conjure de m'en dire votre sentiment avec franchise; je serai docile.

RÉPONSE de Madame la Comtesse  
de SOLMES, à Madame Northon.

QUE je vous eusse épargné d'embarras, ma chere amie, si j'avois été à Dijon, lorsque votre lettre est arrivée! mais j'étois à la campagne, où l'on n'a pas eu l'attention de me l'envoyer, en sorte que je les ai reçues toutes deux ensemble à mon retour en cette Ville.

J'ai été intimement liée avec Madame d'Erlac, pendant les premières années de son mariage, & je crois pouvoir la peindre dans le vrai. Elle a ce qu'on appelle un demi-génie: il suffisoit pour en faire une femme aimable, si elle eût voulu se tenir dans sa sphere; mais le desir de se distinguer, de faire parler d'elle, l'a fait entrer dans une carrière où l'on s'égare presque toujours, quand on y est conduit par ce motif. Madame d'Erlac a voulu devenir savante, & passer pour telle; elle a tout effleuré; & ne pouvant se dissimuler à elle-même qu'elle étoit incapable de rien approfondir, elle a choisi le genre où l'on peut briller à moins de frais, & s'est jetée dans la philosophie moderne. Pour être agrégée au corps des Philosophes de nos jours, il n'est pas question d'études profondes; ces Messieurs ne se chargent que du soin de renverser toutes les idées reçues, sans s'embarrasser de rien mettre à leur place. Ils ont supposé qu'on les en croiroit sur leur simple énoncé; ainsi, ils ne prouvent rien de ce qu'ils avancent. Que des hommes vulgaires soient assujettis à la gênante méthode de donner des raisons, à la bonne heure; mais



que des génies sublimes, ( & il n'est aucun de ces Messieurs qui ne croye mériter ce titre, ) que de tels hommes, dis-je, s'affervissent à prouver, ô! cela seroit insupportable! Ce qu'il y a de déplorable, c'est que ces hommes nouveaux, accoutumés à déraisonner toute leur vie, ont pensé juste en ce seul point. Il n'est que trop vrai, que le ton décisif subjugué le commun des hommes : le François, sur-tout, est fait pour être dupe des grands discours, & sa crédulité est en proportion de l'effronterie avec laquelle il s'exprime. Cette malheureuse crédulité a pour principe un défaut & une bonne qualité. Nous sommes légers par caractère; & à ce péché originel, nous avons joint celui de l'être par air. Cette légèreté nous rend ennemis de la discussion; nous aimons mieux adopter des idées toutes faites, que de prendre la peine de penser par nous-mêmes, de vérifier, de prouver. Comparer une conséquence avec son principe pour voir si elle en découle, cela seroit excédent; il faut laisser cette fatigue pour ceux qui crouaient dans la poussière des écoles.

A cette paresse que produit la légè-

reté, & qui nous fait abhorrer tout travail, nous joignons une ame vraie, un cœur droit. On ne voudroit pas tromper; pourquoi croiroit-on les autres capables de chercher à nous induire en erreur? A la bonne heure, qu'on examine ce que dit un homme modeste; il paroît hésiter, lors même qu'il avance la proposition la plus claire: mais une personne qui semble dire par son air: Ecoutez-moi, je ne me trompe jamais dans mes décisions; mes lumières sont supérieures, mon génie transcendant; on ne doit point appeler de mes arrêts; ne poussez pas la licence jusqu'à me demander le pourquoi de ce que je vous dis, car je suis uni au corps qui fait faire tomber dans le mépris ceux qui osent manquer à l'un de ses membres, & il faut acquiescer à tout ce que j'avance, ou être rangé dans la classe des femmelles. Qui sait mettre la valeur de ces termes dans ses manières, est sûr de subjugué le plus grand nombre de ceux qui l'écoutent, & de faire des prosélites, qui bientôt prennent le ton de leurs maîtres, & dogmatisent dans le même goût. Voilà ce qui a séduit Madame d'Erlac: elle s'est fait une société où



elle se flatte de dominer, quoiqu'il soit vrai que, pur automate, elle ne pense que par ces Messieurs : la Religion lui paroît belle, si le commun des hommes en secouoit le joug, & qu'il n'y eût que des gens d'un certain mérite qui voulussent s'affujettir à la croire; car elle fait tout par air. Au reste, ses mœurs sont pures : elle est à la lettre ce qu'on appelle une honnête femme, mais son cœur est plus étroit que son esprit; elle n'aime qu'elle, & se vante à tout propos d'être née pour l'amitié : on l'embarrasseroit beaucoup, si on lui demandoit ce qu'elle entend par ce mot, & par mille autres qu'elle en est habitude d'employer.

Mademoiselle d'Erlac a plus d'esprit que sa mère : elle a de grandes passions, aime à la fureur, hait de même. Je crois, comme vous, que sa disposition habituelle, celle qui donne la couleur à toutes ses actions, est la hauteur, comme vous l'avez remarqué; défaut qui la rend insupportable, & qui naît de la haute idée qu'elle a de sa personne : elle n'est méchante que quand il faut l'être pour satisfaire une de ses passions; hors de-là, ceux qui savent plier devant elle,

sont sûrs d'en obtenir tout ce qu'ils souhaitent. En un mot, on voit clairement qu'elle n'eût point manqué à l'éducation, & que c'est l'éducation qui lui a manqué.

Du premier coup d'œil, j'aurois trouvé qu'Elise avoit montré trop de vivacité; mais, en réfléchissant sur la noirceur du complot qui s'étoit formé contre vous, je sens qu'à sa place j'en eusse peut-être fait davantage, & dès-là je l'excuse; car on est toujours de bonne composition sur les défauts des autres qu'on reconnoît en soi; on se prépare à soi-même une excuse en pareil cas. Sérieusement, il seroit très-avantageux que ces Messieurs fussent souvent réprimés d'une manière aussi décidée qu'elle l'a fait; ils seroient moins curieux d'étaler leurs pernicieuses maximes; ce ton leur en impose. Le vôtre étoit, on ne peut plus à propos, & je ne vois pas comment vous avez pu imaginer que cela détruiroit l'opinion que j'ai de vous; n'avouez-vous pas que tout cela étoit de commande, & que votre cœur n'étoit point ému? L'intérêt d'Elise demandoit que Madame d'Erlac perdît l'espérance de se débarrasser de vous, comme d'une per-



sonne fans conséquence. Je vous avouerai naturellement que la conduite du Baron à votre égard est un mystere que je ne puis comprendre ; je me rappelle pourtant que vous me l'avez annoncé comme étant sujet à des singularités qui ne prennent rien sur la bonté de son caractère ; je crois que cela doit vous engager à suspendre votre jugement par rapport à lui , & à ne pas vous créer des peines qui se trouveroient sans fondement : le Baron seroit un monstre, s'il pouvoit oublier ce qu'il doit à votre famille en général , & à vous en particulier ; & comment croire qu'un tel homme vous en eût imposé si long-temps ?

Nos affaires s'arrangent à souhait , excepté qu'il faudra plus de temps que je ne croyois pour les finir de maniere à ne laisser aucun levain de discorde. Si j'épargne à ma plume le détail de mon impatience de les voir terminées , c'est que vous seriez la plus ingrate de toutes les femmes , si vous aviez besoin de mes protestations sur le desir que j'ai de vous rejoindre. Embrassez pour moi ce petit agneau qui sait montrer si à propos qu'il a bec & ongles. Non , je ne puis m'empêcher de rire de cette scene que je vois

au

au naturel ; car je suis sûre d'en connoître à peu près tous les personages.

---

*LETTRE de Madame NORTHON , à*

*Madame la Comtesse de Solmes.*

**Q**UE votre pinceau est habile à rendre trait pour trait ceux que vous voulez peindre ! J'aurois reconnu Mademoiselle d'Erlac , au tableau que vous m'en avez tracé. Ces Dames se font fort humanisées à mon égard ; mais je n'ai pas besoin d'une grande pénétration pour les voir à travers de leur masque. On veut essayer de me gagner , persuadé qu'on ne pourra séduire Elise que par mon canal. Je rends au centuple toutes les politesses qu'on me fait , sans me relâcher sur mon assiduité auprès de ma pupille ; c'est l'ombre & le corps : il m'eût été impossible de faire autrement quand je l'eusse voulu ; cette chere enfant redouble chaque jour de respect , de confiance & d'attachement pour moi. La maison ne désemplit point de marchands ; ma fille est condamnée à dépenser mille louis en habits & en bijoux , & elle se sert de cette occasion



pour prouver à ces Dames, combien elle chérit sa dépendance à mon égard ; je l'invite à choisir & à se satisfaire, je ne veux influer en rien sur ces miseres, & je ne puis gagner sur elle de montrer un goût différent du mien : si, par politesse, elle veut bien consulter ces Dames, c'est en leur répétant qu'un habit de toile de mon choix, lui plairoit davantage que les plus riches étoffes qui ne seroient pas de mon goût. Elle a débuté d'une telle façon, qu'elle ne pourroit plus, sans se déshonorer, changer de conduite : la fienné en tout est parfaite ; ce qu'elle voit ici tous les jours, redouble sa reconnoissance, en lui faisant sentir le prix de l'éducation qu'elle a reçue. Au reste, elle n'est ni gênée, ni éblouie de sa nouvelle parure ; elle gémit de voir consacrer au luxe des sommes si considérables, & qu'elle employeroit plus utilement, si elle en étoit la maîtresse ; mais elle conçoit qu'il faut obéir à son pere, & le fait de bonne grace.

On nous a conduites hier dans les promenoirs publics, & ç'a été pour nous une vraie corvée, par la foule dont nous avons été environnées au Palais Royal & aux Tuileries, & nous avons été for-

cées d'entrer une demi-heure trop-tôt à l'Opéra, pour nous débarrasser de cette cohue. On jouoit Tancrede, & mon Elise a fait un trait de modestie qui doit être rare dans ce pays, puisqu'on en a montré une grande surprise. Un de ceux qui nous conduisoient a cru devoir lui exposer le sujet de la piece, parce que les Acteurs sont plus attentifs à faire briller leurs voix qu'à bien prononcer, de maniere à être compris. Elle a écouté avec autant d'attention que si elle eût absolument ignoré l'Episode de Clorinde, qu'elle savoit par cœur. Comme je voulois convaincre ces Messieurs qu'il lui en avoit coûté beaucoup pour s'exprimer d'une maniere si décisive quelques jours auparavant, & que son caractère étoit la modestie, j'attendois le moment de faire connoître, sans affectation, qu'elle n'ignoroit point le sujet de cet Opéra ; elle se présenta naturellement. J'aurai bien du plaisir à remarquer l'attendrissement de Mademoiselle, & à voir couler ses larmes, dit un cavalier. Je ne fais si la mort de Clorinde lui en fera verser, lui dis-je : je crus qu'elle suffoqueroit la premiere fois qu'elle la lut dans le Tasse ; mais com-



me elle a fait cette lecture plusieurs fois, sa sensibilité pourroit fort bien être un peu émouffée. Quoi! Mademoiselle connoît le Tasse, s'écria celui qui avoit pris la peine de lui donner une notion de cet Opéra, & elle a eu la patience de m'écouter d'un air satisfait! c'est un acte de modestie & de complaisance, dont on trouvera peu d'exemples dans une personne de son sexe.

Vous jugez de moi trop favorablement, dit Elise. On n'a pas besoin de complaisance pour entendre la répétition d'une belle chose, sur-tout quand elle est bien rendue. Vous sentez que l'amour-propre de celui auquel elle parloit, lui fut gré de sa réponse; & comme il lui est naturel de chercher à mettre à l'aise l'orgueil de ceux avec lesquels elle vit, elle commença à captiver ceux même que la première Scene avoit révoltés contre elle, & l'on se dit tout bas, que si la Religion produisoit toujours de si heureux effets, on pourroit se réconcilier avec elle.

Ceci m'a fait faire une réflexion. Les personnes pieuses ne peuvent assez s'observer, quand elles sont forcées de vivre dans le grand monde. Sûres qu'on

mettra sur le compte de la Religion les défauts de leur caractère, elles doivent veiller si exactement sur elles, qu'elles puissent réprimer tous les mouvements d'humeur qu'on pardonne volontiers à un profane, & dont on leur fait un crime. Il dépendroit d'elles, ce me semble, de faire aimer la piété, en montrant combien ceux qui en ont une solide, sont d'un commerce aisé & agréable.

Les louanges qu'on donna à cette occasion à mon enfant, étoient une cruelle satire de la conduite de sa cousine: Mademoiselle d'Erlac fait quelque chose; mais l'attention qu'elle a à faire briller son érudition, est fatigante. Elle cherche à tourner la conversation sur les sujets qui lui sont favorables, & son jugement n'est pas toujours le guide de sa mémoire, dans les citations qu'elle fait. D'ailleurs, elle est habile à escamoter aux autres un récit, un bon mot, sans s'embarasser de ménager les intérêts de leur vanité: aussi est-elle détestée. Sa cousine commence à lui devenir odieuse, parce qu'elle ne peut se dissimuler combien cet enfant lui est supérieure en tout; elle se fatigue à lui chercher des défauts, & est dans une vraie colere



de l'inutilité de ses recherches ; il est vrai qu'elle a la ressource de l'invention, & peut-être seroit-elle tentée d'en faire usage, si elle trouvoit des approbateurs ; mais, excepté Madame sa mere, personne ne fera d'humeur à adopter ses visions. Je ne fais si c'est une suite de la mauvaise humeur de ces Dames contre nous : on prépare une partie de campagne, à laquelle nous ne serons point admises : cela nous transporte ; nous avons besoin de respirer : nous sommes sur les dents de courses & de visites ; on diroit que nous n'avons qu'un mois à rester à Paris, & il sera bientôt usé pour nous. Nous devons sans doute de la reconnoissance à ceux qui prennent la peine de nous traîner ainsi ; cependant (admirez ma perversité) il me vient souvent dans la pensée qu'ils sont dans le cas de nous remercier.

La plupart des hommes oisifs paroissent toujours affairés ; on diroit, à les voir, qu'ils sont chargés du gouvernement de tout un Etat ; & si on examinoit ce qu'ils ont fait pendant un mois, à peine trouveroit-on de quoi remplir une demi-journée bien employée. Est-ce de bonne foi qu'ils jouent les hom-

mes occupés ? Je le crois : ils rougissent au fond de leur ame de l'inutilité de leur vie ; d'ailleurs, ce désœuvrement traîne après lui un ennui qui les consume ; pour secouer cet ennui & paroître bons à quelque chose, ils se surchargent de bagatelles, comme si leur multiplicité pouvoit faire un équivalent à des occupations raisonnables. Chaque jour, à chaque instant même, ils s'aperçoivent que le tourbillon dans lequel ils s'enveloppent, n'a pas la force de les défendre des atteintes du dégoût ; ils essayent d'épaissir ce tourbillon, pour s'en faire comme un rempart, & volent au-devant de tout ce qu'ils croient capable de les distraire. Des Provinciales à examiner, à critiquer, à promener, à produire, leur procurent des sensations nouvelles, qu'ils regardent comme une bonne fortune ; & dans le temps que j'ouvre la bouche pour les remercier de la peine qu'ils prennent pour nous, il me semble qu'ils vont précipiter leur réponse, pour me dire : Oh, point du tout ! vous nous débarrassez d'un loisir qui nous est à charge : nous dormions, vous nous avez éveillés : vous êtes une nouveauté qui



nous débarrasse du soin de nous exciter au plaisir qui paroît nous environner, & que nous ne goûtons jamais.

Elise me charge de vous exprimer tous les sentimens de son cœur; elle dit que vous ne pouvez vous y méprendre, si vous les évaluez à proportion des bontés qui les ont fait naître. Elle n'a pu avoir l'honneur de vous écrire ces deux ordinaires, un petit mal au doigt, qui n'a aucun danger, l'empêchant de tenir la plume.

---

RÉPONSE de la Comtesse de SOLMES,  
à Madame Northon.

**I**L faut que la tête de notre chere enfant soit d'une bonne trempe, pour n'avoir point été enivrée du brillant appareil qui l'environne: elle sort victorieuse de la premiere épreuve de la vertu, & même de la plus difficile. L'adversité, la prospérité sont les deux pierres de touche de l'ame; mais j'ai vu plus de gens résister avec courage aux grandes tribulations, que je n'en ai rencontré qui ayent su lutter contre la fortune subite, sur-tout

si elle n'avoit point de proportion avec ce qu'on avoit lieu d'espérer. Les ames qui se montrent supérieures à l'opulence, au faste, à la grandeur, sont taillées pour le grand, l'héroïque; rien ne peut surprendre de la part de ces ames-là. Lorsque la fortune n'est point supérieure à l'ame, elle l'élargit, l'élève & semble lui donner de nouvelles vertus: non qu'elle le fasse en effet; seulement lui procure-t-elle les moyens de les mettre en œuvre. En réfléchissant sur la conduite de notre aimable enfant, je me trouve saisie d'une curiosité que je vous prie de satisfaire. Avez-vous trouvé en elle ces dispositions aux grandes vertus, en sorte que vous n'ayiez eu qu'à les mettre en œuvre? Avez-vous, au contraire, rencontré de grands obstacles à vaincre? Quels étoient-ils, & de quels moyens vous êtes-vous servie pour les surmonter? Comment accorder la simplicité de l'éducation que vous avez reçue, avec les lumieres que je vous connois, & dont vous aviez besoin pour former l'ame de votre pupille? Comment avez-vous pu vous résoudre à faire entrer dans le plan de votre éducation certaines lectures que je crois dangereux



ses pour une jeune personne? Le Tasse, par exemple, je n'aurois jamais osé le faire lire à mes enfans, si Dieu m'en eût donné, non plus que les Romans. Il est vrai qu'on y trouve éparpillées çà & là quelques bonnes maximes; mais le bien qu'elles peuvent produire, est-il capable de compenser le danger des discours tendres, des situations vives & séduisantes, produites par une passion qu'on devroit toujours ignorer? Ne ris-que-t-on pas d'avancer le développement de ces passions qu'il faudroit reculer, s'il étoit possible, au-delà des bornes ordinaires? Voilà des articles que je vous prie d'éclaircir, & qui deviennent très-importans pour moi, dans la circonstance où je me trouve. Une pauvre parente que j'avois à Dijon, a laissé deux filles, dont l'aînée n'a pas trois ans; il me semble que la Providence m'ordonne de remplacer cette mere. Vous m'avez donné l'idée de la supériorité de la bonne œuvre dont on s'enrichit en élevant bien un enfant: je la préfère actuellement à toutes les autres; & pour peu que ma vocation à cet égard se développât davantage, je ne fais si je n'abandonnerois pas toutes les

autres, pour me livrer à celle-là. Depuis la mort de mon époux, Dieu m'a fait la grace de connoître que nous ne sommes sur la terre que pour l'aimer & le servir, dans la personne du prochain sur-tout. J'ai bien mal rempli cette belle destination, faute de lumieres, & tout s'est borné à soulager des miseres corporelles, qui, dans la vérité, ne sont pas des maux réels. Servir les malades dans les hôpitaux, pour les aider à faire une bonne mort, en gagnant leur confiance, surmonter l'horreur qu'on a pour les scélérats, & descendre dans leurs cachots pour les porter à suivre l'exemple de Manassès, sont des œuvres de miséricorde bien supérieures à celles qui ne regardent que le soulagement du corps, & j'avois cru qu'elles étoient le *nec plus ultra* de la charité chrétienne; vous m'avez, je vous le répète, procuré d'autres lumieres. Sauver une ame du désespoir à la mort, lui aider à franchir le court espace qui sépare le temps de l'éternité, sont des avantages qu'on ne peut évaluer assez haut; cependant ils se bornent au profit d'une seule personne. L'éducation, au contraire, peut produire un bien qui se multiplie à l'infini.



ni, & qui peut n'avoir de bornes que la fin du monde. Elise peut devenir la foudre d'une race chrétienne, dans laquelle ses vertus se perpétueront. Quand je m'arrête à cette idée, peu s'en faut que je n'abandonne tout pour rassembler des enfants abandonnés, & former la tige d'un grand nombre de familles chrétiennes. Voyez combien il m'importe d'acquiescer les qualités nécessaires à cette belle vocation, si Dieu me la destine. Je suis indiscrete, sans doute : vous avez peu de temps dont vous puissiez disposer ; mais je vous connois assez pour me persuader que vous regarderez le soin de m'instruire, comme le plus agréable des délassements : n'allez pas me punir de cette indiscretion, en mettant *néant* au bout de ma requête : je ne prétends pas être *déboutée* de ma demande. Avouez qu'on se forme le style en fréquentant le Barreau. J'ai la tête si farcie des termes consacrés à la chicane, que je les emploie par distraction en parlant à mes laquais. Je suis toute étonnée ensuite, quand ils me regardent avec des yeux stupéfaits, & me prient humblement de répéter, parce qu'ils ne m'ont point entendue. Heu-

reusement, toute cette affaire prend un bon tour, & finira, comme les comédies, par un mariage, qui confondra les droits des deux parties. Que je veux de mal à ce doigt d'Elise, qui m'empêche de voir ses aimables caractères ! embrassez-la bien pour moi.



LETTRE de Madame NORTHON,  
à Madame la Comtesse de Solmes.

J'AI bien peur, en voulant vous obéir, d'entreprendre un ouvrage au-dessus de mes forces. Si j'avois eu un plan suivi dans l'éducation d'Elise, je serois plus en état de vous satisfaire ; mais j'ai vécu au jour le jour, & tout mon soin a été de suivre la nature pas à pas, pour ainsi dire. Je ferai mes efforts pour me rappeler la route que j'ai suivie, & je serai d'autant plus en état de le faire, que nous sommes seules aujourd'hui ; nos Dames sont parties dès le grand matin pour la partie de campagne qu'elles avoient annoncées, & ne reviendront que pour souper ; ainsi toute la journée est à nous : ce qui nous réjouit tellement, que nous prenons nos



mesures pour nous en ménager quelques autres. Ce petit mal de doigt d'Elise s'est trouvé un panaris, qui lui a donné vingt-quatre heures de fièvre. Elle est parfaitement bien aujourd'hui, vous pouvez m'en croire sur ma parole, quoiqu'elle soit résolue de traîner sa convalescence, pour se donner le temps de respirer, en gardant son appartement, au moins une huitaine de jours : cela est dans l'ordre ici ; on a beau être bien, il y auroit de la grossièreté à le paroître le lendemain d'une fièvre.

Vous me demandez quels secours & quels obstacles j'ai trouvés dans le caractère de ma jeune élève ? Je n'y ai rien vu d'extraordinaire ; elle avoit trois ans lorsque son pere la quitta, & l'ouvrage étoit déjà bien avancé. Ne traitez point ceci de paradoxe. Il est vrai, mais très-vrai, quelque impossible que cela paroisse, qu'à cinq ans, temps où elle perdit ma respectable mere, il n'y avoit presque plus rien à faire. Voici quelles étoient les dispositions physiques de cet enfant : une vivacité au de-là de toute expression, qualité qui traîne à sa suite la légèreté, l'inconstance, la paresse, la violence des desirs, la facilité du dégoût, la colere

& l'emportement à la moindre contradiction, la facilité à se calmer & revenir. Madigne mere me fit remarquer les germes de toutes ces dispositions, dans le temps où elle étoit encore dans les bras de sa nourrice. Mon neveu, au contraire, paroïsoit dès-lors phlegmatique ; je dis qu'il le paroïsoit, c'est que les objets ne le frapportoient que par degrés, & faisoient ensuite sur lui des impressions si profondes, qu'elles s'effaçoient difficilement. Il aimoit avec passion, opiniâtré ; &, par une suite nécessaire, étoit jaloux. Je ne fais comment mon frere a su tirer parti de ces dispositions ; il m'a mandé plusieurs fois que le fond du caractère est le même, mais que ces passions sont devenues pour lui le principe de plusieurs vertus.

Par rapport à Elise, ma mere, qui se sentoît dépérir chaque jour, consacra ce qui lui restoit de vie à me mettre en état de la bien élever ; & les fautes qu'elle avoit faites dans mon éducation & celle de Léonor, servirent beaucoup à perfectionner les talents qu'elle avoit reçus de la nature à cet égard. Ce qu'elle me recommanda le plus, fut d'être toujours à l'unisson avec elle, & je n'y ai



jamais manqué. Aux premiers rayons de la raison, elle prit sur Elise un empire despotique, & l'accoutuma à n'appeller jamais de ses décisions. Vous croyez peut-être que cette conduite lui ferma le cœur de l'enfant; point du tout, notre accord l'empêchoit de s'apercevoir de cet empire. Quand une de nous avoit refusé de se soumettre à ses caprices, les autres applaudissoient à ce refus, en sorte que l'enfant n'avoit point de refuge. Notez qu'elle ne fut jamais abandonnée à des soins domestiques, & que ma mere & moi nous étions tellement arrangées, que l'une de nous ne la perdoit point de vue. Ne vous persuadez pas non plus que nous eussions avec elle un visage sévère, qu'elle fût gênée en notre présence; ce fut au contraire, à force de douceur, qu'on parvint à la subjuguier. Ceci a tout l'air d'un énigme, il faut vous l'expliquer.

Les hommes ne jugent que par comparaison. Au milieu des glaçons voisins du pôle, le Lapon se croit fortuné, parce qu'il n'a pas l'idée des commodités qui lui manquent, & qui manquent aussi à ses compatriotes. Les gens de la campagne, qui arrosent la terre

de leurs sueurs, ne sentiroient pas le pénible de leur état, si leur misère étoit égale: ce n'est qu'à la vue des commodités que l'aisance procure aux riches, qu'ils connoissent qu'il est un état préférable au leur. Les sauvages, qui ne peuvent faire cette comparaison, sont plus misérables que nos pauvres, & se croient heureux. De même, un enfant ne sent le frein qu'on lui impose, qu'au moment où il s'aperçoit que ceux de son âge en ont un moins dur, ou que des étrangers, en les plaignant, leur donnent l'idée qu'on abuse du pouvoir qu'on a sur eux. Jusqu'à ce qu'il ait reçu ces funestes impressions du dehors, il croit que la soumission est son partage. Il y a plus, il s'y affectionne. Caressé, loué, récompensé tant qu'il est docile, il s'aperçoit que son obéissance est pour lui la source de mille plaisirs, & qu'il n'a de chagrin que quand il veut s'y soustraire; or, ces chagrins, on les procure à peu de frais à un enfant élevé avec douceur. Une nuance de sévérité sur des visages qu'il a coutume de voir toujours souriants & sereins, un ton de voix plus ferme, plus élevé, sont pour lui des verges redoutables qu'il n'a-



fronte point, qu'il ne peut supporter, & dont il se débarrasse le plus vite qu'il peut, en obéissant. Aussi Elise a-t-elle toujours ignoré ces châtimens qu'on multiplie à pure perte sur des enfans, parce qu'à force d'être réitérés, on en émousse la pointe par l'habitude. La docilité paroissoit donc innée en elle, on la voyoit courir au premier coup d'œil; & à trois ans, les actes fréquents d'obéissance la lui avoient rendue comme naturelle.

Il fut question alors de donner de l'aliment à sa vivacité : ma mère inventa cent sortes de jeux, qui tous servoient à lui apprendre quelque chose d'utile, en l'amusant. Ses premières études n'ont rien eu de pénible, & elle m'a dit souvent qu'elle croiroit volontiers qu'elle ne se souvient point de l'avoir appris. C'est qu'elle l'avoit appris sans efforts, en parties brisées, si je puis employer ce terme. C'est le tourment que font souffrir à de pauvres enfans des Maîtres mal-habiles, qui gravent dans leurs cerveaux l'époque de leurs études, parce qu'ils datent de ce temps celui de leurs misères.

La mort de mon pere acheva d'épuiser le peu de forces qui restoient à son épouse, & voici ce qu'elle me répéta nombre de fois dans ce dernier période de sa vie. Vous ne pourrez fixer la vivacité de cet enfant que par la Religion; n'oubliez donc rien pour lui en procurer la connoissance & l'amour. Je commence par la connoissance; car, dans une personne d'esprit, il faut éclairer pour attacher. Montrez-lui le Christianisme comme la source du bonheur, & en ce monde & en l'autre. Prouvez-le lui jusqu'à la démonstration, & elle y sera inviolablement attachée; car, à moins d'être insensé, on fuit tout ce qui peut nous rendre misérables. N'essayez point à détruire sa vivacité, il ne faut que lui apprendre à en faire un bon usage. Donnez toujours une abondance de choses utiles à dévorer à cet esprit, sans quoi il se dévoreroit lui-même. Ce furent les dernières leçons que me donna cette mere chérie.

Le Baron avoit souhaité que je quittasse l'Espagne aussi-tôt après la mort de mes respectables parents; en effet, j'y étois alors véritablement étrangère: ainsi je ne pris que le temps d'arranger des



affaires qui furent bientôt terminées, par la précaution que mon pere avoit prise de me nommer seule héritiere, après m'avoir instruite de bouche de ses intentions. Je fis passer à mon frere la moitié de leur succession; & ce qui en restoit, joint au peu que m'avoir remis le Baron, me fit cinquante louis de rente; ce qui étoit une somme suffisante pour élever décemment ma pupille. Le Baron devenu plus riche, me fit passer de temps en temps des sommes considérables; mais, comme il me laissoit la liberté de les employer à mon choix, & qu'il paroissoit souhaiter que sa fille continuât de vivre dans la médiocrité, elles furent employées au soulagement des malheureux. Elise, quelque jeune qu'elle fût, les distribua toujours elle-même; ce qui lui attira la bienveillance de tout ce qui l'environnoit, & l'accoutuma de bonne heure au doux plaisir de faire des heureux. D'ailleurs, ces occupations charitables servoient de délassement à ses études, & d'aliment à sa vivacité.

Il étoit difficile de pourvoir à tous ses besoins sur cet article; son esprit vouloit tout saisir. Heureusement elle avoit une grande facilité, sans quoi sa paresse l'eût

fait voltiger d'objet en objet, sans rien approfondir: j'entends parler des années qui suivirent notre retour en France. La solide piété à laquelle elle s'est livrée, à mesure qu'elle s'est avancée en âge, a effacé presque entièrement les défauts de son naturel; & ce *presque* que j'ajoute, est produit plutôt par la crainte d'exagérer, que par aucun raisonnement solide. Dans la vérité, ces défauts, s'ils existent encore, ont échappé à tous ceux qui l'ont connue depuis cinq ou six ans: j'en appelle à vous, Madame.

Il ne me reste plus qu'à répondre à votre dernière difficulté. Je vous ai dit que ma mere avoit profité des fautes qu'elle avoit faites dans notre éducation. Que serois-je devenue, me disoit-elle, si Léonor s'étoit fixée sur un homme indigne d'elle? Je fais que j'aurois pu tout espérer de sa docilité; mais il eût fallu déchirer son cœur, & je me serois reproché toute ma vie le tourment que je lui aurois causé, faute de l'avoir précautionnée contre le danger.

Si les filles étoient destinées à passer leurs jours dans la retraite, ou parmi des personnes vertueuses & absolument éloignées des occasions, rien ne seroit plus



sage que de les laisser dans l'ignorance des funestes effets des passions, qu'elles ne devraient jamais éprouver ; mais ce monde, tel qu'il est aujourd'hui, n'offrant que des précipices, des dangers & des écueils, il faut les armer contre ces périls ; & rien de plus propre, que de leur montrer par des exemples où aboutissent ces passions violentes. On peut le faire en conservant toute la pureté de leur ame. Qu'elles sachent en général que ces passions, qui paroissent si douces dans leur origine, avilissent & tourmentent ; & il est nombre d'ouvrages propres à leur imprimer cette vérité : il est vrai qu'ils sont mêlés, & une sage maîtresse doit, comme l'abeille, savoir tirer le miel des plantes vénémeuses. Je vous dirai bientôt ce que j'ai cru trouver de mieux pour parvenir à cette fin. Si le Baron eût échoué dans ses projets de fortune, si elle eût eu le malheur de le perdre, & qu'elle eût été destinée à finir sa vie dans la médiocrité, comme elle l'avoit commencée, je n'aurois travaillé qu'à en faire une bonne mere de famille, & ne l'aurois excitée à savoir que les choses nécessaires pour bien élever ses enfants, & pratiquer

une économie éclairée. Les choses changent de face, lorsque j'appris la prodigieuse fortune que faisoit le Baron : mon élève, destinée à vivre parmi les gens de sa naissance, & même à y tenir un rang, avoit besoin d'une éducation plus relevée. Je n'oubliai donc rien pour multiplier en elle les talents agréables, & pour éclairer son esprit. J'avois, je l'avoue, une grande répugnance pour les Romans, que des personnes indifférentes lui vantoient en ma présence : en les lui refusant, j'aurois peut-être excité chez elle le desir de les lire : je l'aurois exposée à la tentation de chercher à me tromper, pour s'en procurer en secret ; & ses desirs, excités par la contrainte, l'eussent engagée à tout lire sans discernement, lorsqu'elle se fût trouvée maîtresse de ses actions. Je me prêtai donc à ses desirs sur cet article ; & pour ne pas sortir de l'exemple qui a donné lieu à cette dissertation, je lui donnai le Tasse. Je l'avois lu moi-même la veille avec la plus grande attention, & j'avois marqué dans ma mémoire tous les endroits propres à laisser des impressions dangereuses. Je lui abandonnois le livre ; &, sous prétexte de soulager sa poitrine,



je le reprenois aux endroits marqués. Je m'étois fait l'habitude de substituer, de sauter des phrases, de recoudre adroitement les lambeaux, & cela d'une manière si ferme, qu'elle eût juré que j'avois tout lu. Je le faisois d'autant plus aisément, que celle qui ne lisoit pas, s'appliquoit à l'ouvrage; que si je me trouvois embarrassée, une petite toux, le besoin de prendre une prise de tabac, ou quelque prétexte de la même valeur, me donnoit le temps d'arranger ma phrase. Aussi-tôt que l'endroit scabreux étoit passé, je lui rendois le livre; & encore aujourd'hui, elle croit fermement l'avoir lu tout entier, depuis le titre jusqu'au privilège; ainsi, si jamais elle entend dire que les Chevaliers qui désenchanterent Renaud, trouverent sur leur route des objets mésséants, elle soutiendra de la meilleure foi du monde que cela ne se trouve point dans le Tasse; qu'elle l'a lu & relu, sans y trouver rien de pareil. J'ai ajouté un autre artifice pour la dégoûter des Romans: je lui en ai lu de mal écrits, qui choquoient la vraisemblance, & j'ai eu soin de lui faire remarquer que ces sortes de lectures ne laissent rien dans l'ame; en sorte qu'elle en

en est entièrement dégoûtée, & n'aime plus que l'histoire.

Nos Dames reviennent à ce moment, & nous annoncent pour souper quelques étrangers sur lesquels on ne comptoit pas; on presse Elise de faire au moins une demi-toilette: elle s'en défend; & sa cousine, contre sa coutume, est de son avis, & prétend qu'elle peut y paroître en déshabillé. Peut-être y aura-t-il à ce souper quelqu'un sur lequel la Demoiselle a des prétentions: car je ne l'ai jamais vue si brillante. J'ai voulu la mettre à son aise, & j'ai conclu pour le négligé... Pauvre fille, qui ne voit pas que c'est mon enfant qui pare ses habits plus qu'elle n'en est parée, & qu'une coëffure recherchée ne donne pas un autre visage!

---

*LETTRE de la Comtesse de SOLMES,  
à Madame Northon.*

**J**E vous suis infiniment obligée, ma chère amie, des éclaircissements que vous avez eu la bonté de me donner. Il y avoit dans votre premier récit des choses que je n'aurois pu comprendre sans ce secours.



Du caractère dont je connois la d'Erlac, je m'attendois bien à la jalousie. C'est une terrible chose aussi qu'une petite fille, dont le visage va comme il plaît à la nature, vienne éclipser, enterrer des charmes de la seconde main, qu'on a eu bien de la peine à arranger. En bonne police, cela devroit être défendu; & celles qui sont porteuses de ces sortes de visages, propres seulement à désespérer les autres, ne doivent paroître qu'en bonnet de nuit : encore faut-il que tout le monde vive. Je ne vous dirai rien de mes projets; je suis ici environnée de papiers, d'actes, qu'il faut examiner pour dresser le contrat de mariage de nos jeunes gens : j'ai pour guide un habile Avocat, qui a la confiance des deux parties : tout sera bientôt terminé, à ma grande satisfaction; car vous sentez qu'il m'en doit coûter infiniment, non-seulement pour être si long-temps éloignée de vous, mais encore pour être forcée d'abrégier les témoignages de ma tendre amitié.

---

*LETTRE de Madame NORTHON, à Madame la Comtesse de Solmes.*

**T**OUT le monde repose dans l'hôtel; & le sommeil se refuse à mes yeux; je m'abuse, ma chère Elise est sans doute plus agitée que moi; & si je ne comptois sur sa raison, je serois inconsolable. Mais c'est trop vous tenir en suspens, apprenez le sujet de ma douleur & de mes craintes.

A peine fûmes-nous dans la salle à manger, que Madame d'Erlac nous présenta le fils d'un de ses amis; il se nomme le Marquis de Sylli, & je vous avoue qu'il n'est pas possible de trouver une figure plus intéressante. Je ne vous dirai pas que je n'ai jamais rien vu de si beau, ce qui seroit vrai; mais j'ai peine à distinguer si le charme inexprimable répandu dans toute sa personne vient de l'arrangement de ses traits, ou de l'ame qui les anime. L'habitude dans laquelle je suis de ne perdre aucuns des mouvements d'Elise, fit diversion au plaisir que je ressentois à regarder ce jeune hom-



me. Hélas, Madame! j'y aperçus une émotion, un trouble, qui me fit craindre que cette rencontre n'eût pour elle des suites fâcheuses. En attendant le moment de se mettre à table, le jeune Marquis parla peu, & ne dit que des choses extrêmement sensées : tout en lui annonçoit une sagesse qui avoit devancé sa saison. Quelques regards qui lui échappèrent, m'apprirent qu'il étoit un des adorateurs de Mlle. d'Erlac; il me parut même qu'elle étoit sensible à ses soins. Dès ce moment, le jeune homme perdit plus de la moitié de son mérite à mes yeux : on peut être séduit par l'arrangement de certains traits; mais il me semble que chez un honnête homme, l'illusion doit être de peu de durée : des défauts aussi essentiels dans le caractère que ceux de cette Demoiselle, doivent détruire l'estime; & comment l'amour peut-il y survivre?

En relisant ce que je viens d'écrire; je me sens véritablement effrayée; mon cœur est agité de mouvements tumultueux, que je n'éprouvai jamais. Ah, Ciel! aurois-je conservé mon cœur libre jusqu'à présent pour... Mais non, ce n'est point de l'amour que je sens pour

cet enfant; si ses tendres regards étoient tombés sur mon Elise, j'y aurois applaudi : mon émotion a sa source dans l'injustice qu'il commet à l'égard de ma pupille. Peut-on la voir, & conserver quelques sentiments pour la d'Erlac? Peut-être aussi n'ai-je de l'humeur contre lui, que parce que je le soupçonne d'avoir fait trop d'impression sur mon Elise. Je n'osai jamais l'interroger lorsque nous fûmes retirées dans notre appartement : elle étoit elle-même rêveuse, & nous nous couchâmes dans un silence qui ne nous étoit pas ordinaire. Cette charmante fille est dans l'habitude de me rendre compte des impressions que font chez elle les différents objets; pour la première fois de sa vie, elle s'est tenue dans une réserve dont je crains bien de deviner la cause. J'imitai son silence, j'étois trop émue pour pouvoir lui parler; ainsi je me suis hâtée de me coucher en feignant une grande envie de me reposer : lorsque je l'ai crue endormie, je me suis levée pour vous écrire, & je m'en fais gré; car mes idées s'éclaircissent en les traçant sur le papier, & je ne comprends pas comment j'ai pu faire un crime à ce jeune homme de son amour pour Ma-



demoiselle d'Erlac. Cette fille est assez aimable pour fixer un homme de cet âge. Les défauts de son caractère, & sur-tout sa façon de penser sur la Religion, sont des défauts à la mode, & peut-être ont-ils échappés à la pénétration d'un homme de 18 ans, car le Marquis ne paroît avoir que cet âge. Je me sens donc plus portée à le plaindre qu'à le blâmer, & je me dis à moi-même : Quelle idée aurois-je de son cœur, s'il étoit assez léger pour devenir inconstant à la seule vue d'une belle personne ? Sa légèreté le rendroit indigne d'Elise.

J'ai passé le reste de la nuit dans une grande agitation ; elle étoit causée par celle de notre enfant, qui, me voyant recouchée, & me croyant endormie, parce que je me tenois dans une situation tranquille pour prêter l'oreille à ses mouvements, ne s'est plus contrainte. Des soupirs fréquents m'annoncerent que je ne m'étois point trompée, lorsque j'avois craint que les graces de ce jeune homme n'eussent fait trop d'impression sur elle, & ma tendresse alarmée m'a fait d'abord envisager cet événement, comme le plus terrible de tous les malheurs. C'est un des défauts de mon carac-

tere, j'ai peur de mon ombre, lorsqu'il est question de cet enfant ; & en vérité, dans cette occasion, ma crainte n'est pas raisonnable. Ces grandes passions qui naissent du premier coup d'œil, n'existent que dans les Romans. J'aime mieux pourtant m'alarmer mal-à-propos, que de rester dans une sécurité qui pourroit lui devenir dangereuse, & assurément je n'aurois pas voulu pour tout au monde l'exposer à revoir ce jeune homme. Après avoir bien cherché les moyens d'éviter une seconde entrevue, je me suis fixée à exagérer le mal que m'a causé cette pénible nuit : j'ai un peu de fièvre qui vient très-à-propos. Je resterai dans mon appartement sans vouloir recevoir personne de tout le jour ; je suis bien sûre que, pour rien au monde, Elise ne pourroit se résoudre à me quitter ; ainsi j'aurai vingt-quatre heures devant moi, & j'aurai le temps d'éclaircir tout ceci.

Pendant que je finissois cette lettre dans mon cabinet, Elise s'étoit levée, & écrivoit dans sa chambre au moment où je la croyois endormie : jugez de ma surprise, lorsque je l'ai vu paroître à la porte de mon cabinet, pâle, tremblante, & me présentant d'une main mal



assurée une lettre qu'elle venoit de vous écrire. A peine l'ai-je eu prise, qu'elle s'est jettée à mes pieds, en s'efforçant de cacher sa tête dans mon sein. Vous jugerez, après avoir lu sa lettre, si elle méritoit la confusion à laquelle elle s'étoit abandonnée.

---

*LETTRE D'ÉLISE, à Madame la Comtesse de Solmes.*

MADAME,

**Q**UELQUE parfaite que soit la confiance que vos bontés & vos vertus m'ont inspirée, ce n'est point à elles que vous devez l'humiliant aveu que je vais vous faire, c'est à la justice, c'est au besoin que j'ai de votre secours. Vous aviez conçu de moi une idée que je suis bien éloignée de remplir: je dois vous guérir de cette erreur, en vous avouant ma foiblesse. Votre héroïne a succombé à la première tentation, sans presque rendre de combat; & la victoire que j'ai remportée ensuite, a été si pénible & si imparfaite, qu'elle ne m'humilie gueres moins que ma chute.

J'ai laissé surprendre mon cœur, Madame; & l'amour en entrant dans mon ame, a traîné après lui la jalousie, la haine, l'injustice & la cruauté. Une figure faite pour plaire, a produit tous ces funestes effets. Je vous dirois bien que cette belle physionomie sembloit annoncer des vertus, & j'ai été tentée de me justifier à mes propres yeux par cette misérable défaite; mais, dans l'exacte vérité, cette pensée ne m'est venue qu'en second, & la figure avoit fait toute son impression dans le premier instant. J'eusse peut-être été quelque temps la dupe de mon propre cœur, si la jalousie ne m'eût éclairée. Celui que j'aime, adore ma cousine, il en est aimé; ainsi l'amour ne s'est montré à moi, pour la première fois, qu'accompagné de tout ce qui pouvoit rendre sa blessure plus douloureuse. C'est une grace du Ciel, elle en sera moins profonde. Après la nuit la plus agitée, j'ai rougi de la seule velléité de troubler l'union de ces deux cœurs, non que je me croye assez de charmes pour enlever cette conquête à ma cousine; mais la bonté de son cœur troubleroit sa joie & son bonheur, si elle pouvoit s'apercevoir qu'il me coûte un seul soupir

H y



C'est ce qui me détermine à fuir, & ma sage amie comprendra, en lisant cette lettre, combien cette fuite est nécessaire à mon repos. J'espère qu'elle voudra bien vous l'envoyer par un exprès, dont j'attendrai le retour avec impatience. Un mot d'invitation, Madame, pour aller passer quelques jours avec vous, nous fourniroit un prétexte honnête de quitter cette maison, où ma foible vertu a manqué faire un si funeste naufrage. Je l'attends de votre compassion, de votre bonté; car je ne me trouve plus digne de dire, de votre amitié.

*Madame NORTHON continue.*

Je me joins à ma chère Elise pour vous demander cette grace, Madame, & de nouveaux motifs m'engagent à ne pas sortir de ma chambre jusqu'au moment où nous pourrons quitter Paris.

On m'apporte à ce moment une lettre du Baron adressée à sa fille; ah! que j'étois injuste de soupçonner ses sentiments, vous en jugerez ainsi après l'avoir lue.

*LETTRE du Baron de MEY, à sa fille Elise.*

FILLE chérie, fille digne de l'être, le moment est arrivé où tu dois aider à ton tendre pere à payer les dettes de l'amitié & de reconnoissance. Ta digne amie, Madame Northon, t'a sans doute donné quelques lumieres sur ton sort; mais sa générosité ne lui aura pas permis d'appuyer sur ce que je dois à sa famille. Les bontés de son pere ont prévenu ton existence, ma chere enfant, ou plutôt tu ne dois ton existence qu'à ses bontés: il sacrifia sa fortune, & tout le contentement qu'il s'étoit promis pour les dernières années de sa vie; il les sacrifia, dis-je, à mon bonheur, & à celui de ton excellente mere. A ces bienfaits, qui n'ont point de prix, sa fille en a ajouté d'autres qui ne sont pas moins considérables. Elle a consacré sa vie au soin de former en toi une image vivante de ma chere Léonor, épouse toujours présente à mon esprit & chere à mon cœur, depuis le mo-

H vj



ment où je la vis pour la première fois; elle a fait plus, & tu l'ignores. Presque entièrement dénuée des biens de la fortune, elle a refusé plusieurs fois des établissemens avantageux, pour ne se pas distraire un moment de l'emploi auquel elle s'étoit dévouée. Comment nous acquitter envers elle? Tu le peux, ma chère Elise, & l'accomplissement de ce devoir te rendra la plus heureuse de toutes les femmes. M. Northon a un fils qui ne dément point les vertus des auteurs de sa naissance : je dirois même qu'il les surpasseroit un jour, si cela étoit possible; mais comment surpasser son pere? Je l'ai suivi dans les situations de sa vie les plus propres à mettre au jour les foibleffes du caractère, & jamais je n'ai rien découvert en lui qui ne fût propre à lui mériter mon estime, & à produire mon admiration. La fortune, qui m'a traité si favorablement dans les Indes, lui a toujours été contraire : les mesures les plus sages, les entreprises les mieux concertées, ont échoué entre ses mains; & si, par des voies qu'il n'a pu pénétrer, je n'avois pas réparé les caprices de l'aveugle Déesse envers lui, il eût éprouvé les plus cruelles ex-

trémities où un Gentilhomme puisse être réduit. Au milieu de tous ces revers, il a montré une fermeté d'ame que rien n'a jamais pu altérer; tranquillité qu'il ne doit point à la nature; car, par caractère, il est impatient; ç'a été l'effet de la vertu sublime à laquelle il s'est élevé. Il a vu sur le bord du tombeau le seul gage qu'une épouse chérie lui a laissé de sa tendresse; & il a trouvé dans le christianisme le courage nécessaire pour supporter une telle perte. Enfin, après mille allarmes, ce fils chéri a été rendu à nos vœux; mais les Médecins craignent une rechûte pour lui dans ces climats, & nous pressent de le faire partir pour l'Europe. Le desir de le conserver, m'a fait renoncer à la satisfaction de faire le voyage avec lui & avec son pere; ils s'embarquent sur un bon vaisseau, & leur arrivée ne précédera la mienne que de peu de temps. Je me flatte que le cœur de ma chère Elise fera d'accord avec le mien sur une union projetée au moment de sa naissance, qui a toujours fait l'objet de mes plus chers desirs, & qui ne pourroit manquer sans faire le malheur de ma vie. Northon te porte un cœur qui n'a ja-



mais aimé, & j'ai lieu d'espérer que tu feras son premier & son dernier amour. Je prie notre inestimable amie, Madame Northon, de prendre toutes les mesures nécessaires, afin que ma première action, en arrivant, soit la célébration de son mariage. Adieu, fille bien-aimée : ton pere, après t'avoir remise sous la protection d'un tel époux, verra terminer sans répugnance des jours qu'il n'a employés que pour toi.

*Ton Pere, le Baron de M...*

Comment vous représenter les sentiments d'Elise en lisant cette lettre? Elle s'étoit jettée à genoux devant moi pour la lire, & s'appuyoit sur moi ; car son émotion étoit si vive, qu'elle ne pouvoit se soutenir. A peine eût-elle entrevu les intentions de son pere, qu'elle jeta un cri douloureux, en disant : Fatal voyage ! sans toi mon pere m'auroit trouvée digne de lui ; je n'aurois point à rougir en embrassant ses genoux. Eh ! de quoi rougiriez-vous, ma chere fille, lui dis-je, en lui pressant la tête contre mon sein ? d'un mouvement involontaire aussi-tôt détruit que connu ? Ah ! ma chere mere, me dit-elle, je ne con-

nois qu'à ce moment combien l'impref-  
sion que m'a faite le Marquis est forte :  
j'ai maîtrisé ce foible cœur, jusqu'à en-  
visager sans désespoir l'union de ma cou-  
sine avec lui ; mais je n'ai point de force  
contre le coup affreux qui vient de m'ac-  
cabler. Comment avouer à mon pere,  
qu'une fille de mon âge a disposé de son  
cœur sans son aveu ? Comment me ré-  
foudre à tromper M. Northon, en lui  
donnant, pour prix de toute la tendresse  
qu'il auroit pour moi, une ame parta-  
gée ? Non, je ne pourrois m'y résou-  
dre ; ce seroit joindre le crime au mal-  
heur.

Je me charge de ce crime, ma chere  
fille, lui dis-je, en la forçant de se re-  
lever. L'absence effacera bientôt le sou-  
venir du Marquis, & son mariage avec  
votre cousine, achevera de vous gué-  
rir : je me flatte même que le mérite  
de mon neveu triomphera sans peine  
d'un mouvement qui ne vous paroît  
une passion, que par la crainte que  
vous avez eue qu'il ne la devienne. Je  
vous promets d'ici à notre départ, qui  
sera prompt, de vous soustraire à la vue  
du Marquis ; cette lettre partira par un  
exprès, nous en aurons bientôt la ré-



ponse, & jusques-là je ne quitterai point ma chambre ; c'est une excuse légitime pour vous empêcher d'aller chez Madame. Elise approuve mes résolutions ; & pendant que je finis cette lettre, elle cherche dans la prière un remède efficace contre les agitations de son cœur. Elle sera victorieuse, j'en suis sûre. Ah ! Madame d'Erlac, si vous connoissiez l'excellence de ce remède, vos idées changeroient bientôt de nature ; mais ce n'est pas ici le moment des réflexions, je dois me hâter de faire partir mon homme.

---

RÉPONSE de Madame la Comtesse  
de SOLMES, à Madame Northon.

**I**L faut être aussi ingénieuse que vous l'êtes à vous tourmenter, chère amie, pour avoir pris si fort au tragique un événement qui ne peut avoir des suites dangereuses. J'aurois presque décidé qu'au-lieu d'éloigner Elise de ce Marquis, il eût fallu le lui faire voir dans tous les instants de la journée ; on peut décider d'un homme par ses attachements. Celui qui pourra prendre un

goût sérieux pour Mademoiselle d'Erlac, n'eût point été digne de notre chère Elise. Le caprice, qui est la loi de cette fille, est capable de faire mourir l'amour le plus robuste, si un homme de bon sens en avoit été surpris en sa faveur. Je gage donc que l'amant de cette fille est précisément à son unisson, & il ne faut point troubler une union si bien assortie. Ne pensez qu'à vous livrer sans contrainte au plaisir de vous trouver un frère & un neveu si fort au-dessus des autres hommes. Laissez-moi dire un mot à ma chère Elise.

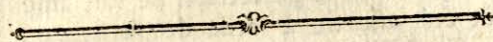
Vous vous êtes trop alarmée, ma chère enfant ; l'égratignure que cet étourdi de Marquis a faite à votre cœur, ne méritoit pas d'être traitée aussi sérieusement. Quelle est la jeune personne qui n'ait point éprouvé la trahison des sens ? On aggrave sa blessure par la conséquence qu'on y attache ; & après avoir eu bien peur, on en est quitte pour rire ensuite de soi-même. Oh, que je vais me moquer de vous, lorsque je vous tiendrai ! Que ce soit en bref, je vous prie, j'y gagnerai doublement. Outre le plaisir que j'aurai à vous posséder dans une maison que je regarde



comme la mienne, j'aurai encore celui de votre première entrevue avec le charmant Américain. Je ne veux pas qu'on lui laisse le temps de se débouter en arrivant à Paris : il faut qu'on nous l'envoie tout de suite, avec son respectable père. L'entrevue du frère & de la sœur, nous fournira une scène touchante des plus beaux mouvements de la nature, dans des cœurs bien faits. Le trouble qui accompagne toujours la première entrevue de deux personnes destinées l'une à l'autre, m'offrira un autre tableau qui ne sera pas moins intéressant : je ne crains que la vanité pour moi ; en vérité, je serai toute glorieuse d'avoir à montrer de telles amies. Hâtez-vous donc de venir, vite, vite, le plus petit délai me paroîtroit trop long.

Et vous, ma chère Northon, ajustez votre maladie de manière que votre convalescence soit l'ouvrage d'un moment. Voyez mon Médecin ; il décidera *ex cathedra*, que vous êtes en danger de mourir, si vous restez à Paris une seule minute après sa consulte. Adieu, j'abrege pour renvoyer votre homme, & avancer le plaisir d'embrasser des amies que

j'aime à proportion de leur mérite ; c'est l'expression la plus forte à mon gré.



LETTRE de Madame NORTHON, à  
Madame la Comtesse de Solmes.

ATTENDEZ-VOUS, Madame, à l'événement le plus imprévu, le plus satisfaisant, le plus heureux pour vos amies. Peu s'en faut que je ne vous renvoie notre homme, malgré la certitude où je suis que la poste, qui partira ce soir, arrivera plus vite que lui. Ah ! que je souhaiterois pouvoir lui donner des ailes ; mais, avec mon ridicule souhait, je suspends le plaisir que vous ressentirez, j'en suis sûre : je reprends mon récit à l'endroit où j'ai fini ma lettre.

Je vous y montrois une âme plus tranquille qu'elle ne l'étoit en effet. Une première impression, quelque légère qu'on la suppose, laisse toujours de profondes traces, & j'ai la plus grande pitié d'une jeune personne qui s'engage avec un cœur prévenu. Je vous avouerai même que si les circonstances eussent



sent été favorables à l'inclination d'Elise, c'est-à-dire, que s'il eût eu le cœur libre, & que la perfection de son ame eût été assortie à celle de sa figure, j'eusse sollicité moi-même son union avec Elise, sans avoir égard aux intérêts de mon neveu.

J'étois occupée de cette réflexion, lorsque Madame d'Erlac me fit demander la permission de me présenter le pere du Marquis ; & lorsque j'ouvris la bouche pour dire que je ne voulois voir personne, elle parut à la porte de ma chambre tenant par la main.... Ah! Madame, je ne méconnus point mon frere, ou plutôt mon cœur me l'annonça avant que j'eusse eu le temps de discerner ses traits. Comptez, si vous pouvez, toutes mes émotions. Ce Marquis, dont la physionomie m'avoit prévenue d'une maniere si avantageuse, étoit à ses côtés. Tous deux volent dans mes bras, m'accablent des plus tendres caresses. Heureusement je m'étois recouchée, pour soutenir la feinte que j'avois imaginée, sans quoi je n'aurois pu me soutenir. Après les premiers transports, mon frere ayant apperçu Elise, prit son fils par la main, & fléchissant

chacun un genou devant elle, lui baïserent respectueusement la main. Elise, avec une vivacité charmante, jetta ses bras autour de mon frere, & l'embrassa avec une tendresse qui fit couler mes larmes. J'avois besoin de ce soulagement, mon cœur étoit oppressé ; mais rien ne me mit plus au large, qu'une digression que nous fit Madame d'Erlac. Le voyage mystérieux de la veille avoit été pour aller au-devant de mon frere & de mon neveu : on les avoit rencontrés à la dinée, & on s'étoit fait une fête de vérifier si ce qu'on disoit de la force du sang, avoit quelque réalité. Pour faire sûrement cette épreuve, on engagea mon frere à ne pas paroître d'abord : car on supposoit, comme cela étoit juste, que je l'aurois reconnu au premier coup d'œil. Comme Northon le fils ressembloit beaucoup à son pere, on convint, pour écarter tout soupçon, qu'il feindroit d'être amoureux de Mademoiselle d'Erlac, & qu'elle le traiteroit assez bien pour nous faire croire qu'ils s'aimoient depuis longtemps.

N'ai-je pas bien joué mon rôle, me dit cette Demoiselle ? Le plus naturelle-



ment du monde, reprit Elise avec vivacité : de plus habiles que nous y auroient été trompées. Cette réponse déconcerta Mademoiselle d'Erlac, & ma pupille, à laquelle elle étoit échappée, la ferrant entre ses bras, l'accabla des caresses les plus vraies. Je me livrois au plaisir d'un dénouement si peu attendu, lorsque mes esprits, ne pouvant se soutenir dans le haut degré où ils étoient montés, m'abandonnerent. La frayeur qu'occasionna cet accident, fut de courte durée; une saignée qu'on me fit, me remit bientôt dans mon état naturel, & ce ne fut que par complaisance que je consentis à rester au lit. Madame d'Erlac, qui fait que des parents ont mille détails à se faire après une si longue absence, fut passer le jour avec sa fille chez une de ses amies; & débarrassés des témoins importuns, nous passâmes une journée délicieuse. Mon frere nous apprit en gros les divers accidents qu'il a éprouvés : en vérité, sa patience est un prodige; la générosité du Baron en est un autre. Il lui a fait remettre, le lendemain de leur séparation, un contrat de trois mille livres de rente, sans aucune condition; c'est-à-dire, indépen-

damment du mariage projeté : il m'assure une pareille somme, & ne réserve pas davantage pour lui-même; le reste de sa fortune est abandonnée à nos jeunes gens, qui auront soixante mille livres de rente; voilà ce que nous avons appris par la lecture de son testament, dont il a chargé mon frere, avec ordre de nous en faire la lecture. Notre conversation n'a été interrompue que par les projets d'Elise; elle en a fait pour le double de sa fortune; & vous la connoissez assez, pour imaginer qu'ils sont tous dignes d'elle, c'est-à-dire, à l'avantage du prochain. Mon neveu me paroît être dans les mêmes dispositions; & quoique son éloge soit déplacé dans la bouche d'une personne si proche, je ne puis me résoudre à en faire les honneurs; il mérite d'être l'époux de mon Elise; n'est-ce pas-là l'éloge le plus complet?

---

*REPONSE de Madame la Comtesse de SOLMES, à Madame Northon.*

**C**OMME le plaisir de recevoir de vos nouvelles est pour moi le plus vif,



j'ai pris la précaution de me les faire apporter à la campagne, depuis celle que l'on m'a gardée si long-temps. J'étois à table, lorsque je l'ai reçue, & on m'a permis de la lire, comme je le fais toujours, sans différer une minute, en quelque lieu que je me rencontre. J'ai jetté un cri, lorsque je suis venue à l'endroit intéressant, & mes larmes ont coulé, de manière à effrayer la compagnie. On a bientôt compris que la joie les faisoit répandre; & comme j'avois prévenu mes parents sur votre visite, il a fallu leur apprendre que cet heureux événement ne seroit fâcheux que pour nous, qui serions privés du plaisir de vous voir sitôt. Amende honorable au prétendu Marquis, du jugement peu avantageux que je m'efforçois de porter de lui, malgré votre témoignage; je faisois faire des perquisitions sur le compte de ce nouveau débarqué: car je ne connoissois personne de ce nom, & me persuadois qu'il venoit du fond de quelque Province; j'en aurois dit pis que pendre à Elise, pour peu que la vérité m'eût aidée. Son portrait a triomphé dans notre société, & le Colonel de... a bu, tête nue, & monté sur sa chaise,

chaise, à la santé de l'original. J'ai quitté le diner pour vous répondre, parce qu'il faut que cette lettre parte sur le champ pour attraper la poste; ainsi je remets mes félicitations & mes compliments pour la première fois.

---

*LETTRE de Madame NORTHON, à  
Madame la Comtesse de Solmes.*

**I**L est arrêté que je ne goûterai jamais une joie pure, & que les plus doux moments de ma vie seront mêlés d'amertume. Ma femme de chambre m'avertit qu'Elise vient de lui remettre une lettre pour vous, Madame, dont elle la conjure de me faire un mystère. Je vous l'envoie toute cachetée, & vous êtes la seule personne pour qui je voulusse avoir la même confiance, persuadée que s'il est essentiel au bien de cette chère enfant que je sois instruite de ce qu'elle contient, vous ne vous croirez pas obligée au secret, & qu'elle ne peut que gagner en suivant vos conseils, qui sont autant supérieurs aux miens, que... je m'arrête. Les louanges les plus fin-



ceres & les mieux méritées vous offensent ; & pour vous servir à votre mode, il faut renfermer dans son cœur les sentiments de respect & d'admiration. Vous ne recevez volontiers que ceux de l'amitié ; mais ne sont-ils pas fondés sur les autres ?

---

*LETTRE D'ELISE, à Madame la Comtesse de Solmes.*

MADAME,

C'EST en tremblant que je me détermine à déposer dans votre cœur les tristes secrets du mien. Vous comprendrez, par la nature de la confidence que j'ose vous faire, que ma confiance pour ma digne amie, n'est pas moins vive : mais pouvois-je me résoudre à déchirer son ame, en y portant les tristes lumieres auxquelles je ne puis me dérober ? J'aime, Madame, & je vous l'avoue une seconde fois sans rougir, puisque je remplis par-là les vœux du meilleur des peres. Cependant cet amour, que tout semble autoriser, va devenir pour moi la source d'un malheur qui

ne finira qu'avec ma vie, & qui commence dès à présent. L'amour m'a dévoilé mon cœur, ma chere & respectable amie, & les qualités que j'y trouve, me font frémir. Je savois qu'il étoit tendre, j'ignorois qu'il fût d'une délicatesse infinie, & cette délicatesse m'annonce des infortunes que je ne me sens pas la force de supporter. Ah ! s'il n'étoit question que d'être malheureuse, je me sens assez de courage pour l'être en silence, pour dévorer mes pleurs, sans en flétrir l'ame de mon amant ; mais ce courage m'abandonne, quand je réfléchis aux maux que je vais lui causer. Northon ne m'aime point, Madame : une passion violente me ferme le chemin de son cœur. En vain il s'efforce de me déguiser les tourments qu'il éprouve ; en vain il fait des efforts pour se prêter aux intentions de son bienfaiteur : les violences qu'il se fait, échappent à tous les yeux, & ne peuvent tromper une amante délicate. Victime de la gratitude & du devoir, il peut me suivre courageusement à l'autel ; il y prononcera des serments, qui seront désavoués par son cœur. Ah ! que je périsse mille fois plutôt que d'em-



poisonner, en les recevant, tout le bonheur de sa vie ! Mille pensées me roulaient dans l'esprit ; tantôt je veux lui parler avec franchise, & lui déclarer que j'ai découvert la passion qu'il a pour ma cousine. Une autre fois je me détermine à feindre de la haine pour lui, de l'aversion pour le mariage ; & puis, lorsque je considère l'effet qu'une telle déclaration produira chez les personnes dont l'estime m'est plus chère que ma vie, je me sens glacée, incertaine. Enfin, je me suis déterminée à lui écrire ce matin une lettre, dont je vous envoie la copie ; j'en attends la réponse en frémissant, quoiqu'il ne soit pas possible que mon état devienne plus affreux qu'il ne l'est actuellement. Dans certains moments, je cherche à me faire illusion, & je me dis qu'il peut être vrai que cette feinte, qui avoit été concertée, m'ait frappé trop vivement ; & dans un cœur tel que le mien, tout fait trace.... Hélas ! je cherche en vain à m'en imposer à moi-même. A chaque moment mes maux acquièrent un nouveau degré de certitude. Aidez-moi à les supporter, Madame. Je sens qu'il eût fallu attendre votre réponse avant

d'écrire à Northon ; & je l'eusse fait, sans doute, si la pensée de vous ouvrir mon âme, me fût venue plutôt ; mais elle n'est arrivée qu'en second ; & ce qui l'a fait naître, est le reproche de cette première démarche. J'ai beau me dire qu'elle n'a rien de contraire à la modestie vis-à-vis d'un homme qui m'est destiné : il est bien des moments où elle me paroît un crime. Excusez-la, je vous en conjure. Que pouvoit faire une fille de mon âge, dénuée des secours de celle qui, jusqu'à ce jour, a réglé tous mes pas & même toutes mes pensées ? Il s'agit du bonheur de ma vie, il s'agit d'éviter un crime à Northon ; cela me paroît mériter quelque indulgence. D'ailleurs, la difficulté de vous écrire m'arrêtoit. Comment vous faire parvenir ma lettre à l'insu de ma chère amie ? Je trouvois une forte d'impossibilité à le faire : il falloit mendier le secours d'un domestique ; & pour employer le terme qui convient à la chose, il falloit le séduire. Il ne m'est pas possible de vous dire ce qu'il m'en a coûté pour descendre jusques-là ; & si vous n'avez la bonté de me rassurer sur cet article, la pureté de mes intentions ne pourra



calmer mes remords. Mille pardons, Madame, j'abuse des bontés que vous avez eues pour moi ; mais je compte sur la pitié que doit vous inspirer ma situation. Hélas ! en vous quittant, je n'avois garde de prévoir que j'aurois de telles confidences à vous faire. Vous aurez la bonté, Madame, d'adresser votre réponse à ma femme de chambre.



*LETTRE D'ELISE, à Monsieur Northon fils.*

**L**A démarche que je fais aujourd'hui, Monsieur, ne peut être justifiée que par mes motifs. Au moment où les volontés de mon respectable pere m'ont été manifestées, j'ai regardé comme un devoir l'examen de mon propre cœur : j'en ai sondé les replis les plus cachés, pour voir si j'y trouverois les dispositions propres à remplir les obligations de l'état dans lequel on vouloit m'engager. J'ai fait plus ; j'ai cru qu'il m'étoit permis de pousser mon examen jusqu'à vous : destiné à devenir mon chef, il falloit que mon respect & mon obéissance

pour vous fussent fondés sur l'estime. Je vous avouerai avec franchise que vous n'avez rien perdu à cet examen ; vous possédez toutes les qualités qui peuvent faire le bonheur d'une femme raisonnable ; mais je trouve en moi un défaut qui les rendroit inutiles : mon cœur est extrêmement délicat, & ne pourroit jamais goûter un bonheur qui vous coûteroit un soupir. Mais pourquoi ces détours ? Il faut vous parler à cœur ouvert, il faut payer ma confiance de toute la vôtre. Le Ciel n'a point ratifié le mariage que nos parents ont conclu ; vous aimez ailleurs, Monsieur, je vous en demande l'aveu. Gardez-vous de me croire capable de chercher à vous surprendre ; ce seroit une injure que j'aurois peine à vous pardonner. Que ma jeunesse ne vous inspire aucune défiance ; vous trouverez en moi une amie de cinquante ans, une amie zélée, qui trouvera dans l'amitié que j'ai pour votre respectable pere, & dans celle que j'ai vouée à Madame Northon, des motifs suffisants pour mettre tous ses soins à faire votre bonheur. Ne croyez point que cette résolution ait sa source ou



dans le dégoût pour votre personne ; ou dans une autre inclination : je puis disposer de mon cœur ; mais je ne le donnerai, avec ma main, qu'à celui qui pourra me donner le sien tout entier, ou plutôt je ne le donnerai à personne. J'annoncerai cette résolution ; je me crois assez de force pour la soutenir ; & mon pere a trop de tendresse pour moi, pour me forcer dans l'action de la vie qui doit être la plus libre. Je me flatte qu'avec le temps, je pourrai trouver les moyens de vous unir avec Mademoiselle d'Erlac : c'est le plus ardent de mes desirs. En faisant votre bonheur, j'assurerai le mien, & j'y trouverai une satisfaction d'autant plus grande, que je reconnoîtrai par-là le sacrifice que fit à mon pere votre vertueux aïeul. Vous ne pouvez être mon époux, vous serez mon frere ; vos enfants seront les miens ; ma fortune sera la leur. Que de plaisir je me promets du succès de mon entreprise ! en est-il de plus grands, que de forcer l'amitié & l'estime de ceux auxquels on n'a pu inspirer d'autres sentiments ?

*LETTRE de Madame la Comtesse de  
SOLMES, à Madame Northon.*

**J**E commencerai à vous rassurer, ma chere amie, sur le commerce secret que je me propose d'entretenir avec la charmante Elise : sa seule délicatesse l'empêche de vous communiquer ses observations, par rapport à Monsieur votre neveu : elle l'aime avec une tendresse si excessive, qu'elle sent vivement ce qui n'affecteroit point une amante ordinaire. Tout est en elle au superlatif, & je vous assure qu'elle remplit parfaitement l'idée que je m'étois faite d'une personne accomplie. Elle craint que Monsieur votre neveu ne lui ait apporté un cœur prévenu. Elle craint qu'une union qui feroit tout son bonheur, ne fassé pas celui de son amant. Laissez-lui la liberté de montrer au jeune Northon, les trésors de vertu & de délicatesse du cœur qui lui est destiné. Ce jeune homme, comme vous me l'avez dit vous-même, est froid ; il veut sans doute examiner avant de se livrer entièrement,



& notre enfant prend cette réserve pour de l'indifférence. Elle n'est point de celles qui perdent à être regardée de près : ainsi laissez ces amants démêler leurs petites affaires, j'espère que tout ira bien, & j'aurois soin de vous avertir si ces petites tracasseries pouvoient avoir des suites sérieuses. Je ferois plus, si vous me donniez votre parole d'être assez maîtresse de vous-même, pour ne rien laisser échapper qui pût faire connoître à votre pupille, que je vous aye fait part de sa correspondance avec moi. L'imagination de cette aimable enfant est si vive, qu'elle lui fait prévoir des malheurs imaginaires : elle craindrait de vous affliger, de vous indisposer contre votre neveu, si elle vous faisoit part de ses terreurs. Louez les motifs de sa réserve, & laissez-moi le soin de calmer ses craintes, qui, pour être mal fondées, n'en sont pas moins pénibles. J'aime votre Baron avec des tendresses infinies : sa lettre à sa fille, m'a fait répandre des larmes, & je me fais gré de l'avoir justifié. J'ai reconnu, à la manière dont il s'est comporté dans cette affaire, cet esprit singulier dont vous m'aviez prévenue ; mais ce défaut, si

c'en est un, est si bien effacé par la noblesse de son ame, qu'il est bien sûr d'emporter l'admiration & l'estime de tous les honnêtes gens. Je vois avec ravissement qu'il ne vous manque aucune des choses qui peuvent faire la félicité d'une personne raisonnable. Parents, amis, élève, tout est à souhait : mon embarras est de savoir comment je pourrai conserver mon coin dans un cœur rempli de si belles & bonnes choses : quelle pitoyable figure ferois-je au milieu de tous ces prodiges, si la vivacité de mon attachement pour vous ne suppléoit pas à ce qui me manque ? Oh ! de ce côté-là, j'ai de quoi soutenir la comparaison.



*REPONSE de Madame la Comtesse  
de SOLMES, à Elise.*

QUE ne vous dois-je pas, aimable & chère enfant, pour la confiance que vous avez eue en moi ? j'avoue qu'elle me coûtera quelque chose, puisqu'elle me fera partager vos peines ; mais si ma sensibilité pouvoit les diminuer, je



me chargerois volontiers du tout, & , soit dit sans vous offenser, je m'en tiendrois à meilleur compte. Un peu d'expérience diminue la délicatesse, & vous poussez la vôtre à l'excès. Ce n'est que dans les Romans, ma chère, que l'on rencontre ce parfait accord, qui de deux ames n'en fait qu'une. Il est vrai que ce que j'appelle un être de raison avant le mariage, se réalise presque toujours après le Sacrement chez les ames vertueuses; chaque année apporte avec elle un degré de bonheur; & si vous voulez m'en croire d'après un grand nombre d'exemples, les douceurs que l'on goûte avant l'hymen, sont autant de rabattu sur celles qu'on peut raisonnablement se promettre dans un mariage où le devoir & la raison ont présidé. J'en excepte le seul cas d'une antipathie décidée, & je gagerois sur ma vie, que Monsieur Northon ne peut l'avoir pour vous. Vous le croyez amoureux de votre cousine, supposons-le pour le moment. Ce ne pourroit être qu'une de ces impressions passagères qu'on peut appeler une surprise des sens, & qui vous deviendroit très-avantageuse : oui, cette éclipse de sa raison seroit un bien réel pour vous.

Apprenez, ma chère petite, que les hommes ne jugent que par comparaison. Peut-être cet habitant du nouveau monde, qui n'a aucune expérience, se feroit-il imaginé que toutes les femmes auroient été jettées dans le moule de la sienne; & dans ce cas, vous en auriez diminué de prix à ses yeux; & il n'eût pas assez senti ce qu'il devoit à Dieu, pour l'avoir partagé si avantageusement. Si vos conjectures sont vraies, il ne pourra plus s'y méprendre : les chaînes que fait traîner une capricieuse, sont si pesantes, qu'au sortir de ses fers, il n'est point d'esclavage qui ne paroisse doux. Et où avez-vous appris, s'il vous plaît, que la générosité vous fît une loi d'unir Northon au ridicule objet de sa tendresse, s'il est vrai qu'il aime cette fille? Ce seroit vraiment la vengeance la plus compléte que vous pussiez tirer de sa sottise. Mais comment pouvez-vous supposer dans ce jeune homme estimable, même selon vous, une passion assez forte, pour lui faire sacrifier tous ses devoirs à une inclination de deux jours? La d'Erlac n'a que douze heures d'avance sur vous; ses charmes sont-ils donc si supérieurs qu'ils aient pu renverser en si peu de temps



une si bonne tête? D'ailleurs, il ne faut pas vous mettre dans l'esprit qu'on pût jamais amener Madame d'Erlac à consentir à un tel mariage. C'est à de bons Israélites comme nous, à penser que l'homme est au-dessus du titre; mais une Dame du bel air ne fait cas du premier, qu'à proportion qu'il est décoré du dernier. Le mariage de sa fille est arrêté avec un Marquis, dont la noblesse est toute brillante de titres; il est riche, c'est un homme à la mode, fort avancé dans le service, & qui peut prétendre à tout. Comment lui préféreroit-elle un homme qui n'est que noble, & dont le nom est si peu connu à la Cour? un homme dénué des biens de la fortune! Que si, par un miracle que je croirois à peine après l'avoir vu, tant je connois la Dame, le mérite de Monsieur Northon avoit la puissance d'humaniser sa superbe, pensez-vous que les respectables parents de ce jeune homme pussent consentir à une union qui ne pourroit avoir lieu, sans violer les devoirs les plus sacrés de l'amitié & de la reconnaissance? Il doit trop au Baron, pour dégager une parole qui lui est si chère & si avantageuse, que le jeune homme

a confirmée, qu'il confirme chaque jour par une recherche publique. Que si vos remarques étoient vraies, & que je me trompasse, savez-vous la conclusion que j'en tirerois? celle que j'en ai déjà tirée une autre fois; que la conquête de la d'Erlac ne mériteroit pas qu'on la lui disputât; que Northon n'auroit ni vertus ni lumieres; en un mot, qu'il seroit indigne de devenir l'époux d'Elise. Ne vous sâchez pas du jugement désavantageux que je porte de ce jeune homme: c'est une nécessité pour moi de vous traiter de visionnaire, ou de le croire tout différent de ce qu'il paroît à vos yeux. Je fais que ce dernier trait vous percera de part en part, & d'autant plus que vous ne pourrez vous dissimuler à vous-même combien il est vrai. La réputation, le bonheur de Northon, sont deux idoles auxquelles vous avez résolu de vous sacrifier vous-même. Vous voulez porter toute l'iniquité de la rupture; le beau projet! Je le répète, s'il étoit assez lâche pour y consentir, ah, laissez-le à la d'Erlac! Mais vous, ma chère Elise, avez-vous pu former un tel projet sans frémir? Quoi, vous compteriez pour rien la vive douleur que causeroit



à votre pere un caprice qu'rien ne pourroit justifier : & cette respectable amie , cette seconde mere à laquelle vous devez plus qu'à celle qui vous a mis au monde , comme vous me l'avez écrit , pensez-vous qu'elle pût survivre à une conduite si éloignée de ce qu'elle a droit d'attendre de vous ? Pardonnez à ma franchise , ma chere enfant ; je dois répondre à la confiance que vous me marquez , en ne vous cachant aucune des suites de votre projet : il a quelque chose de séduisant pour une ame noble ; mais il ne peut soutenir la réflexion.

Il ne vous reste plus qu'un retranchement , & il faut vous y forcer. En supposant à Monsieur Northon une passion insurmontable pour ma rivale , me direz-vous , faudroit-il que j'abusasse de la déférence pour les parents , afin de le rendre malheureux ? Faudroit-il que je m'associaffe à son infortune ? non , ma chere. Ces *faudroit-il* roulent sur un principe faux , c'est qu'il y a des passions insurmontables , & il n'en est aucune dont la Religion ne puisse triompher. Que si cette hypothese pouvoit se réaliser , il y auroit une conduite plus noble & plus digne de ma chere Elise , que son cœur

lui dicteroit alors : elle le connoît peu , si elle s'est crue capable de soutenir une feinte ; son trouble la trahiroit bientôt.

Je vous dirai avec la même franchise que j'aurois conclu à supprimer le billet si vous m'aviez consultée , quoiqu'il soit écrit avec décence , eu égard à votre mariage qui paroïsoit prochain. Vous n'y prononcez pas le gros mot , *je vous aime* , vous en eussiez rougi : eh bien , je vous avertis que si vous l'eussiez mis à toutes les lignes , il auroit été moins expressif que les termes dont vous vous êtes servie. Quoi de plus propre à convaincre Northon de votre excessive tendresse , que le service délicat que vous lui offrez ? Oh ! qu'il paroîtroit petit à mes yeux , si ce billet ne desfilloit pas les siens , supposé qu'ils fussent fascinés. Je brûle d'envie de voir sa réponse , & de savoir si ma lettre ne vous paroît pas écrite avec trop peu de ménagement. Voyez mes motifs , ma bien-aimée ; ils font une excuse que vous ne pouvez refuser.



LETTRE de Madame NORTHON,  
à Madame la Comtesse de Solmes.

L'Amitié a des yeux aussi perçants que l'amour, ma chere Comtesse : votre lettre ne m'a rien appris. J'ai toujours lu dans le cœur de mon infortuné neveu : aucun des mouvements de celui de ma chere Elise ne m'échappe : je partage les peines de cet aimable couple, sur lequel les fées sembloient avoir soufflé, & pour lequel j'entrevois des malheurs qui rendront inutiles pour eux tous les avantages de la nature & de la fortune. Les peines qu'ils me font souffrir sont d'autant plus insupportables, que je suis forcée de les dévorer en silence, & de cacher un cœur consummé d'ennuis sous un front serein. Eh, que me serviroit-il de parler ? l'amour ne se commande point : je ne connois pas autant mon neveu qu'Elise ; cependant il est aisé de le démêler : je vois en lui une ame contente d'elle-même, qui lutte avec courage contre un penchant qui l'entraîne avec violence, qui est emporté sans être vaincu : irois-

je aggraver ses peines par des reproches qu'il ne mérite point, s'il se les fait à lui-même ? Mon frere jouit avec sécurité de l'espoir de pouvoir donner à Elise le doux nom de fille ; irai-je lui ravir une satisfaction qu'il doit payer si cher, & avancer le moment de ses peines ? Par rapport à ma fille, je ne puis désapprouver les motifs qui l'engagent à me cacher ce qui se passe en elle ; elle veut ménager ma sensibilité : cependant je ne l'aurois pas crue capable de cette réserve ; elle a quelque chose de dur pour moi, & je la sentirois bien plus, si ma confiance en vos lumieres & vos bontés étoit moins vive. Voilà, Madame, une confession sincere de ce que je suis, & de ce que j'éprouve actuellement. J'ajouterai pourtant, que je souffre en femme persuadée qu'rien n'arrive par hasard, & j'ai une ferme confiance que la providence débrouillera ce cahos, d'une maniere avantageuse pour ces aimables enfants : leur innocence, leur piété, leur attachement à leurs devoirs, leur fidélité à les remplir, les rend, ce me semble, plus propres que bien d'autres à recevoir des marques d'une protection spéciale de celui qui



aime les cœurs purs. En un mot, j'espere contre toute apparence un dénouement heureux.

J'abandonne à votre prudence l'usage que vous voudrez faire des lettres d'Elise : si votre répugnance à me les communiquer avoit pour principe la crainte de quelque imprudence de ma part, je crois pouvoir vous répondre de moi. Faut-il vous l'avouer ; mon cœur est à vuide de lumieres sur cette affaire : quelque douloureuses qu'elles soient, il est des maux où l'on cherche à se plonger, pour ainsi dire, & où l'on craint de se ménager. Adieu, Madame, je m'attendois à une correspondance plus gaye de ma part, & je me sentirois quelque regret de vous faire partager mes peines, si je n'étois persuadée que la vraie amitié s'en charge aussi volontiers que des plaisirs.

---

*LETTRE D'ELISE, à Madame la Comtesse de Solmes.*

**A**VANT de répondre à la lettre pleine de sagesse, que vous m'avez fait l'hon-

neur de m'écrire, permettez-moi de vous envoyer la copie de la réponse que m'a faite M. Northon : peut-être la prévention favorable que j'ai pour lui, influe-t-elle sur le jugement que j'en porte ; mais il me semble que ses sentiments justifient ce que j'ai eu dessein de faire pour lui. La crainte que j'ai de perdre votre estime, doit vous faire excuser l'empressement que j'ai de vous instruire de tout ce qui peut justifier ma faute ; car je reconnois avec franchise que ma lettre étoit une imprudence.

---

*REPONSE de Monsieur NORTHON le fils, à Mademoiselle Elise.*

**A** Quel état me réduisez-vous, Mademoiselle ! il est des situations si humiliantes, qu'on voudroit, s'il étoit possible, se les dissimuler à foi-même ; comment les découvrir à une personne dont on met l'estime à un si haut prix, qu'on sacrifieroit pour l'obtenir tous les autres biens du monde ? Telle a été ma disposition à votre égard au premier instant



où j'ai eu l'honneur de vous voir. Quel accroissement a-t-elle dû prendre à tous les moments, puisqu'il n'en est aucun qui ne m'ait découvert en vous des trésors de vertu & de sagesse, dignes de l'admiration de tout l'univers ! Votre lettre a mis le comble aux sentimens que je viens de vous exprimer : vous êtes plus grande à mes yeux que tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde. Comment avec cette disposition puis-je être devenu si coupable à votre égard ? Comment me résoudre à vous révéler un crime qui m'avilit à mes yeux, quoiqu'il soit involontaire ? Je le ferai pourtant ; jamais le mensonge & le déguisement n'ont souillé mes lèvres : c'est la première fois de ma vie qu'un hommage rendu à la vérité m'a paru pénible ; je ne veux pas être vaincu dans ce premier combat.

L'estime, l'amitié, l'amour même, sont les premiers sentimens que mon cœur a sentis, & je puis assurer qu'ils ont précédé en moi l'usage de la raison. Vous en étiez l'objet, charmante Elise, & jamais jusqu'à mon arrivée en Europe une seule distraction n'avoit affoibli ces impressions : je regardois

comme le souverain bonheur, celui d'être uni à une personne si accomplie : j'attendois avec une impatience qu'on trouvoit divertissante dans un enfant de mon âge, l'arrivée des vaisseaux pour apprendre quelque nouvelle circonstance de vos progrès : je dévorais les endroits des lettres de ma tante qui parloient de vous ; les louanges qu'elle vous donnoit me transportoient, & le desir de me rendre digne de vous, a été le plus puissant aiguillon qu'on ait employé dans mon enfance, pour m'exciter à l'étude & à corriger mes défauts.

Revenu des bords du tombeau dans un âge plus avancé, la violence du mal avoit effacé presque toutes mes idées ; il avoit respecté la vôtre, Mademoiselle, & je ne pus modérer mes transports, lorsque le Médecin annonça qu'il falloit repasser en Europe, si on vouloit prolonger mes jours : le desir de vivre, si naturel à mon âge, m'affecta moins que celui d'avancer le moment de m'unir à l'objet de ma vive tendresse. Pardonnez-moi cette expression, charmante Elise ; je sens que je ne suis plus digne de m'en servir, mais j'ai promis d'être vrai, & ce sentiment doit entrer dans



la confession sincere que vous exigez d'un malheureux coupable. Je me vis avec transport dans les bras du plus respectable de tous les hommes, de celui qui est mon second pere, puis-que je fais, à n'en pouvoir plus douter, que nous n'avons subsisté que par ses bienfaits. Il daigna confirmer le don qu'il m'avoit fait en venant au monde, de ce qu'il avoit de plus précieux; il m'honora du nom de fils, & mon cœur lui voua dans ce moment des sentiments pareils à ceux que j'avois pour le meilleur de tous les peres. Moments délicieux, je ne puis vous rappeler sans verser des larmes ameres! une passion funeste, & plus encore l'honneur, m'a ravi l'esperoir d'entendre une autre fois ce nom si doux sortir de sa bouche. Quand le Ciel, par un miracle, pourroit me rendre à moi-même, je sens bien qu'un cœur souillé d'un amour que sa propre raison désavoue, ne seroit plus digne d'être offert à Elise. Malheureux! quel trésor j'ai perdu!

Cet aveu de mon indignité, que la vérité m'arrache, va me rendre l'objet de l'indignation de tous ceux à qui je fus cher autrefois: qu'il me soit permis de

de chercher à diminuer ma faute en vous développant les malheureuses circonstances qui m'ont entraîné comme malgré moi.... mais non, la probité me défend de me justifier: je ne le pourrois faire qu'aux dépens d'un tiers, & peut-être en ai-je déjà trop dit. Je suis coupable, chargez-moi de toute votre indignation, je souffrirai moins, ce me semble; votre pitié augmente ma peine. Je saurai pourtant donner des bornes à mon égarement; quelque vive que soit ma passion pour Mademoiselle d'Erlac, je me bornerai au plaisir de l'aimer toute ma vie: je ne me crois point en liberté de disposer de ma main, & je puis me promettre qu'elle ne sera jamais à personne, quand même on disposeroit de la vôtre. Je passerai le reste de ma vie à gémir sur les biens que j'ai perdus; je sentirai vivement ces pertes, mais je ne les sentirai pas long-temps.

*ELISE continue.*

Le funeste secret s'est arrêté sur les levres de l'infortuné Northon. Quel est ce mystere qui pourroit servir à sa justification, & qu'il tait par ménagement pour ma rivale? Il y a dans toute cette



affaire un point qui me paroît incompréhensible, car je suis sûre que ce qu'on nous donna comme une feinte le jour de son arrivée étoit une réalité : oui, Madame, dès-lors il aimoit ma cousine ; dès-lors elle répondoit à son amour. Comment leur intelligence a-t-elle pu se former dans quelques heures ? Je m'y perds. Avouez, Madame, que cet aimable jeune homme est bien à plaindre : quels combats, quels remords ! Comment .... oh ! je ne finirois pas, si je disois tous les *comment* qui me viennent dans l'esprit, & je...

L'énigme est expliquée, & d'une manière bien désespérante pour moi. La compassion, la reconnaissance ont formé les nœuds qui attachent Northon à ma rivale. Je voudrois pouvoir vous taire les excès auxquels elle s'est abandonnée ; mais dans une circonstance où j'ai tant besoin de vos conseils, il ne m'est pas possible de garder le silence. Malheureuse fille ! comment as-tu pu t'oublier jusqu'à ce point ? Ecoutez, Madame, mais que ce secret fatal reste enseveli au fond de votre cœur.

Rappelez-vous, s'il vous plaît, que ce portrait dont vous eûtes la bonté

de vouloir une copie, avoit été fait par l'ordre de mon pere. La dernière lettre nous fut apportée par un homme auquel il me commanda de le remettre, & qui nous dit qu'il avoit ordre de le faire partir pour l'Amérique : il ne devoit point aller si loin. Monsieur Northon venoit de débarquer à Bordeaux, où les affaires de mon pere devoient le retenir deux mois. Northon avoit été peint en Amérique, & mon pere chargea Monsieur Northon de m'envoyer ce portrait par un exprès qui demanderoit le mien. M. Northon, apprenoit à sa sœur, dans une autre lettre, & son arrivée en Europe, & le temps où il devoit se rendre à Paris : il la prévenoit sur le desir que mon pere avoit que je passasse ce temps chez Madame d'Erlac sa sœur. Il vouloit, par cette politesse, ménager sa réconciliation avec cette Dame, avec laquelle il s'étoit brouillé, parce qu'elle s'étoit mésalliée. Monsieur Northon ajoutoit que mon pere, qui aime les surprises, se faisoit un jeu de faire mettre ce portrait sur ma toilette, de faire tomber le mien comme par hasard entre les mains du jeune Northon, pour se divertir en-



suite du récit de ce que nous aurions éprouvé en voyant les portraits. Voilà, Madame, la funeste origine de tous nos malheurs, comme vous l'allez voir.

Le domestique qui fut envoyé à Madame d'Erlac, arriva à Paris dans un temps où cette Dame avoit eu quelques accès de fièvre qui l'avoient extrêmement fatiguée; ainsi elle chargea sa fille d'ouvrir le paquet; la curiosité engagea cette Demoiselle à ouvrir une petite boîte qui étoit pour nous, parce qu'elle crut qu'elle renfermoit quelques bijoux : fatale curiosité ! le portrait de Northon fit sur elle une impression si vive, qu'elle ne put se résoudre à le laisser passer dans mes mains. Elle fit briller une somme considérable aux yeux de ce messager, & l'engagea à lui laisser & le portrait & la lettre de Monsieur Northon le pere; elle lui promit une plus grande récompense s'il vouloit la faire avertir de son retour, & l'attendre chez une femme qui l'avoit élevée, & dont elle pouvoit disposer. Ce malheureux ne fut que trop exact à lui obéir, & lui remit entre les mains mon portrait qu'il devoit porter à Monsieur Northon.

Dans l'intervalle du temps qu'il avoit employé à ce voyage, ma trop foible cousine acheva de se perdre; elle ne pouvoit détacher ses yeux de cette toile fatale; & comme elle ignoroit absolument l'art de se vaincre, elle céda au mouvement qui l'entraînoit, & ne pensa plus qu'aux moyens de satisfaire la passion qu'elle avoit conçue. Elle eut de grandes espérances de réussir dans son dessein, lorsqu'elle eut confronté son portrait avec le mien : ma petite figure naïve, villageoise, ne lui parut pas propre à effacer la sienne qui réunissoit à toutes les graces naturelles, le piquant de celles que l'art y peut ajouter; elle résolut donc de faire l'échange des portraits; mais à quoi cela devoit-il aboutir ? Northon pouvoit à la vérité se laisser séduire par ses traits; étoit-il maître de sa main ? Malheureusement pour ma pauvre cousine, un des amis de sa mere en qui elle avoit quelque confiance, vint lui rendre visite dans cet instant critique : elle avoit besoin de conseil, & véritablement elle ne pouvoit mieux s'adresser pour réussir dans sa criminelle entreprise. Cet homme, qui avoit été son maître dans l'im-



piété, badina des scrupules qui s'élevaient dans l'ame de cette fille infortunée : il lui répéta que le mot *morale* étoit vuide de sens ; qu'il ne pouvoit abuser que les petits génies qui devenoient la victime d'une chimere, pendant que les gens éclairés, en s'élevant au-dessus du préjugé, tiroient parti de la vie. Le métier d'honnête homme, ajouta-t-il, est un métier de dupe, parce que tous les hommes sont foux, & n'ont en vue que leurs propres avantages qu'ils se procurent au dépens de qui il appartient ; ainsi, pour n'être point trompé, il faut se hâter de tromper les autres, dans les choses qui nous intéressent personnellement s'entend, car il seroit ridicule de s'immoler à la satisfaction de gens qui se moqueroient de notre bonhomme, bien-loin de vouloir l'imiter. Vous aimez l'original de ce portrait, vous êtes maîtresse d'un grand bien, il doit vous servir à choisir un époux qui vous plaise ; nous saurons amener Madame d'Erlac à consentir à tout, il n'est question que de vous faire aimer du jeune homme. Ma pauvre cousine, rassurée par cet homme abominable, s'abandonna à sa conduite, &

il ne lui demanda qu'une heure pour former son plan : puis prenant tout-à-coup un air rêveur, pourvu, dit-il, que je sois débarrassé d'une affaire fâcheuse qui ne me laisseroit pas la liberté d'esprit nécessaire en cette occasion. Cette affaire fâcheuse étoit une dette de quarante louis qu'il falloit payer dans les vingt-quatre heures, & vous pensez bien que ma cousine n'étoit pas libre de refuser cette somme à un homme dont elle attendoit un tel service ; elle fut donc promise & donnée au temps précis, & on y ajouta de magnifiques promesses. On s'adressa au domestique, qui, lié par sa première infidélité, n'étoit plus libre de se refuser à rien. Mademoiselle d'Erlac lui promit une place avantageuse dans sa propre maison ; & s'étant assurée de lui, elle lui remit son portrait & la lettre dont je vous envoye la copie.





*LETTRE de Mademoiselle d'ERLAC,  
sous le nom d'Elise, à M. Northon  
le fils.*

MONSIEUR,

S'IL n'étoit pas question de tout le bonheur de ma vie, je ne me hasarderois pas à faire une démarche que l'on pourroit trouver blâmable dans une fille de mon âge. Nos parents nous ont engagés sans notre aveu, & je frémis dans la crainte que la seule obéissance ne vous engage à ratifier un engagement qui ne peut être heureux, s'il n'est volontaire. Si vos traits peignent votre ame, je vous suivrai sans répugnance à l'autel, mais il faut un consentement aussi libre de votre part. Sondez donc votre cœur, Monsieur. Je ne suis point flattée dans ce portrait, voyez si mes traits n'ont rien qui vous rebute. Un mot m'apprendra l'impression que j'aurai faite sur votre cœur : notre amie commune, cette tante qui m'a servie de mere, approuve la précaution que je prends, & se charge de rompre no-

tre mariage, si vous sentez la plus légère répugnance à me donner la main. Tout ce qu'elle exige de vous, c'est que vous cachiez à votre pere la lettre que je vous écris, & la réception de mon portrait. Je vous avoue que ce déguisement m'a coûté autant qu'il pourra vous coûter à vous-même ; mais, comme je la connois très-prudente, & que je suis accoutumée, depuis que je suis au monde, à lui obéir aveuglément, je me suis soumise à ses ordres, & me persuade qu'elle a de bonnes raisons d'en agir ainsi ; c'est aussi par une raison dont elle n'a pas jugé à propos de me rendre compte, qu'elle fait copier ma lettre ; je pense pourtant qu'elle a cru qu'une telle déclaration ne devoit pas être de l'écriture d'Elise.

Je n'ai pu savoir quel effet produisit sur le cœur du jeune Northon une si étrange lettre ; il y a beaucoup d'apparence que sa droiture naturelle en fut blessée, mais que tout le blâme de ce déguisement retomba sur Madame Northon, & que la répugnance que celle qui l'avoit écrite avoit eue à s'en ser-



vir, répugnance qu'elle laissoit entrevoir, la justifia dans son esprit. Le domestique lui fit remettre le portrait & la lettre; & Monsieur Northon le pere ne le voyant point revenir, crut qu'il lui étoit arrivé quelque accident en chemin, ce qui lui fit presser la conclusion de ses affaires. J'ignore quelle réponse il fit à la lettre qu'il avoit reçue; si on en croit l'impression que fit sur lui le portrait qu'il croyoit le mien, on peut présumer qu'elle fut tendre; mais cette réponse ne nous a point été remise, celle de qui nous tenons tout ce détail, n'ayant pu se la procurer.

Quoique le succès de cet inique projet surpassât les espérances de Mademoiselle d'Erlac, elle n'étoit pas sans inquiétude, & payoit d'avance les maux qu'elle devoit me causer. Dans les premiers moments, elle s'étoit prêtée à l'espoir de surmonter les obstacles que l'ambition de sa mere apporteroit à un mariage qu'elle regarderoit comme disproportionné; mais quand elle se rappelloit la difficulté de retirer la parole qu'elle avoit donnée au Marquis D., Seigneur aussi distingué par sa valeur que par l'ancienneté de sa noblesse, elle ne

voyoit d'autre moyen de se satisfaire qu'en brusquant son mariage avec Northon; ce qu'elle pouvoit faire sans rencontrer d'obstacles du côté du Marquis qui étoit absent. Tout dépendoit du degré des sentiments qu'elle auroit inspirés à Northon, & elle n'étoit pas sans crainte à cet égard. Un homme du nouveau monde auroit-il le discernement assez fin pour connoître le prix de ses graces, & n'auroit-il pas la grossièreté de lui préférer la nature toute simple? Ce fut pour s'assurer de ses dispositions, qu'elle persuada à sa mere d'aller au-devant du pere & du fils, & de se donner le divertissement de passer pour moi. Elle pouvoit le faire d'autant plus aisément, qu'elle savoit le temps de leur départ, parce que Monsieur Northon ne recevant point de nouvelles de sa sœur, & ne sachant où lui faire remettre ses lettres, les avoit adressées à Madame d'Erlac, & sa fille avoit eu soin de les intercepter.

Je m'arrête, Madame, ou plutôt je suis arrêtée par une réflexion qui m'emporte malgré moi. Les mots d'honneur, de probité, sont sans cesse dans la bouche de Mde. & Mademoiselle d'Erlac;



*ces vertus, disent-elles, sont si naturelles à l'homme comme il faut, qu'elles n'ont pas trop besoin d'être étayées chez lui par des motifs surnaturels. Le philosophe est par raison, ce que le vulgaire est par ce phantôme qu'on appelle religion, & c'est d'une manière plus excellente. Voilà ce que j'entends répéter sur tous les tons depuis que je suis dans cette maison, & je croyois que ces gens étoient de bonne foi les premières dupes de la doctrine qu'ils ont adoptée : j'ai bien changé d'avis ; mais je dois vous apprendre d'où nous viennent ces lumières.*

Je vous ai dit que Mademoiselle d'Er-lac avoit donné rendez-vous au domestique de Monsieur Northon, chez une femme qui l'a élevée, & qu'elle a mise dans sa confiance : cette femme, soit par probité naturelle, soit par la crainte des suites d'une affaire qui n'en peut avoir que de funestes, soit enfin par le desir de voir son élève dans un rang plus élevé, a cru la pouvoir tromper pour la servir ; & ayant fait prier Monsieur Northon le pere de passer chez elle, lui a dévoilé le mystere d'iniquité que je viens de vous écrire : elle a fait plus, car elle s'est engagée à lui ren-

dre compte de toutes les démarches de ces deux amants, ou plutôt de cette amante : car il est aisé de voir que le jeune Northon est entraîné par une passion dont il rougit : il se laisse conduire ; mais j'espère contre toute espérance que sa raison prendra le dessus, & que ma cousine ne pourra le mener aussi loin qu'elle se l'est promis.

Monsieur Northon le pere n'avoit pas le moindre soupçon de toute cette intrigue ; il me voyoit souvent rêveuse, sans se douter que son fils eût aucune part à ma situation. Cette confiance l'a éclairé sur le sujet de ma tristesse, qui perce malgré tous mes efforts. Il est venu me surprendre dans mon cabinet ; & sans que j'aie pu le prévoir ni l'empêcher, il s'est jeté à mes pieds pour me faire, disoit-il, amende honorable de l'égarement de son fils, & réclamer ma compassion pour cet infortuné. Je mourois de douleur & de confusion à vos pieds, m'a-t-il dit, si je n'espérois que l'excès du mal produira le remède, & que le mépris qu'une telle créature doit lui inspirer, ne tardera pas à lever le prestige qui le deprave. Mon fils touche au moment d'ouvrir les yeux, a-t-il



ajouté ; mais retrouvera-t-il dans le cœur d'Elise, des bontés qu'il ne mérite plus ? ah ! je ne quitterai point cette posture, que vous n'ayiez accordé aux larmes du pere, le pardon & la grace de son coupable fils.

Savez-vous, Madame, ce que je faisois pendant ce temps ? J'avois laissé tomber mon visage sur celui de cet homme respectable : je confondois mes larmes avec les siennes. Enfin, je trouvai le moyen de me glisser entre ma chaise & lui ; & m'étant mise à genoux, nous restâmes quelques moments dans cette posture, sans avoir la force de nous parler. Un bruit que nous entendîmes dans la chambre prochaine, nous fit lever avec précipitation ; mais si troublés, si décontenancés, que Mademoiselle d'Erlac, qui venoit en chantant, demeura stupéfaite à la porte de mon cabinet, & nous dit avec un souris moqueur en se retirant, qu'elle étoit une indiscrete. M. Northon fut si irrité de l'air dont elle prononça ces mots, & qui leur servoit de commentaire, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier : Fille méprisable, crois-tu que tous les cœurs soient faits sur le modele du tien ? Ce

fut pour justifier cette apostrophe, qu'il se crut obligé de m'instruire de tout ce qu'on lui avoit découvert. Il s'attacha en même-temps à justifier son fils, qui, en livrant son cœur à l'original du portrait qui l'avoit séduit, croyoit répondre aux desseins que lui & le Baron avoient formés en sa faveur. Il me dit encore, sans doute pour me consoler, que la physionomie de ma cousine, qu'il prenoit pour moi, lui avoit déplu, & qu'il avoit accusé sa sœur de prévention ; que tout ce qu'il avoit pu gagner sur lui avoit été de se contraindre, parce qu'il avoit cru démêler dans cette physionomie, de la fausseté & de la hauteur ; ce qui lui avoit fait craindre que son fils ne fût pas aussi heureux qu'il se l'étoit promis.

Je ne vous dissimulerai pas, ajouta-t-il, que mon malheureux fils ne vit pas votre cousine avec les mêmes yeux, lorsqu'elle vint à notre rencontre. Comme nous étions entrés dans un assez beau jardin, en attendant l'heure d'un magnifique dîner, que Madame d'Erlac avoit fait préparer, mon fils, qui avoit offert sa main à Mademoiselle d'Erlac, s'éloigna de nous insensiblement, &



s'affit avec elle à l'extrémité de ce jardin. Pendant ce temps, Madame d'Erlac me dit qu'elle avoit voulu ménager ma sœur, qui avoit été incommodée, & la préparer par degrés au plaisir de me voir; elle m'entretint ensuite de mes voyages, & de tout ce qu'elle crut de plus propre à diminuer la longueur du temps, en attendant le moment de se mettre à table; puis tout-à-coup, souriant d'une manière mystérieuse, elle me demande comment je trouvois sa niece? La politesse dicta ma réponse; mais si les louanges que je m'efforçois de donner à sa fille lui persuaderent que j'étois satisfait de sa figure, la joye que je ressentis, en apprenant que cette Demoiselle n'étoit point celle que je venois chercher de si loin, eût dû lui ouvrir les yeux sur mes vrais sentimens: il ne me vint pas dans l'esprit que j'eusse rien à redouter des charmes de Mademoiselle d'Erlac; cependant, par un mouvement machinal, son tête à tête avec mon fils me déplut, & je proposai à Madame d'Erlac de réjoindre ces jeunes gens. M. votre fils est détrompé actuellement, me dit cette Dame, & ma fille s'est chargée

de lui faire l'éloge de ma niece, qui, certainement, est digne de M. votre fils; & alors elle me parla de vos bonnes qualités d'une manière si vraie & si tendre, que je lui pardonnai le mauvais moment qu'elle m'avoit fait passer. Je ne vis rien pendant le dîner qui pût faire naître mes soupçons: on y parla de la force du sang; & comme c'étoit Mademoiselle d'Erlac qui amena cette conversation, je suis sûr à présent qu'elle le fit à dessein, & pour éloigner le moment où mon fils seroit en droit de vous rendre un hommage public; enfin, on me proposa d'éprouver si ce qu'on disoit des mouvemens naturels étoit vrai, en présentant mon fils à ma sœur sous un nom supposé. Ma complaisance pour ces Dames n'eût peut-être pas été jusqu'à différer le moment d'embrasser ma sœur; je ne cédaï qu'à la crainte d'altérer sa santé, & Madame d'Erlac me promit de la préparer par degrés au plaisir de me revoir, après une si longue absence. Je fus convaincu le lendemain qu'elle ne m'avoit pas tenu parole; mais trop occupé d'objets importants, je ne pensai pas à le lui reprocher.



Ne croyez pas, Mademoiselle, que j'ajoute un seul mot à l'exacte vérité dans ce qui me reste à vous dire, ajouta M. Northon. J'attendis le retour de mon fils avec la plus vive impatience ; & le jour où il vous vit sous le nom du Marquis de Silly, j'eus lieu d'être satisfait de la justice qu'il vous rendit : il vous dépeignit à mes yeux telle que vous êtes ; c'est tout dire en un mot. Il me parla avec transport, sur-tout de votre modestie, qu'il mettoit au dessus de vos charmes, de votre tendre respect pour ma sœur, qui paroissoit naturellement dans toutes vos actions, & même dans chacun de vos regards. Voilà ce qui a fondé ma sécurité, chère Elise. Le moyen d'imaginer qu'un jeune homme, qui connoissoit si bien le prix des vertus qu'il remarquoit en vous, pût se laisser séduire par l'art, la coquetterie & l'affectation ! Actuellement même, que je suis instruit du piège qu'on lui a tendu, je ne puis croire que les choses soient en danger d'être portées à l'extrémité que cette femme a voulu me persuader. La passion de Mademoiselle d'Erlac, à laquelle il ne peut répondre, a surpris sa compassion ; ce sentiment

l'honneur, un homme bien né est au désespoir de faire le malheur d'une personne qui lui veut du bien. Il se contraint dans les soins qu'il vous rend, pour ne point déchirer le cœur de cette malheureuse. Vous ignoriez ses motifs, & vous avez dû être blessée de bien des choses capables de blesser une âme délicate, quand elle ignore le motif qui les occasionne. Non, certainement, mon fils n'aime point la d'Erlac, & bientôt il ne pourra se défendre du juste mépris qu'elle doit lui inspirer. Notre cher Baron doit être actuellement en Europe ; j'attends à chaque minute une lettre qui le précédera de peu de jours : nous quitterons ce lieu, & Northon, débarrassé du soin de ménager cette fille, se livrera tout entier à la tendresse qu'il vous doit.

Hélas ! Madame, je ne puis me flatter du retour que me promet ce pauvre père abusé. Savez-vous bien que je n'ai pas eu le courage de lui ôter cet espoir, que je n'ai pas moi-même ? Est-il possible qu'une tête comme la mienne ne succombe pas sous le poids des peines dont elle est accablée ? J'en ai de tous les genres. Je ne puis penser, sans frissonner,



à l'indécent personnage qu'à dû faire ma cousine, dans la conversation particulière qu'elle a eue avec Northon. Comment une fille de son rang a-t-elle pu avouer, sans mourir de honte, qu'elle s'étoit abaissée jusqu'à séduire un malheureux domestique, jusqu'à l'engager à commettre un crime énorme envers son maître ! Je n'exagère point, il l'a trompé dans l'affaire qu'il regarde comme la plus importante : peut-elle se rappeler, sans rougir, l'idée que cet homme a dû se former d'elle, le mépris avec lequel il la regardera le reste de sa vie ? Mais comment a-t-elle pu avouer l'échange des portraits, dire à un homme qu'elle l'aime, mendier sa pitié, attendre son arrêt, & faire dépendre son sort d'une parole de sa bouche ; le solliciter à se rendre aussi méprisable qu'elle, en violant pour la satisfaire, les devoirs les plus sacrés ? A quel excès nous porte une passion criminelle ! voilà donc les effets de celle qu'on regarde comme la passion des belles ames ; de celle, qui, dit-on, l'élève ! Mais, dois-je attribuer ces excès à l'amour ? J'aime Northon ; & ce sentiment, loin de me porter à des affect-

tions criminelles, anéantiroit en moi la seule idée du crime, par la crainte de me rendre indigne de lui, quand même je ne serois pas défendue par des motifs infiniment plus puissants. Ah ! je ne le vois que trop, c'est à ce qu'on nomme philosophie, qu'il faut s'en prendre des excès de ma cousine. Les philosophes anciens faisoient consister la sagesse à régler les passions ; ceux de nos jours, à ne rien épargner pour les satisfaire. Ah ! malheureuse victime de ces empoisonneurs publics, quelle pitié ne m'inspires-tu pas ! Oui, Madame, ces légers mouvements de dépit, que la rivalité avoit élevés dans mon ame, se sont évanouis, & ont fait place à la compassion la plus vive. Elle en mérite beaucoup, lorsqu'on considère les funestes préjugés dans lesquels on l'a nourrie. Eh, où prendroit-elle la force de résister à ses passions ? Elle ignore la source du vrai courage, de la force, de l'héroïsme : que ne donnerois-je pas pour la faire revenir de ces erreurs ? Je vous avouerai pourtant, Madame, que vous m'avez guérie de la fausse générosité qui m'engageoit à l'unir avec Northon. Outre les raisons personnelles qui



m'y engagent, j'en ai une qui passe droit par mon cœur. C'est que je ferois le malheur d'un homme pour lequel je conserve beaucoup d'attachement. J'aurois pu dire beaucoup d'amour, si ce n'est qu'en confrontant ma situation avec celle de ma cousine, je n'oserois décider si j'ai véritablement ce qu'on appelle amour. L'aime, sans doute, cet aimable jeune homme, c'est-à-dire, que je souhaite qu'il soit heureux. Si on me laissoit le choix des moyens de faire sa félicité, je vous avouerais franchement que je m'en tiendrais aux mesures que nos parents ont prises : & puis avec la même franchise, je vous dirai que je solliciterois pour lui la main d'une autre que je croirois plus propre que moi à faire son bonheur. Est-ce-là de l'amour, Madame ? On dit qu'il est inséparable de la jalousie & de la haine pour sa rivale, & je ne me sens point atteinte de ces laides passions : débrouillez-moi mon propre cœur, je vous en supplie, puisque les malheureuses circonstances où je me trouve, m'empêchent de l'ouvrir à celle qui, jusqu'à ce jour, en a connu & réglé tous les mouvements.

Autre embarras. La maison où je suis, m'est devenue odieuse ; tous les commensaux de ma tante me font horreur, quand je pense que ce sont eux qui ont gâté l'esprit de ma pauvre cousine. Je ne trouve qu'un moyen d'en sortir, c'est de déclarer à Monsieur Northon, ce que je fais des dispositions de son fils ; il lui ôteroit bientôt les moyens de voir ma cousine, en nous tirant d'ici : mais, puis-je trahir son secret, & la nécessité de cette trahison l'excuse-t-elle ?

---

*LETTRE de Madame la Comtesse de  
SOLMES, à Madame Northon.*

**J**E compte absolument sur votre parole, ma chère amie, & ne balance plus à vous confirmer les motifs de la réserve d'Elise à votre égard dans cette occasion. Vous connoîtrez par ses lettres, qu'elle vous croit dans une sécurité qu'elle veut prolonger le plus longtemps qu'il lui seroit possible. Laissons-lui la consolation de vous croire tranquille, aussi-bien qu'à Monsieur votre



frere, & à ce cher neveu, sur lequel il semble qu'on a jetté un sort. Oh ! vraiment, ce seroit bien le cas d'adopter les idées de Léonor sur la sorcellerie. Par bonheur, le charme n'est pas de nature à pouvoir durer. Je gagerois bien qu'à ce moment, Northon sent tout le poids de sa chaîne, & se débat comme un oiseau pris dans des rets qu'il essaye de briser. Laissons-le faire ; il faut que les suites fâcheuses de cette premiere folie le rendent sage pour le reste de ses jours : il faut qu'elles servent à donner à notre enfant l'occasion de mille vertus dont elle eût ignoré l'usage, si elle eût joui d'une prospérité trop continuelle.

Je vous envoie, outre ce qu'elle m'a écrit depuis qu'elle m'a choisi pour sa confidente, la lettre du jeune Northon : je ne veux laisser passer aucune occasion d'augmenter, s'il est possible, votre estime & votre attachement pour elle. Que la lettre du jeune homme fasse sur vous l'impression qu'elle a faite sur moi, & vous ne sentirez qu'une tendre pitié contre une erreur qui l'entraîne pour ainsi dire. Continuez à jouer le rôle héroïque que vous avez entrepris.

C'est

C'est un état pénible que celui d'être semblable à ces idoles, qui ont des yeux & ne voyent point, des oreilles, & qui n'entendent point. Je crois que c'est le plus sage dans la circonstance où vous vous trouvez ; mais je ne sais si j'aurois le courage de le soutenir. Je finis ma correspondance avec Elise ; elle me prend tout mon temps. Faites cacheter la lettre que je lui écris, & que je vous envoie toute ouverte ; je voudrois avoir la copie de celles qui ont précédé cette dernière, je vous les enverrois avec une sorte de complaisance ; car il me semble qu'elles sont écrites comme vous l'aurez fait vous-même. N'est-ce pas vous montrer trop de vanité ?

— — — — —

*LETTRE de la Comtesse de SOLMES,  
à Elise.*

**C**OURAGE, ma chere amie ; vous voilà dans le chemin des grandes vertus ; c'est ici le temps d'une moisson abondante, il faut vous presser d'en profiter. Il me semble qu'on n'a point de négligence à vous reprocher de ce

L

Tome I.



côté-là ; vous ne marchez pas, vous courez à ce qu'il y a de plus parfait. N'allez pas vous imaginer que mes éloges à cet égard, soient un innocent artifice de mon amitié, qui cherche à vous mettre sous les yeux, tout ce qui peut faire diversion à votre douleur, & à vous piquer d'honneur pour vous engager à finir comme vous avez commencé. Non ; je veux vous prouver à vous-même, les avantages que vous avez déjà retirés de la situation où vous êtes. L'adversité a vieilli votre cœur en huit jours, & lui a donné une fermeté que vous n'eussiez pas acquise en dix années d'une vie paisible. Comparez, chere amie, les deux lettres que vous m'avez écrites, & vous serez convaincue que je n'ajoute rien à la vérité. J'ai vu dans la première un petit cœur encore enfant, se repaissant d'idées romanesques, & d'une ridicule générosité. Je trouve dans la seconde un cœur ferme, rempli d'une affection éclairée. Il a démêlé les vrais intérêts de Northon, & a fort bien conçu que servir sa passion étoit le trahir. En effet, ma chere, le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme, est de

se trouver uni à une personne du caractère de votre cousine. Elle avoit pourtant de bonnes qualités, & il eût été possible de la préserver des défauts essentiels ; mais il n'est plus temps de la guérir de ceux qu'elle a contractés ; ils sont actuellement partie de son existence, & ne pourroient être guéris que par un moyen dont elle ne se servira pas. Le beau rôle que celui dont vous vouliez charger ce jeune homme ! c'eût été la plus cruelle de toutes les vengeances, que de le condamner à combattre toute sa vie contre le caprice, l'inconstance, l'humeur & mille autres passions. Il ne les soupçonne pas encore dans l'objet de son amour. Cette fille a été humiliée, anéantie, du personnage avilissant qu'elle a joué ; forcée d'avouer encore à son amant, qu'une passion qui n'étoit point fondée sur l'estime, a causé les excès auxquels elle s'est portée, sa superbe n'a pu trouver sa place. Elle avoit besoin de sa pitié, comme vous l'avez remarqué, & faisoit le rôle de suppliante : elle l'oubliera bientôt ; & revenue dans son état naturel, Northon va connoître l'impérieux maître qu'il s'est donné. Ah ! que vous



gagnerez à la comparaison qu'il ne pourra s'empêcher de faire ! Croyez-en mon pressentiment fondé sur l'expérience ; je ne donne pas trois mois à cet amour aujourd'hui si violent : j'en augmenterois la force, si cela dépendoit de moi, pour en voir plutôt la fin.

Je vous félicite d'avoir su inspirer assez d'estime à Monsieur Northon le pere, pour le forcer à des confidences aussi délicates que celles qu'il vous a faites : en vérité, un tel ami vaut mieux qu'un amant. Il faut lui ouvrir votre ame, & qu'une fausse délicatesse ne vous porte pas à lui déguiser les sentimens que vous avez pour son fils : vous devez cette consolation à ce pere affligé : & pour mettre votre modestie tout-à-fait à couvert, en lui confiant la lettre que vous avez écrite à son fils, & la réponse qu'il y a faite, montrez-lui celle-ci, par laquelle il connoitra que je vous l'ai conseillé. Il y a un peu d'intérêt propre en ceci ; je veux avoir quelque part dans l'amitié de ce digne homme, & il aura plus de dispositions à me l'accorder, quand il verra combien je m'intéresse à tout ce qui vous touche ; vos deux familles font

un tout dans mon cœur, qu'il me seroit difficile de diviser. Elles n'en feront qu'une un jour ; comptez sur ma parole ; pour l'ordinaire, mes pressentimens sont sûrs, parce que je n'en écoute point qui ne soient fondés.

Quant au desir de quitter la maison de Madame votre tante, je ne crois pas que vous deviez y céder, pour une raison qui me paroît sans réplique. C'est que cela produiroit une scène, un éclat ; & la sagesse exige qu'on les évite, autant que cela est possible. Northon se flatte encore que sa passion est ignorée de ceux qu'il aime avec un respect & un attachement infini : il est persuadé qu'il aimerait mieux périr que de disposer de lui sans leur aveu, puisqu'il vous l'a écrit, & qu'il est sincere ; c'est qu'il ne connoît pas encore combien une passion dénature le cœur : je ne voudrois pas actuellement mettre en compromis son amour & son obéissance ; il n'est point encore en état de soutenir ce choc ; il faut, pour lui donner des forces, qu'il ait été bien matté par son tyran, & le moment n'est pas éloigné de faire l'épreuve de quelques-uns de ses caprices ; restez donc où vous



êtes. La bienséance engage sans doute ce jeune homme à vous rendre des soins. Evitez de rechercher ou de fuir sa conversation ; ne lui montrez ni amour, ni mépris, ni indifférence, mais une tendre compassion ; je ne serois pas même fâchée qu'il en devinât un peu plus.

---

*LETTRE de Madame NORTHON,  
à Madame la Comtesse de Solmes.*

**J**E n'oublierai jamais, chere amie, la complaisance que vous avez eue pour moi dans cette occasion, & la confiance dont elle est la preuve. L'usage que je ferai de vos confidences, vous prouvera que je n'en étois pas indigne. Je vous avoue avec franchise que mon cœur avoit besoin de soulagement : il étoit abattu, flétri, & par la douleur, & par les efforts que je fais pour la renfermer au-dedans de moi-même. Vous ne m'avez pourtant rien appris que je n'eusse deviné par rapport à Elise : je la connois si parfaitement, qu'il lui seroit bien difficile de me cacher ce qui

se passe dans son ame. Je n'ai pas la vue si juste par rapport à mon neveu que je n'ai jamais vu dans son état naturel ; je ne le connois que sur le témoignage de mon frere ; mais un pere est un témoin suspect, quand il est question de parler d'un fils chéri, & je vous avoue naturellement que je me défie de la fidélité du pinceau de mon frere. Par exemple, il m'a beaucoup vanté la fermeté d'ame de mon neveu, & je ne vois en lui veine qui tende à ce vrai courage qui porte à se vaincre soi-même. Je lui trouve au contraire une mollesse de caractère, qui le rend propre à être subjugué. Cette connoissance ne me permet pas de me livrer à l'espoir de ce retour dont vous flattez Elise, un peu trop ce me semble. Votre espoir est fondé sur les défauts du caractère de Mademoiselle d'Erlac ; je sens qu'ils seroient capables de produire cet effet dans un homme éclairé par l'expérience ; dans un homme qui auroit goûté l'indépendance : mais jusqu'à ce moment, il n'a su qu'obéir. Je suis donc réduite à souhaiter à mon neveu, dirai-je un peu d'obstination, d'amour propre ? non, cette marchandise



ne vaut rien de quelque côté qu'on l'envisage ; il ne lui faudroit que de la fermeté, & certainement il en manque : je le crois propre à être bridé, & cette impérieuse fille le bridera. Evitons donc de faire envisager à Elise un changement que nous ne devons pas nous promettre ; j'y compte si peu, que si je n'avois craint cet éclat qu'il faut éviter comme vous le dites fort bien, j'aurois suivi ma première résolution & serois partie pour vous rendre une visite. Hélas ! je me trouve ici comme liée dans un cachot, environnée d'épaisses ténèbres, & je ne vois pour en sortir que des chemins bordés de précipices. Ah, Madame ! que c'est bien dans cette occasion, qu'on se sent pénétré de joie d'être Chrétienne. Depuis que je vis avec des anti-chrétiens, je ne puis m'empêcher à tous moments de remercier Dieu du précieux don de la foi. Quel seroit mon malheur, si je croyois, comme ces gens-là, que Dieu dédaigne de se mêler des choses d'ici-bas, & qu'il abandonne à l'aveugle hasard les événements de notre vie ! Tenez, cette pensée me fait frémir ; & si on me donnoit à opter entre la perte de ma vie & celle

de mon christianisme, je laisserois à mon amour de moi-même ce choix important, sans crainte qu'il se trompât. Que seroit la vie, sans la foi d'une providence qui veille sur la pauvre créature ? La somme des biens qu'on y attrappe en volant, pour ainsi dire, est bien peu de chose, en comparaison de la somme qu'il y faut offrir. Mais quand on leve les yeux en haut, ces maux apparents disparaissent, & l'âme, au milieu de ces orages, se repose en paix dans cette providence. Je remets entre ses mains ces deux familles que vous ne voulez pas séparer. Ce sera elle seule qui débrouillera ce cahos ; ma petite intelligence avoue de bonne foi qu'elle n'y voit goutte, & qu'il faut que des lumières supérieures aux siennes nous découvrent des moyens de sortir de ce labyrinthe.

---

*LETTRE de Monsieur NORTHON, à  
Madame la Comtesse de Solmes.*

M A D A M E,

N'APPELLEZ-VOUS point témé-



raire, un homme, qui, sans avoir l'honneur de vous connoître, prend la liberté de vous écrire ? cependant, les transports de ma reconnoissance ne me permettent pas de garder le silence en cette occasion. Que le sentiment qui excite ma hardiesse lui serve, s'il vous plait, d'excuse.

La pitié vous intéresse en ma faveur, Madame ; ah ! qu'elle seroit vive si vous connoissiez tous mes malheurs ! Avoir sacrifié tous les moments de ma vie à former le cœur d'un fils qui réunissoit toutes mes affections ; avoir découvert avec ravissement dans son jeune cœur, les germes des plus grandes vertus ; l'avoir vu supérieur à la mauvaise fortune qu'il croyoit son partage ; inaccessible aux conseils pernicieux ; supérieur même à la crainte de la mort, qu'il voyoit sous ses yeux ; inébranlable dans les occasions où son innocence couroit quelque danger ; toucher au moment de voir couronner ses vertus par un mariage qui mettoit le comble à mes vœux, & voir disparaître en un moment le fruit de tant de peines, est une situation dont l'horreur ne se peut décrire. Lorsque les Médecins m'annon-

cerent dans les Indes, que ce fils chéri n'avoit plus que quelques instants à vivre, je crus avoir éprouvé tout ce que l'on peut supporter sans mourir. Hélas ! que ces peines étoient légères, comparées à celles que j'éprouve aujourd'hui ! J'avois la douce consolation de penser qu'il touchoit à une meilleure vie : j'étois sans inquiétude sur son bonheur futur. Il portoit au Ciel une ame ornée de toutes les vertus : j'avois un espoir bien fondé, qu'il seroit du nombre de ceux qui suivent l'agneau, parce qu'ils n'ont point souillé leur innocence ; en un mot, je pleurois sur moi, & non sur lui. Les choses ont bien changé de face. Qu'est devenue cette innocence si précieuse aux yeux de Dieu & aux miens ? Vous m'avez rassuré, Madame, contre un doute si cruel, en me faisant communiquer la lettre de ce fils si cher ; il combat encore, il n'est que misérable ; je ne le trouverai vraiment à plaindre, que quand il deviendra criminel. Ses passions sont vives, & j'en craindrois tout, si son innocence étoit entamée ; jusques-là, la crainte de Dieu sera un entrepôt suffisant pour l'empêcher de tomber : car, pour me servir de l'ex-



pression du Prophete, cette crainte salutaire a pénétré jusques dans la moëlle de ses os. Je m'accusois d'injustice envers Mademoiselle d'Erlac, pour laquelle je me suis senti une forte antipathie, lors même que je la croyois fille du Baron mon ami. L'aveu de la tromperie qu'on nous avoit faite me soulagéa beaucoup, & je n'oubliai rien pour détruire le mouvement machinal qui m'éloignoit d'elle. Ce que je fais de ses démarches m'a convaincu que ce que j'avois pris pour un mouvement aveugle de la nature, étoit une sorte d'avertissement. Je sens tout ce que j'ai à craindre pour mon fils, d'une créature si hardie & si artificieuse; ces sortes de femmes sont l'écueil des cœurs droits & sinceres, parce qu'elles savent se couvrir du manteau de la vertu. Vos lettres, en m'apprenant qu'elle est haute, capricieuse, inégale, me rassurent; elle ne pourra long-temps jouer la vertu, elle le rebutera par ses défauts. Que si la passion aveugloit tellement ce pauvre égaré qu'il ne les apperçût pas en elle, il en est un qui ne pourra lui échapper, & qui le révoltera, j'en suis sûr, c'est son irréligion; il a de tels

principes à cet égard, qu'il m'a répété cent fois, qu'il aimeroit autant se trouver avec un voleur dans un bois, qu'avec un homme sans religion qui auroit besoin de sa bourse. J'aurois l'espoir de me défendre contre le premier, ajoutoit-il, je ferois sur mes gardes avec lui; mais comment parer les coups de celui qui me tiendra dans une sécurité funeste en jouant l'honneur, la probité, la bonne foi, jusqu'à ce qu'il ait intérêt de faire banqueroute à ces apparences? Voilà, Madame, ce qui ranime mes espérances, voilà de quel côté je vais tourner mes batteries, sans m'embarasser du ridicule qu'on jettera sur le personnage que je vais faire. Je vais à propos, hors de propos, ne pas laisser passer un repas, une conversation, sans faire des sorties vives sur ce qu'on appelle Philosophes modernes; je les battrai avec des armes solides, mais d'une manière si lourde, si gauche, que Mademoiselle d'Erlac ne pourra éviter la tentation de faire briller son esprit en défendant ses principes. Si jamais il lui échappe un seul mot qui puisse les déceler, je vous réponds de la guérison de mon fils; elle ira jusqu'à l'horreur.



Etre méchant parce qu'on est entraîné par un penchant qui mûrit & sur lequel on gémit même en s'y abandonnant, voilà l'homme. Se faire des principes pour s'autoriser dans le vice, & le justifier à ses yeux & à ceux des autres, c'est un effort digne de l'enfer, & qui force à l'indignation.

Je sens que la conduite que je me propose, ne peut manquer de me faire une querelle avec la mere, & de produire cet éclat que vous prétendez éviter : mais, Madame, cet éclat retombera sur moi ; ma qualité d'homme d'un autre monde me donne le droit d'ignorer la politesse & l'usage de celui-ci. Cependant, comme je ferai gloire toute ma vie de suivre vos conseils, je ne ferai rien jusqu'à ce que j'aye reçu l'honneur de votre réponse ; car vous paroissez souhaiter que nous prenions patience jusqu'à l'arrivée du Baron qui est prochaine. Je finis comme j'ai commencé, Madame, en vous demandant grace pour l'ennui que vous donnera la lecture d'une mauvaise lettre ; si vous en trouvez le style maudit, ayez la bonté de vous rappeler d'où je viens. Tout s'est bâtardi chez moi, dans ces climats

brûlants, excepté le cœur, & le penchant invincible que j'ai à respecter tout ce qui vous ressemble.

*Je suis, Madame, &c...*

—————  
*LETTRE d'ÉLISE, à Madame la Comtesse de Solmes.*

EN vérité, Madame, j'ai joué des rôles bien singuliers & bien nouveaux pour moi, depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire. Je suis devenue la confidente en chef du jeune Northon, & rien de si divertissant que nos conversations, pour un tiers qui n'y auroit pas un intérêt personnel. Tout le monde semble s'accorder dans l'hôtel pour nous ménager des tête à tête, & cela produit des scènes. Se promenant dans le jardin ou dans les lieux publics, Monsieur Northon le pere offre perfidement sa main à Mademoiselle d'Erlac, & soutient fort bien une heure de conversation avec elle, pour donner à son fils le temps de m'entretenir. Comme le projet de notre mariage est public, ma chere amie s'empare du bras



du confident de ma cousine, en lui disant : Il faut laisser à ces enfants le loisir de se connoître; ne troublons point le plaisir qu'ils ont à s'entretenir : les premiers jours, mon amant prétendu suoit à grosses gouttes de la fatigue de trouver assez de lieux communs pour remplir un temps si considérable : il s'efforçoit de jeter de temps en temps quelques propos mi-tendres; oh! qu'il a mauvaise grace à mentir! un enfant de quatre ans n'y auroit point été trompé : j'avois pitié de lui, je l'interrogeois sur les us & coutumes Américaines; il me sembloit qu'il en devenoit plus tendre par gratitude. Depuis l'explication que nous avons eue ensemble, il a jetté le masque, & se trouve beaucoup moins gêné. Rien de plus vif que sa conversation, & vous n'en devineriez jamais le sujet. Il se plaint à moi du malheur d'avoir le cœur prévenu d'une passion qui le rend indigne de la personne qu'il estime le plus. Il fait un parallèle de moi & de ma cousine; & si je m'en rapportois à son exposé, il ne tiendrait qu'à moi de croire que je vaud mieux qu'elle, même à ses propres yeux. Mais quand il vient à

parler des qualités nécessaires à une femme pour faire le bonheur d'un époux, je vous assure qu'il verse des larmes malgré qu'il en ait. Il croise les bras, me regarde & s'écrie : Ah, malheureux Northon! à quelle félicité es-tu forcé de renoncer?

Puis tout d'un coup, il me rend son bras qu'il m'avoit ôté brusquement, & me dit : Monsieur le Baron me regardera comme un monstre, je le mérite : dans sa juste indignation, il disposera de votre main. Ah! si le Ciel exauce mes vœux, vous serez la plus heureuse des femmes, comme vous êtes la plus vertueuse des filles, aussi-bien que la plus aimable. Mais, charmante Elise, du sein de la félicité, jetterez-vous un œil de compassion sur un malheureux qui se consumera de douleur en se rappelant ses pertes? promettez-moi du moins de penser à moi sans horreur. Voilà le précis d'une conversation qu'il eut avec moi, il y a deux jours, & je tâchai de mettre dans ma réponse le ton que vous m'avez recommandé.

Vous prenez cette affaire trop au tragique, lui dis-je, en m'efforçant de mettre sur mon visage une sérénité qui n'est



pas dans mon cœur. Nous n'étions pas nés l'un pour l'autre. J'espère d'être heureuse de quelque manière que mon pere dispose de moi ; car je suis intimément persuadée que le bonheur dépend de nous, & qu'on se le procure toujours en faisant son devoir. Qui vous empêche d'espérer la même félicité avec ma cousine ? nous autres femmes nous n'avons pas le discernement exquis quand il s'agit de juger des bonnes qualités de celles avec lesquelles nous avons l'ombre de la rivalité ; cependant je juge très-avantageusement de celles de Mademoiselle d'Erlac, puisqu'elle a su plaire à un homme pour lequel j'ai la plus haute estime.

Il faut avoir le cœur bien tranquille pour badiner si cruellement des maux d'un misérable, me répondit Northon d'un air piqué : j'avois compté sur votre pitié : je vous ferai même un aveu extravagant. C'est qu'il y a eu des moments où je me suis persuadé que vous eussiez obéi sans répugnance à Monsieur le Baron ; qu'il y en a eu d'autres, où j'ai souhaité que vous eussiez ressenti la millieme partie des regrets que me cause le contre-temps qui nous sépare. Quant

aux qualités de Mademoiselle d'Erlac, l'amour ne m'a point encore assez aveuglé pour me la faire trouver toute parfaite : ce qu'il y a d'affreux pour moi, c'est que je l'adore telle qu'elle est ; c'est que ne pouvant la tenir des mains du devoir, je dois renoncer à tout le bonheur de ma vie.

C'est-à-dire, ai-je repris en souriant, que vous souhaiteriez être né à Constantinople, pour pouvoir nous épouser toutes deux. Si cela faisoit votre compte, cela ne seroit pas le mien ; un cœur partagé ne pourroit me suffire.

Cette repartie rappella les esprits de Northon. Pardon, Mademoiselle, me dit-il, je sens que je m'oublie, que j'abuse de vos bontés. Que j'excite au moins votre pitié, votre compassion, personne n'en mérite davantage si on doit l'accorder aux plus grands malheurs, à des malheurs qui peut-être n'ont point eu d'exemple avant moi.

Je ne fais si vous en méritez autant que vous vous le persuadez, Monsieur, je n'ai point de foi à ces passions invincibles : ou vous avez un espoir raisonnable de vous unir à ma cousine, ou vous prévoyez d'obstacles invincibles



à cette union. Dans le premier cas, personne ne s'avisera de vous plaindre, de ce que vous épouserez une personne que vous aimez. Dans le second, je vous crois trop honnête homme, pour chercher à amuser une fille de qualité presque engagée à un homme de mérite. C'est ce qui fait le sujet de mon désespoir, dites-vous; mais n'y a-t-il pas une espece de folie à se consumer soi-même dans un amour sans espoir? N'est-ce pas une sorte de lâcheté de le regarder comme incurable, pour se dispenser des efforts qu'il faudroit faire pour le détruire? Croyez-moi, Monsieur, nous pouvons tout ce que nous voulons avec le secours du Ciel; & moi qui suis d'un sexe qu'on dit plus foible que le vôtre, je sens parfaitement que je surmonterois une passion qui pourroit me rendre criminelle & malheureuse.

J'avois prononcé ces paroles avec une vivacité qui déceloit trop mes sentimens; j'y voulus mettre un correctif, & j'ajoutai: Croyez-en une amie, Monsieur, ouvrez votre cœur à votre respectable pere, peut-être en obtiendrez-vous la permission d'épouser ma cousine. Que si vous le trouvez inflexi-

ble, voyagez. Une année ou deux d'absence, opéreront une guérison qui vous paroît aujourd'hui impossible.

Je vous entends, Mlle., me répondit Northon: vous vous lassez d'écouter un malheureux. Je vais travailler à vous débarrasser des mes importunités. Il me fit une profonde révérence, en prononçant ces mots, & s'éloigna sans penser qu'il me laissoit seule au bout d'une allée: il passa même devant le reste de la compagnie sans la saluer. Vous trouvez-vous mal, Monsieur, lui cria Mademoiselle d'Erlac? Ce ne fera rien, lui dit-il, en ôtant son chapeau, & continua son chemin: son pere le suivit, & Northon lui dit: Je vous conjure, mon pere, de faire mes excuses à Mademoiselle Elise de la maniere brusque dont je l'ai quittée, & de lui donner la main; je vous rejoindrai dans une demi-heure, actuellement j'ai besoin d'être seul.

Monsieur Northon le pere prit un détour pour me joindre, & me demanda avec émotion ce qui s'étoit passé, & qui avoit pu obliger son fils à une telle grossièreté. Je lui répétai notre conversation, & fus prête à m'affliger de l'air de satisfaction qui parut sur son visage en



m'écoutant. Mon fils est aux prises avec lui-même, me dit-il : il faut lui laisser l'honneur de ce combat, jusqu'à ce qu'il demande du secours; mais comptez sur ma parole, votre cousine n'aura pas lieu de s'applaudir d'une victoire que je vois sur le point de lui échapper.

La pluie nous a forcés de quitter la promenade beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire; des visites ont occupé tout le temps jusqu'au dîner, & Mademoiselle d'Erlac n'y a point paru non plus que Northon. Elle étoit sortie, dit-on, pour faire des emplettes. C'est une chose étrange que la liberté qu'on laisse à cette fille; sa mere s'en rapporte absolument à sa bonne foi, & je suis sûre qu'elle abusé de cette sécurité. Croyez-moi, Mademoiselle, elle s'est ménagé quelque endroit où elle a des entretiens particuliers avec Northon, & très-assurément, elle lui a parlé depuis moi, je le connois au changement de leur visage. La joie brilloit dans leurs yeux à leur retour; je leur ai surpris des regards d'intelligence. En vérité, il faut que Madame d'Erlac soit bien aveugle sur le compte de sa fille, pour ne pas s'apercevoir d'une chose qui saute tellement

aux yeux de tout le monde, que je commence à craindre que ma dign' amie ne s'en apperçoive.

Madame d'Erlac nous a priées de dispenser sa fille de nous accompagner à la promenade, parce qu'elle a beaucoup de lettres à lui faire écrire, ce qui n'a pas paru du goût de la Demoiselle, qui, voyant qu'elle ne pouvoit nous y suivre, a fait tout ce qu'elle a pu pour nous obliger à rester au logis. Ma chere amie n'a pas eu cette complaisance pour elle, & a dit que j'avois besoin d'exercice, aussi bien que son neveu, qui n'étoit pas accoutumé à la vie sédentaire. Nous avons donc été de fort bonne heure au Luxembourg. Madame Northon s'est assise avec son frere, & son neveu m'a présenté la main d'assez bonne grace, quoiqu'il ait l'air un peu embarrassé. Je vous ait dit que la joie brilloit dans ses yeux avant de sortir: cette vivacité s'étoit insensiblement éclipsée pendant le chemin: il avoit des distractions, dont je n'avois garde de deviner la cause. Je vais vous mettre notre conversation en Dialogue, & je n'en omettrai pas un mot.



J'ai une faveur à vous demander, Mademoiselle, puis-je compter sur votre indulgence ?

ELISE.

Vous ne vous tromperez jamais, Monsieur, quand vous me croirez disposée à vous obliger dans tout ce qui dépendra de moi. J'ai trop bonne opinion de vous, pour craindre que vous voulussiez exiger ce qui ne seroit pas raisonnable.

NORTHON.

Une chose peut être envisagée sous deux points de vue différents. Elle me paroîtra raisonnable, tandis que vous ne la trouveriez pas telle. Je doute cependant que ce que je vais prendre la liberté de vous demander, vous paroisse une indiscretion : elle me regarde trop immédiatement, pour ne pas vous faire paroître ma curiosité excusable. Avez-vous fait part à mon pere des choses qui se sont passées entre nous ? J'espere que Mademoiselle ne s'offensera pas de cette demande.

ELISE.

Je pourrois vous répondre tout simplement

plement, Monsieur, que j'ai fait à cet égard ce que j'ai cru convenable. Mais je vous ai promis d'être votre amie, & cette qualité m'engage à vous parler avec plus d'ouverture de cœur ; d'ailleurs, je ne fais pas feindre. M. votre pere n'ignore rien de ce qui s'est passé entre nous : il a vu votre lettre & la mienne : je ne lui ai pourtant rien appris, il avoit découvert vos secrets, & crut me devoir quelque satisfaction à cet égard. Ainsi, il m'a fait les premières confidences ; j'ai dû y répondre, ne fût-ce que pour vous excuser.

A ces mots, Northon déconcerté, quitta sa main, ôta & remit ses gants, & me répéta trois ou quatre fois : A merveille, à merveille. Puis s'étant un peu remis, il me pria de m'asseoir, & continua ainsi :

NORTHON.

Je vous félicite de votre conquête, Mademoiselle ; mon pere a quelques années de trop, si on considère votre âge ; à cela près, il est digne de vous, & j'aurai cette consolation dans mon malheur, d'être assuré de la félicité de



deux personnes, que je respecte le plus dans le monde. Mon pere ne pouvoit remplacer plus dignement l'épouse qu'il a perdue, & vous pouvez compter sur un respect & un attachement.... excusez mon indiscretion, Mademoiselle : mon pere vous aime, cela me paroît fort naturel; il se connoît trop en mérite, pour n'avoir pas été touché du vôtre. Mais, l'aimez-vous? l'épouseriez-vous, si M. le Baron vous le commandoit?

E L I S E.

En vérité, Monsieur, vous me faites de si singulieres questions, que je devois me dispenser d'y répondre. Et où avez-vous pris que M. votre pere m'aime, & pense à m'épouser? En ce cas, il est bien discret : car il ne m'a jamais dit un mot qui puisse me le faire soupçonner. Vous me demandez si je recevrais sa main, en cas qu'elle me fût présentée par mon pere? Assurément, Monsieur. Je suis fortement persuadée qu'un mariage ne peut être malheureux, quand on ne s'y engage que pour obéir à la volonté de Dieu, qui nous est manifestée par celle de nos

parents; j'ajouterai que mon cœur n'auroit point de répugnance à cet article de devoir, dans la circonstance où je me trouve. J'ai tant de respect, d'estime & d'amitié pour M. Northon, que je regarderois comme un avantage, la nécessité de passer ma vie avec lui, & de l'avoir pour chef & pour guide.

N O R T H O N.

Fort bien, Mademoiselle, fort bien, je vous félicite de cette disposition. Oh! mon pere le mérite : vous me permettrez pourtant que je vous répète ce que je vous ait dit ce matin. Il y a quelque chose de fort singulier dans cette aventure; car j'avois cru voir dans votre cœur.... mais, non : je me suis trompé. Et puis, mon pere me berce pendant quinze ans de l'espoir de vous épouser : il me conduit en Europe uniquement pour conclure ce mariage; & sans s'être informé à moi-même de mes dispositions, il... oh! je ne comprends que trop ce mystere. L'échange du portrait... je me tais; tout n'a pas été l'ouvrage de Mademoiselle d'Erlac : on avoit ses desseins, on s'est servi d'elle, & j'ai donné aveugle-

M ij



ment dans le panneau. Je ne dirai rien de plus, mon rival est mon pere, je dois me prêter à ses desirs : vous m'en donnez l'exemple, & votre tranquillité m'apprend combien mes remords étoient déplacés. Oh ! je suis ravi de vous connoître à fond.

ELISE.

Vous m'insultez, Monsieur, mais vous me faites pitié. Permettez-moi de vous prier en amie, d'avoir un peu pitié de vous-même. En quel état une passion violente réduit-elle l'homme le plus sensé ? De quoi vous plaignez-vous, mon cher ? d'un projet de mariage qui n'exista jamais, qui ne doit vous intéresser en rien, puisque vous y avez renoncé. Peut-on avoir de la jalousie, quand on n'a pas d'amour ?

NORTHON.

Eh ! qui vous a dit que je n'avois pas d'amour, Mademoiselle ? Le désordre de mon esprit a-t-il une autre source que l'horrible agitation de mon cœur ? Il est des fautes & des engagements dont on ne revient point, & que l'honneur engage à soutenir : plaignez-moi d'en avoir contracté de pareils, & ajou-

tez à toutes vos bontés, celle de ne point parler à mon pere de cette étrange conversation.

Je n'eus pas le temps de lui répondre. Mademoiselle d'Erlac avoit trouvé moyen de se débarrasser de ses lettres, & vint nous joindre. M. Northon & sa sœur, qui ne cherchent qu'à la piquer, se plaignirent du froid, & la laissèrent avec la Dame qui l'avoit accompagnée.

De retour à l'hôtel, je me suis retirée dans mon cabinet pour finir ma lettre, & chercher dans mon esprit d'où Northon avoit pu imaginer mon mariage avec son pere. Après avoir bien cherché, je me suis rappelé le moment où la d'Erlac m'a surprise avec cet homme respectable : elle aura interprété notre trouble à son amant, comme une preuve de notre intelligence, afin de diminuer ses remords. Oh ! je n'exagérois point, en lui parlant, la pitié qu'il m'inspiroit, & sûrement il la mérite. Ne jugez point de lui sur nos conversations, je vous en conjure ; il n'a point l'esprit bizarre, & la violence de l'état qu'il éprouve est la cause des



contradictions qu'il fait voir dans ses discours. Je souffre à vous faire un aveu, Madame, il le faut pourtant, je dois le justifier. Si on me donnoit à présent le choix entre les sentiments qu'il a pour moi, & ceux que lui a inspirés ma cousine, je ne troquerois pas ma part pour la sienne. J'ai, ce me semble, fait plus de progrès dans son cœur qu'il ne le soupçonne lui-même. Effacez vite ces lignes que je suis tentée d'effacer moi-même, j'en rougis, sans savoir pourquoi; car enfin, ce jeune homme a l'aveu de mon père, il m'a commandé de l'aimer. Comment une fille peut-elle se résoudre à convenir d'une passion illégitime, puisque l'aveu de la mienne me coûte tant, malgré l'assurance où je suis qu'elle vous est connue, & que vous y applaudissez? Northon sent tout le poids des engagements qu'il a pris avec ma cousine; sans doute qu'elle aura exigé de lui des serments, & un honnête homme ne doit les violer en aucun cas. Est-ce qu'il l'auroit épousée en secret, malgré les paroles qu'il m'a données du contraire? Cela se peut-il, Madame? En ce cas, tout seroit perdu, & l'amour qu'il auroit pour moi seroit un crime. Oh!

que mon cœur est oppressé, ma respectable amie, qu'il a besoin de vos consolations!



*LETTRE de Madame la Comtesse de  
SOLMES, à Madame Northon.*

JE ne vous écrirai qu'un mot, ma chère amie, parce que les lettres que je vous renvoye vous instruiront de nos affaires. Je dis nos affaires; car, dans la vérité, elles m'intéressent beaucoup plus que n'ont fait les miennes propres. Je crois qu'elles approchent de leur crise, l'état du jeune homme est trop violent pour durer long-temps. Il a deux cœurs, ma chère, & assurément nous tenons le meilleur. Je vous avoue pourtant que sa dernière conversation m'inquiète, & le feroit bien davantage, s'il n'étoit Espagnol. Ceux de cette nation ont un protocole de galanterie, qui ne ressemble en rien à celui des autres nations. Les serments amoureux sont pour eux celui de Jupiter par le Styx. Mais laissez-moi admirer l'adorable innocence de notre enfant; elle ne craint qu'une pro-



messe ou un mariage : la pureté de son ame ne lui laisse soupçonner que ce danger. J'aurois d'autres frayeurs, si je ne savois que la d'Erlac est essentiellement sage, de cette sagesse matérielle qu'on compte pour tout dans le monde, sans s'embarrasser du cœur. Avec une fille de son rang, tout eût été perdu pour nous, si elle se fût oubliée, & il eût fallu respecter les scrupules de Northon. Vous verrez par ma lettre à M. votre frere, que je ne puis approuver qu'il abandonne si long-temps son fils à ses propres forces. Elise soupçonne des rendez-vous secrets : je suis de son avis, & je reprends les assurances que je vous donnois de la sagesse de la d'Erlac : on doit tout craindre d'une fille qui va jusques-là. Je ne compte donc plus que sur celle du jeune homme ; mais le pas est glissant.

---

*LETTRE de Madame la Comtesse de SOLMES, à Monsieur Northon.*

**P**LUS de compliments entre nous, s'il vous plaît, Monsieur : des gens tels que

nous sommes n'ont pas besoin de s'être vus pour devenir amis ; leurs cœurs ont un certain aimant, qui les joint dès le premier mot qu'ils s'écrivent. Je me regarde donc à présent, par rapport à vous, comme une amie de vingt ans, & je ne puis vous en donner une meilleure preuve, que la liberté que je vais prendre de vous bien quereller. Eh ! où avez-vous vu, Monsieur, qu'il faille risquer la vertu d'un homme de dix-sept ans, pour lui laisser la gloire de triompher par lui-même ? Vous n'avez que trop compté sur le courage de cet enfant, & je tremble que votre téméraire confiance n'ait des suites dont vous seriez au désespoir, parce qu'elles seroient irréparables. Vous avez fait le personnage d'ami complaisant, il faut reprendre celui de pere. Je me flatte que vous aurez prévenu ce conseil ; la conversation dont Elise a dû vous instruire, vous aura fait envisager les dangers d'une trop longue condescendance ; Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard. Je suis bien éloignée d'approuver la conduite d'un pere qui se fait le tyran de son fils, jusqu'au point de l'unir à une épouse pour laquelle il a une aversion



décidée ; c'est , selon moi , un crime énorme. Monsieur votre fils n'est pas dans ce cas : certainement il aime Elise , & n'est retenu que par de foibles considérations de reconnoissance , de compassion , & peut-être par des promesses auxquelles il donne plus de valeur qu'elles ne méritent. C'est à vous à lui montrer le futile de ce qu'il croit devoir à une parole qu'il ne pouvoit donner , puisqu'il étoit engagé à Elise. Voilà une réflexion bien capable de lever des scrupules ; hâtez-vous de la lui suggérer.

Je regarde comme une infamie de chercher à séduire les domestiques , pour en tirer les secrets de leurs maîtres ; mais les domestiques d'un fils de dix-sept ans sont ceux de son pere : il est naturel de penser que notre pauvre égaré a un confident parmi ceux que vous avez mis auprès de lui ; tâchez de tirer de sa bouche la vérité de toute cette intrigue. Je ne puis assez vous le répéter , les moments sont précieux , il n'y en a pas un seul à perdre.

---

*LETTRE de Madame la Comtesse de  
SOLMES , à Elise.*

**I**L faut avouer , ma chere petite amie ; que , pour une Demoiselle de votre âge , vous vous trouvez dans des circonstances assez critiques pour embarrasser une tête moins bonne ; & ce qu'il y a de mieux , c'est qu'à mon gré , toutes vos démarches sont tellement mesurées , qu'il n'y a rien ni à retrancher ni à ajouter. La dernière conversation que vous avez eue avec Northon , devoit être confiée à son pere , malgré la priere qu'il vous avoit faite de la lui cacher ; & , par bonheur , vous n'aviez pas eu le temps de le lui promettre. Que je le plains ! Une fausse délicatesse le retient dans les fers de votre rivale ; il lui faut du secours pour les briser. J'exhorte son pere à le lui donner , & à prendre des mesures pour rompre une intrigue qui n'a que trop duré. Je suis persuadée que la bonté que vous avez eue pour Northon , dans la dernière rencontre , a de beaucoup augmenté ses remords. Il méritoit



cette bonté ; car enfin, il vous donne tout ce qui dépend de lui, & gémit de ce qu'il vous dérobe. Vous avez bien raison de préférer votre part à celle de la d'Erlac, & peu de filles de votre âge feroient capables de l'avoir. Leur amour propre, blessé du peu qu'on leur refuseroit, ne leur laisseroit pas le sens froid nécessaire pour peser la supériorité de ce qu'on leur donneroit. Combien nous amuserons-nous un jour, en nous rappelant des circonstances qui nous font passer aujourd'hui de si méchants quart-d'heure ? car l'événement ne peut qu'être heureux pour vous, de quelque manière que les choses tournent. Si Northon étoit capable de vous préférer votre cousine, je vous féliciterois de grand cœur d'avoir échappé au danger d'être unie à un homme d'un goût si dépravé. Il me tromperoit s'il avoit cette faiblesse, après ce qu'il vous a laissé entrevoir.

*Fin du Tome premier.*

